

VOL. 14, No 1

JANVIER 1921

20 CENTS

La Revue Populaire



Tristes ancêtres de Guillaume (voir intérieur)

Magazine littéraire illustré mensuel

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit.-prop., 131, rue Cadieux, Montréal



IMAGINATION

A Harry Hops.

*Tu m'agaces, tais-toi! que te faut-il encore ?
N'est-on pas bien ici ? Quelle étrange compagne
Toujours hors du logis à battre la campagne,
Ne seras-tu jamais contente de ton sort ?*

*Hé quoi, pour mon bonheur, il faut qu'avant la mort
Je trouve par le monde un pays de Cocagne
Pour construire... peut-être, un château en Espagne.
Que j'épouse une altesse, et rassemble un trésor!*

*C'est assez je ne t'ai déjà que trop suivie
Et de le faire encor je n'ai plus nulle envie.
Je ne veux plus, pour toi, tourmenter mon destin.*

*Je vivrai désormais sur le sol de mes pères
Et sans poursuivre au loin d'inutiles chimères
J'épouserai Margot, la fille du voisin.*

Maurice HONORÉ.



DANS TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES,
DEVRAIT SE TROUVER

LA REVUE POPULAIRE

Magazine littéraire illustré mensuel

Chaque volume procure de bonnes heures qui délassent
l'esprit tout en le meublant de connaissances utiles

20 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER, BESSETTE & Cie.,
181, rue Cadieux,
Montréal

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE, SUR CE
CONTINENT, CONSACRE AU CINEMA

LE PANORAMA

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;

RETENEZ-LE DES MAINTENANT

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER & Cie., édit.-prop.,
181, rue Cadieux,
Montréal

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,



Montréal

La Revue Populaire

Vol. 14, No 1

Montréal, janvier 1921

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.



JANVIER 1921

1920 vient d'entrer dans la nuit des temps.

Puisse la nouvelle année qui commence nous apporter les joies et le bonheur que 1920 a oublié de nous donner.

Que nous réserve cette nouvelle année? Son règne éphémère sera-t-il une source de joie ou de douleurs?

Que sera pour chacun et pour tous ce 1921 naissant?

C'est un secret; c'est un mystère.

1921 commence un samedi, ce qui d'après le calendrier perpétuel, est signe que les récoltes seront faibles et le poisson abondant.

Nous remplacerons donc les légumes par le poisson.

Ceux qui aiment le poisson s'en réjouiront, ceux qui ne l'aime pas mangeront de la viande; 1921 aura du

bon pour les uns, du mauvais pour les autres.

C'est 1920 qui se répétera, tout comme 1920 répétait 1919, etc., le mouvement perpétuel, quoi.

Mais comme nous n'espérons que le bon, nous espérons, et c'est parce que nous espérons que nous nous faisons ces souhaits de bonne et heureuse année aux autres afin que ceux-ci nous renvoient ces mêmes vœux que nous formulons.

"La Revue Populaire", elle aussi, profite de l'occasion pour offrir à tous ses lecteurs et lectrices ses meilleurs souhaits pour l'année qui commence et comme par le passé elle s'efforcera de toujours faire mieux, afin de satisfaire sa clientèle toujours plus nombreuse.

Bonne année à tous. Succès et prospérité.

Paul Coutlée



LE COIN DES VRAIS POETES

ARTS LITTÉRATURE SCIENCES

DESIRS D'HIVER

par Maurice Maeterlinck (*)

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon!
Toujours la neige sur les grèves!
Tandis qu'au seuil de mes rêves,
Des lapins couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tous le sang autrefois vivisé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule, la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.

(1) Maurice Maeterlinck, l'immortel auteur de l'"Oiseau Bleu", le plus mystique des poètes belges, est né à Gand, en 1862. Il vint à Paris en 1886, où il fit vite sa trouée dans les cercles littéraires, par son immense talent. A par l'"Oiseau Bleu", traduit dans toutes les langues, il a publié "Serres chaudes", "La princesse Madeleine", le "Trésor des Humbles", la "Sagesse", "La vie des Abeilles", le "Temple enseveli", etc. Maeterlinck épousa d'abord la grande comédienne Georgette Leblanc et il vint récemment en Amérique, surveiller les représentations de "L'Oiseau Bleu".

L'ÉTERNEL FEMININ

*Comme un conte des
Mille et une Nuits*

L'expérience émouvante d'une jeune américaine

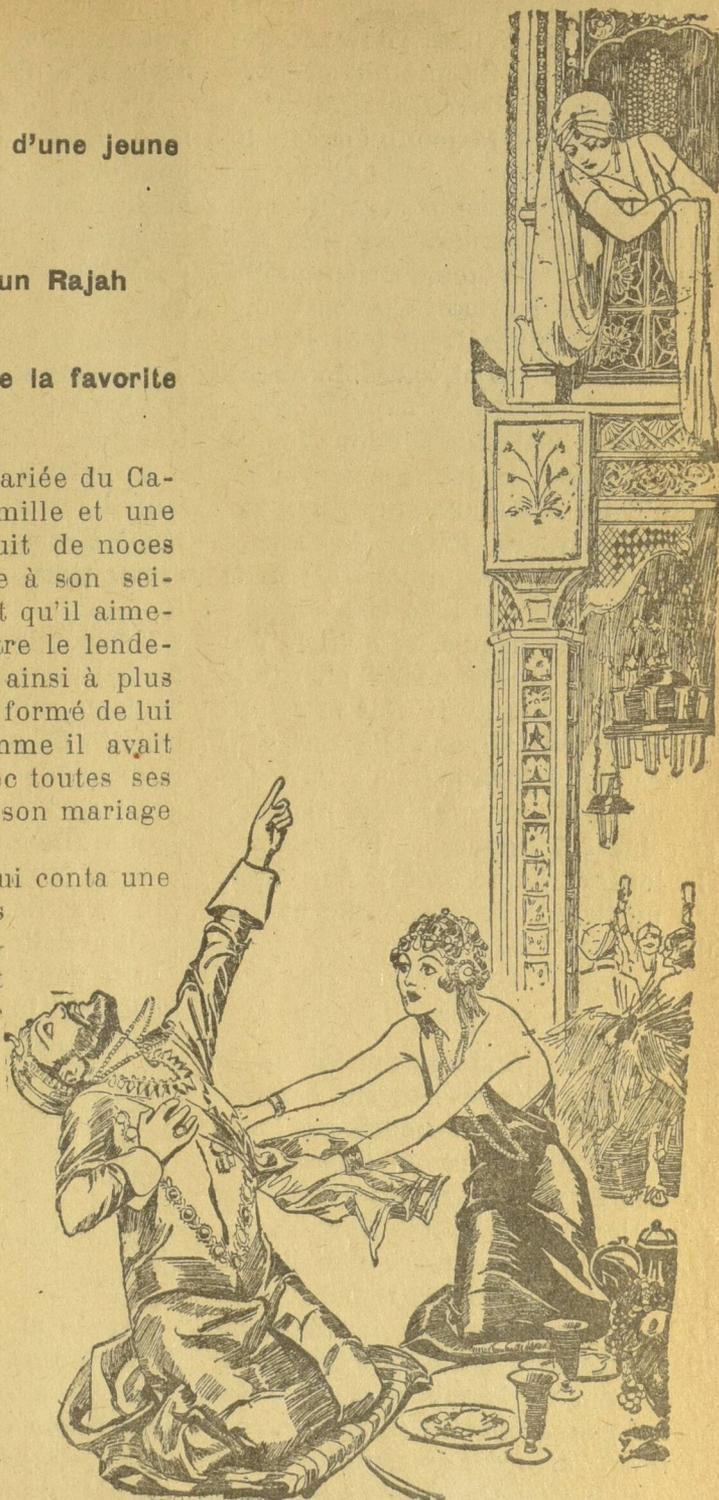
Ses fiançailles avec un Rajah

La terrible vengeance de la favorite

Shehrazade, la jolie mariée du Calife dans les contes des mille et une nuits, raconte dans sa nuit de noces une histoire merveilleuse à son seigneur et maître, espérant qu'il aimerait en entendre une autre le lendemain, et qu'il remettrait ainsi à plus tard le dessein qu'il avait formé de lui faire trancher la tête comme il avait l'habitude de le faire avec toutes ses femmes le lendemain de son mariage avec chacune d'elles.

La nuit suivante, elle lui conta une autre histoire encore plus merveilleuse que la première, la troisième nuit de même jusqu'à ce que mille et une nuits se soient écoulées et que Shehriyar le Calife, devint si attaché à sa femme qu'il lui laissa la vie.

Les belles histoires racontées par Shehrazade sont parvenues jusqu'à nous, elles ont été traduites dans toutes les langues et sont considérées à juste titre comme les plus belles histoires jamais racontées.



Mais si les histoires à fiction ne peuvent être meilleures que celles de Shehrazade, il existe une histoire vé-
cue qui peut rivaliser d'intérêt avec
les plus belles de la jeune épouse du
Calife.

C'est l'histoire amoureuse, et sa fin
tragique, d'une jeune Américaine, qui
fut aimé par un Prince d'Orient et qui
le perdit tout comme la plupart des
jolies héroïnes perdirent leur Prince
Charmant dans les histoires de Sheh-
razade.

Comment le Prince Hindous tomba
en amour avec la jeune américaine,
quoiqu'il ne la connut que sous l'ac-
pect glacial d'une statue de marbre
qui ornait une fontaine du Harem de
son père, comment il la chercha au-
tour du globe jusqu'à ce qu'il la dé-
couvrit et la jugea encore plus jolie
que l'idéal qu'en avait fait le sculp-
teur; comment il congédia ses cent
femmes et lui jura qu'il n'aurait ja-
mais d'autre amour qu'elle, ni d'au-
tres reines? N'est-ce pas tout comme
si la jolie et jeune américaine avait
vécu un des contes des mille et une
nuits.

☆ ☆

Durant les dernières années de la
guerre, Son Altesse Royale Jumadi,
Rajah de Manipur, rencontra à Paris
un sculpteur fameux qui travaillait à
une tête de femme et qui avait vécu
de très longues années à New-York.

Le Rajah, possesseur d'un harem
de 300 femmes, toutes remarquables
par leur grande beauté, dans son sé-
rail de Manipur, par conséquent un
connaisseur en beauté féminine, fut
charmé par le travail de l'artiste.

Il donna un ordre au sculpteur pour
une fontaine monumentale devant être
installée dans son Haram de Manipur.

La principale statue de la fontaine de-
vait représenter le charme et la grâce
de la fille d'Amérique.

L'année de l'armistice trouva Er-
nesto Begni del Piatta, le sculpteur
bien connu par ses bustes d'hommes
et de femmes célèbres en Amérique,
à la Havane, où il travaillait au buste
de Ménocal, le grand politicien Cu-
bain.

Vers le même temps se trouvait
également à la Havane la famille de
M. John Sanville de New-York et
Newport.

Les plantations de canne à sucre de
Sanville sont considérées comme les
plus grandes de Cuba sinon du monde
entier et la fortune du millionnaire est
imposante.

Lorsque le sculpteur rencontra dans
un bal donné au palais du président
mademoiselle Marta Sanville, la fille
cadette du millionnaire, il se rappela
la demande du Rajah de Manipur. Il
avait devant lui le type parfait de la
jeune fille Américaine: frêle et gra-
cieuse, jolis yeux et des joues respi-
rant la santé, des mains fines et le pied
petit et délicat.

Les yeux de mademoiselle Sanville
brillèrent lorsque le sculpteur lui fit
part du désir du Rajah Hindous d'or-
némenter sa fontaine d'une statue de
marbre représentant une Américaine
et que le sculpteur avait daigné la
choisir comme modèle. Elle plaida
auprès de son père et de sa mère qui
finirent par donner leurs consente-
ments.

Après plusieurs semaines de pose,
la statue commença à prendre forme
sous le ciseau du sculpteur. Avec
grand soin elle fut envoyée au palais
du Rajah. La beauté de la statue attira
tout Manipur. Les officiers anglais et
leurs épouses furent admis au Harem

pour admirer l'oeuvre du sculpteur. Tous s'accordèrent pour dire que c'était vraiment là le type de la jeune fille Américaine?

Lorsque le Prince Masthan, le fils du Rajah et l'héritier du trône de Manipur revint de son service en France où il avait été envoyé avec ses troupes par son père pour aider la cause des Alliés, il demanda à voir la jolie statue dont il avait entendu parler à Paris. Il fut émerveillé. Ses visites au Harem de son père devinrent de plus en plus fréquentes. Il se tenait de moins en moins souvent avec les cent femmes de son Harem. Chaque jour, il venait contempler la figure immobile de la jeune inconnue et peu à peu il s'éprit d'elle.

Le temps et la distance n'étant pas un obstacle pour lui, il vint en Amérique et débarqua à New-York à l'automne de 1919. Il emmenait avec lui une suite de dignitaires et de nobles de sa cour, mais il voyageait incognito. Jugez de la surprise du sculpteur lorsqu'il vit arriver à son atelier le Prince qui lui demanda à être présenté à la jeune fille qui avait inspiré la statue de la fontaine.

Le sculpteur refusa tout d'abord, mais sur les instances réitérées du Prince, il écrivit au père et à la mère de mademoiselle Marta Sanville pour leur annoncer que le Prince était déterminé à mettre son coeur aux pieds de mademoiselle Marta. Après avoir longuement hésité le père et la mère consentirent à l'entrevue du Prince avec leur fille.

La romanesque Marta aima le Prince à première vue tout comme le prince l'avait aimé à la seule vue de son image gravée dans le marbre à Manipur.

Mais avant d'accorder son consente-

ment mademoiselle Marta demanda des renseignements sur ses cents autres femmes à Manipur et sur toutes les traditions orientales et coutumes qui font d'une femme un ornement et un joujou dans le trésor du mari.

Le Prince lui jura qu'il donnerait des ordres pour disperser son Harem. Il fit un serment chrétien ainsi que mahométan qu'aucune autre femme n'occuperait même une petite place dans son coeur.

Les fiançailles furent annoncées et les préparatifs du voyage se firent rapidement; le père et la mère devant accompagner leur fille à Manipur ou devait avoir lieu la cérémonie du mariage.

Il y eut cependant une femme dans le Harem qui ne se soumit pas aux ordres du prince et qui n'accepta pas son renvoi.

Cette femme s'appelait Purna; elle avait été présentée au prince par son père. Purna venait de Malabar, elle était considérée comme la favorite du Prince. Elle avait une influence considérable sur lui et sur le Rajah, son père, grâce à des ministres serviles.

Purna ne dit mot lorsqu'on lui signala son renvoi.

Un grand banquet fut donné dans la cour du palais la veille du mariage du prince avec mademoiselle Marta; tous les dignitaires des états voisins furent invités. Quelques-uns vinrent même de Calcutta et de Singapore. Le représentant anglais du Roi et Empereur des Indes vint également s'asseoir sur les coussins de velours mis à sa disposition pour le banquet. Lorsque le toast à la mariée fut proposé le Prince fut le premier à lever son verre et à boire.

Soudain le Prince tomba à la renverse, sa figure était contortionnée. Il

réalisa immédiatement qu'il venait de boire un des plus terrible poison des Indes. Pendant que la mort se faisait un chemin jusqu'à son coeur, il leva la main droite et montrant un balcon, il s'écria :

—C'est elle qui m'a empoisonné.

Marta saisit le prince dans ses bras et celui-ci mourut en embrassant sa fiancée.

Tous les assistants furent frappés de stupeur. Ils regardèrent le balcon que le prince avait indiqué. La favorite Purna était là qui contemplait son oeuvre.

Lorsque les ministres du Rajah arrivèrent au balcon l'infâme Purna avait disparu. Ils la trouvèrent quelques instants plus tard et ils l'étran-

glèrent par ordre du Rajah. Elle souriait pendant que l'on plaçait la corde de mort autour de son cou, elle souriait et confessa qu'elle avait préparé elle-même, de ses propres mains, la décoction qui avait causé la mort du Prince.

Ce ne fut que quelques semaines plus tard que mademoiselle Marta Sanville revint à elle du choc qu'elle avait éprouvé par la mort de son fiancé. Elle était constamment hantée par la terrible Purna.

Son père et sa mère la ramenèrent à New-York où elle n'a plus de son amour passé que le souvenir d'une romance et de sa fin tragique, comme on en raconte dans les contes des mille et une nuits.



UNE LEGENDE INDIENNE A PROPOS DU CHRIST

Les légendes relatives à la vie du Christ ont subi chez certaines peuplades d'étranges déformations. Voici, par exemple, comment les Indiens de l'Amérique centrale font le récit des événements que l'Eglise commémore pendant la semaine sainte :

Lorsque le Christ devint homme, ses ennemis, les Judedos, qui semblent être, dans l'esprit de ces Indiens, les membres d'une tribu américaine, décidèrent de le mettre à mort. Le Christ l'apprit et chercha à les fuir. Chemin faisant, il passa devant la cabane d'un pauvre Indien, à côté de laquelle se trouvait un champ prêt à êtreensemencé de maïs. Jésus appela l'Indien et lui ordonna de procéder, à l'instant même, à l'ensemencement. Celui-ci obéit. Le maïs poussa si vite que, quelques heures plus tard, il atteignit à la hauteur d'un homme.

Bientôt après, arrivèrent les Jude-

dedos. Ils demandèrent à l'Indien s'il n'avait pas vu le Christ.

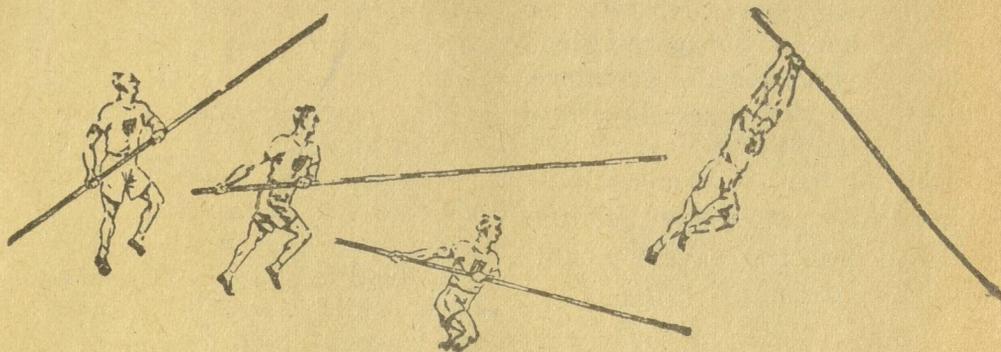
— Si, répondit notre homme. Il est passé ici juste au moment où je m'apprêtais à ensemenecer ce champ.

Les Judedos, voyant la hauteur du maïs, pensèrent que le Christ avait passé depuis longtemps et rebroussèrent chemin. Mais un certain Judas, qu'ils rencontrèrent, leur dévoila la vérité. Ils purent ainsi s'emparer de Jésus, qu'ils mirent en croix. Le vendredi saint à midi juste, ils le firent mourir en lui enfonçant un clou dans la tête, mais il ressuscita le dimanche de Pâques.

Considérant que ce drame se renouvelle chaque année, les Indiens se concluent que Dieu est frappé d'impuissance entre le vendredi saint et Pâques. Aussi n'entreprennent-ils jamais rien à cette époque.

LE RECORD DU SAUT A LA PERCHE

L'Américain Foss a sauté aux Jeux Olympiques d'Anvers la hauteur
de 13 pieds et 7 pouces



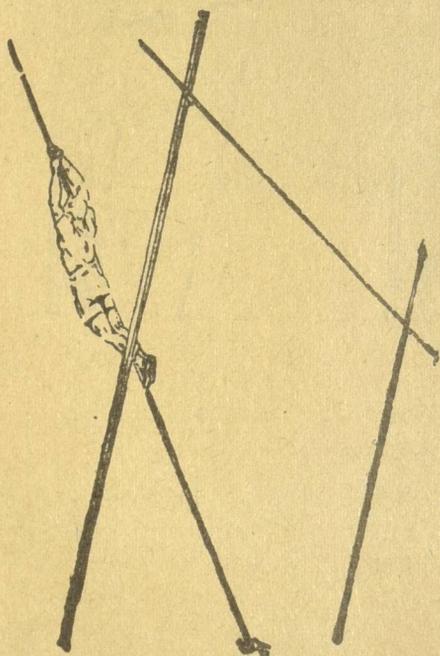
Parmi les records accomplis aux Jeux Olympiques d'Anvers, il en est un qui a tout particulièrement attiré l'attention du public.

L'Américain Foss a passé à la perche une barre placée à 13 pieds et 7 pouces de hauteur.

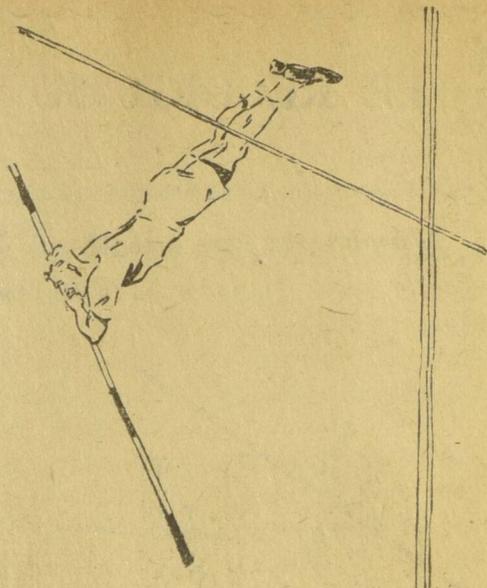
Pour un profane qui mesure de l'oeil la distance qui sépare le sol de la barre à franchir, le bond à accomplir paraît impossible. Il est pourtant presque aisé si l'on se rend compte de la méthode toute nouvelle qu'emploie l'athlète Foss.

Ayant soigneusement repéré sur la piste de départ les endroits où il doit modifier sa foulée, pour arriver sur le bon pied au moment exact où il plante sa perche dans le trou creusé à l'aplomb de l'obstacle, Foss part à une allure dont la vitesse s'accroît jusqu'au moment où il s'enlève, sa perche, dont la pointe menaçait le ciel s'étant progressivement abaissée.

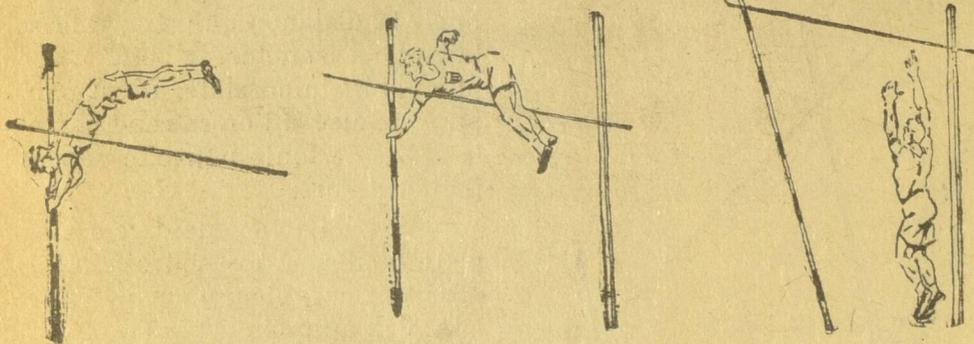
Ramenant sa main gauche près de la droite, il se laisse enlever par la vitesse acquise, et suit la perche qui tend à prendre une position verticale.



C'est alors que s'applique la méthode dont il est l'inventeur. Au lieu de continuer à faire face à la barre pour la franchir en la frôlant du dos ou sur le côté, Foss imprime à sa perche une rotation d'un demi-tour qui lui fait tourner le dos à l'obstacle, et, poussant sur les mains en même temps qu'il se redresse tout entier au-dessus d'un point d'appui formé par elles, il passe la barre à plat ventre et les pieds les premiers. Son corps prend alors la forme d'un accent circonflexe. Sa poitrine, sa tête et ses bras sont encore en deçà de l'obstacle et bien au-dessous de lui. Un coup de rein, accompagné d'un mouvement de bascule des jambes, les ramènent naturellement au-dessus de la barre, et Foss, terminant sa trajectoire, tombe naturellement de l'autre côté.

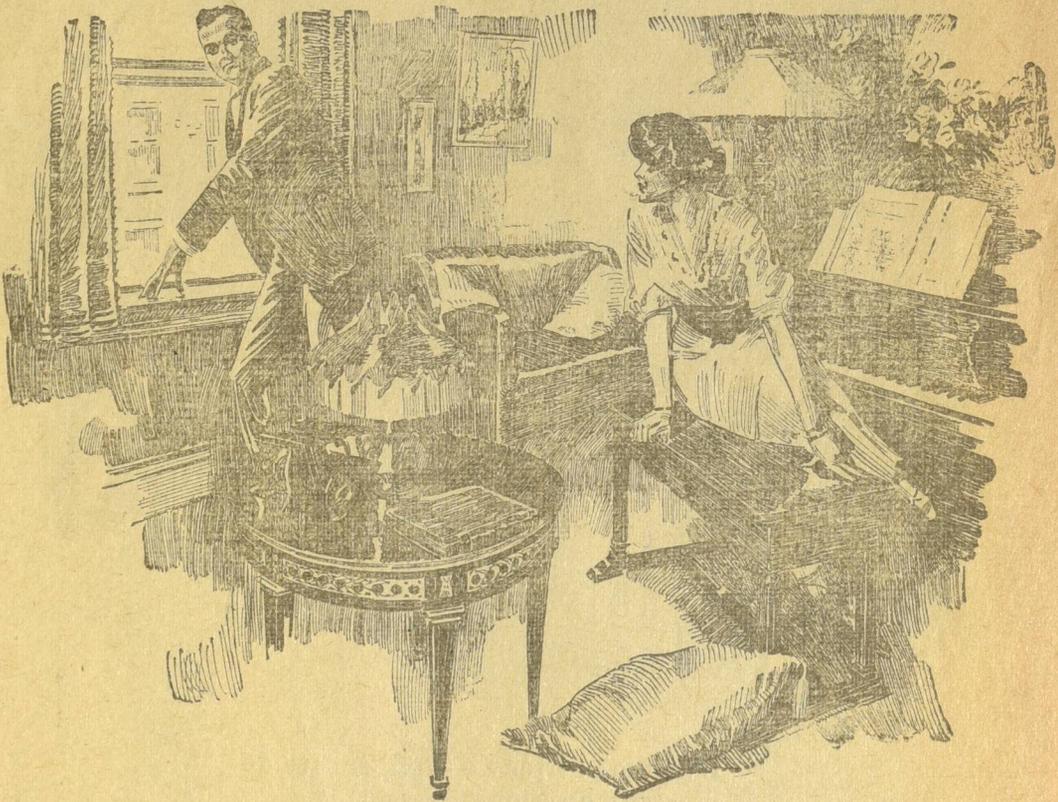


La facilité relative, avec laquelle il a franchi 13 pieds et 7 pouces, permet d'espérer qu'il fera mieux encore avant longtemps.



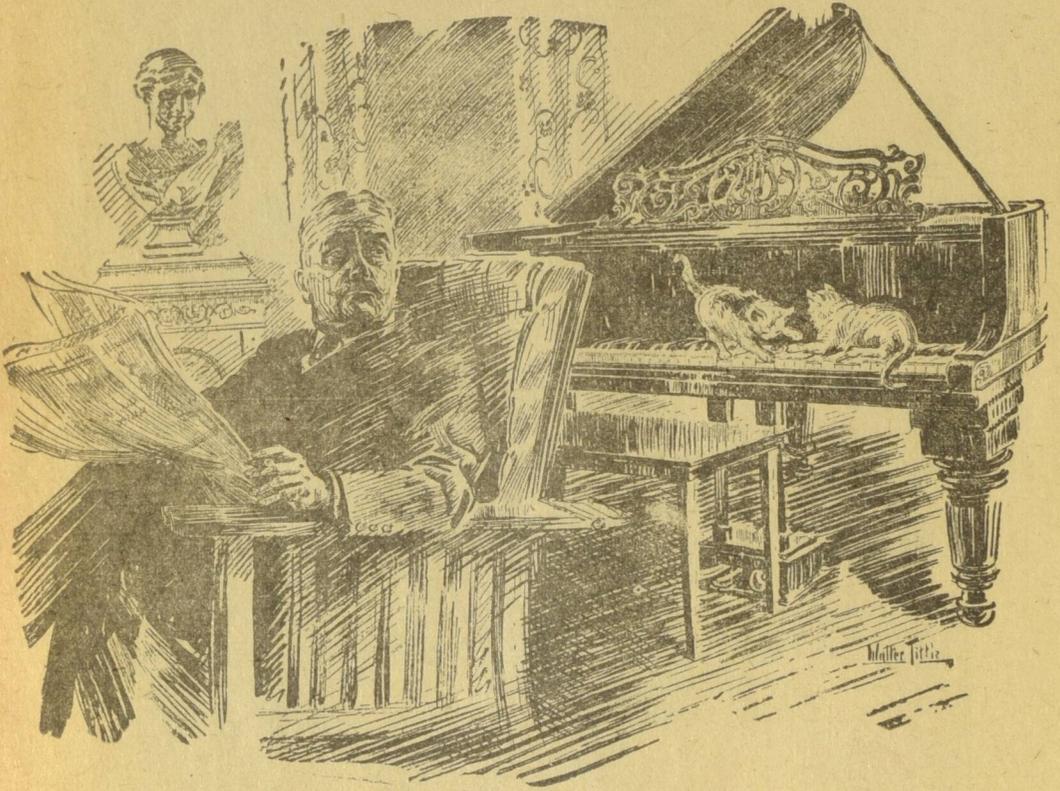
ACTUALITE MONTREALAISE

La musique est de plus en plus populaire parmi les montréalais.



Cécile.—Pourquoi fermes-tu ta fenêtre chaque fois que je veux chanter?

Eusèbe.—Je ne veux pas que les voisins s'imaginent que je bats ma femme.



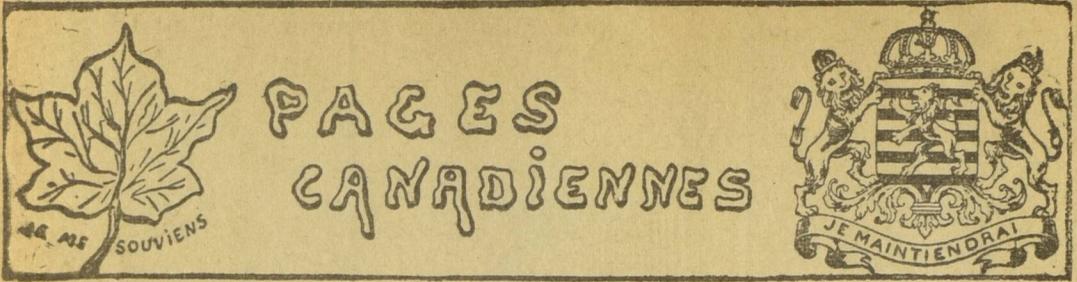
L'homme sérieux. — Bon, encore de
la musique classique.



Toilette pour musicienne. La Har piste.



Le quatuor des sourds-muets: 1er et 2ème ténor, baryton et basse.



Le Canada, pays de la fourrure. — La production de l'or et de l'argent au Canada. — L'extinction des esquimeaux. Anecdotes de la guerre.

L'usage des fourrures a commencé avec les premiers instincts du luxe. Primitivement les hommes se couvraient simplement avec des peaux de bêtes féroces. Les barbares, qui parcouraient tous les pays, se vêtissaient uniquement de peaux d'ours, ce qui, avec leurs longs cheveux et leurs barbes incultes, leur donnait un aspect farouche.

Les chefs, pour se distinguer, avaient des peaux doublées de fourrure d'hermine, qui était regardée alors comme une signe de commandement et de supériorité.

Mais ce ne fut réellement qu'à l'époque des croisades que commença la mode de porter des fourrures. Cela devint même une telle frénésie qu'il fallut des ordonnances sévères pour en modérer l'abus. Il ne fut même permis qu'aux princes du sang de s'en parer.

Chose assez curieuse, c'est que la Russie, qui passe pour être le pays de la fourrure par excellence, ne commença à l'exploiter que vers le seizième siècle.

Du reste, dans ce genre de commerce, elle occupe le troisième rang. On doit mettre en première ligne le

Canada et l'Angleterre, puis ensuite la Russie et le Danemark.

Les Anglais, les premiers, établirent de nombreux comptoirs dans la baie d'Hudson, en 1669. En 1704, un établissement s'organisa à Montréal. Il avait pour parrains une compagnie de hardis chasseurs qui s'aventuraient audacieusement au milieu des contrées dangereuses pour chasser les animaux à fourrure.

Les Français établirent des comptoirs au Canada. Ils les alimentaient au moyen d'échanges avec les sauvages qui, pour des objets insignifiants, abandonnaient facilement des peaux d'animaux à fourrure précieuse.

Aujourd'hui, les principaux centres qui ont des comptoirs en Sibérie, en Asie, en Amérique se trouvent à Moscou, à Copenhague, à New-York et à Montréal. Ceux de cette dernière ville exploitent principalement les bords de la baie d'Hudson, très riches en animaux à fourrure.

Il y a, chaque année, de grandes foires de fourrures à Liepzig, à Francfort, à Montréal et à New-York.

La beauté de la fourrure provient de la finesse et de la longueur du poil, ainsi que de sa belle teinte. Les ani-

maux chassés en hiver donnent une fourrure de plus grande valeur parce que les poils, en cette saison, sont plus longs et plus resserrés. Les fourrures communes proviennent de l'ours, du chat, du loup et du renard commun, du blaireau, des fouines. Ceux qui sont les plus estimées sont les fourrures de martre, zibeline, hermine, petit-gris, loup blanc, renard bleu, lynx, etc. Une belle peau de martre revient à quatre-vingts dollars.

L'industrie est arrivée à travailler si admirablement les peaux les plus communes que l'on est facilement trompé, à moins d'être un connaisseur. Combien de personnes auxquelles les marchands vendent soi-disant de la martre, du lynx, quand ce n'est... que du lapin.

Il y a trois manières de frauder la fourrure: la première, c'est de la soumettre à une composition alcaline qui ronge le poil et l'amincit, la seconde consiste à suspendre les peaux au-dessus d'une cheminée afin que la fumée donne aux extrémités des poils cette apparence foncée si recherchée; enfin on soumet les fourrures à la teinture. On peut, néanmoins, découvrir, avec un peu d'attention, ces trois genres de fraude.

Le Canada, dans ses "Barrengrouds"

L'Amérique du Nord, dans ses "Barrengrouds", analogues à la "toundra russe", dispute, on le sait, le premier rang à la Sibérie quand à la production des fourrures de prix.

Voici quelques chiffres assez éloquentes pour servir à l'édification de nos "élégantes."

L'hermine, l'écureuil gris, surnommé vulgairement "petit-gris", le shung, se vendent \$1 dans les forts du Dominion. Le vison, de 1 à 5 dollars; la loutre, de 8 à 12 dollars; la

martre, de 3 à 15 dollars. Une peau d'ours vaut communément 13 dollars; une peau de renard blanc ou gris de 10 à 150 dollars; de renard bleu, de 20 à 40 dollars; de renard noir, de 200 à 400 dollars. Celle-ci devient introuvable.

En 1900 on en a cédé une extraordinairement belle pour 3,000 dollars, ni plus ni moins.

Etonnez-vous après cela des promenades ruineuses de nos élégantes chez Messieurs les fourreurs où se rencontrent les merveilleuses annexes du pays des fourrures.

L'extinction des Esquimeaux

Les Esquimeaux sont-ils en danger de disparaître? Il

faut le croire, si l'on ajoute foi aux rapports des autorités canadiennes.

L'an dernier, par exemple, par suite du manque d'animaux sauvages et de la rigueur de la température, un grand nombre d'Esquimaux du Labrador sont morts de faim. On assure même que "les survivants dévorèrent leurs cadavres".

Dans l'Ungara, également, on a découvert une centaine de squelettes, auprès desquels gisaient des fusils.

Tout d'abord, on pensa se trouver devant les victimes de querelles meurtrières entre tribus d'Esquimaux; mais il n'en était rien, les malheureux étaient tous morts de faim.

La cause principale de cette extinction de la race est son contact avec les blancs venus dans ces parages pour s'y livrer à la pêche à la baleine. Les Esquimaux acquièrent d'eux leurs vices destructeurs et les blancs leur communiquent, en outre, des maladies qui leur sont propres.

D'autre part, les Canadiens échan- gent avec eux des armes à feu contre

des peaux. Il s'ensuit que, pouvant tuer avec une grande facilité, les Esquimaux massacrent le gibier, l'abattant par plaisir pendant la belle saison, ce qui fait qu'ils en sont privés durant l'hiver.

Le gouvernement a tellement bien compris combien l'extinction des Esquimaux menaçait de se produire dans un délai très rapproché, que, dans l'Alaska, il s'est vu obligé d'importer des rennes, en imposant de sévères restrictions sur leur chasse.

La production de l'or et de l'argent

La production de l'or et de l'argent au Canada est, depuis trois ans, en progression continue, tandis que, malgré le cours exceptionnellement avantageux, le rendement des mines d'argent a décliné. Les gisements aurifères canadiens ont, en 1919, produit 16,275,000 dollars comparativement à 14,463,689 dollars en 1918. La production de 1919 s'est ainsi établie à peu près exactement au niveau de la dernière année avant la guerre, puisque les chiffres revisés de 1913 la plaçaient à 16,577,634 dollars.

La production d'or au Canada a touché son maximum en 1900, lorsqu'elle atteignit 28 millions de dollars, mais elle était réduite à moins de 8,500,000 dollars en 1907. Depuis cette date, elle s'est de nouveau développée d'année en année jusqu'à 16 millions de dollars.

Le rendement des mines d'argent a subi de moins profondes variations. Le maximum a été touché en 1910, avec une production de 32,869,689 onces. En 1919, la production d'argent était réduite 13,500,000 onces, comparativement à 21,383,979 onces en 1918 et 22,221,274 onces en 1917.

En revanche, la production maxima de 32 millions d'onces était évaluée à 17,850,455 dollars, tandis que les 21 millions d'onces d'argent extraits de ces mines en 1918 représentent une valeur de 20,693,704 dollars.

Anecdotes de la guerre

L'anecdote suivante est authentique et m'a été racontée par un officier revenu du front de Salonique et d'une visite au 22^{me} bataillon, dans les tranchées. Elle prouve une fois de plus que nos Canadiens-français ne manquent pas d'audace, mais elle prouve aussi que l'audace ne doit jamais aller jusqu'à la témérité. Je laisse la parole à l'officier qui fut témoin oculaire du fait.

«Revenu malade de Salonique, dit-il, on m'accorda la permission d'aller visiter quelques camarades du 22^{me} bataillon, dans les tranchées. C'était un dimanche, et depuis plusieurs jours il ne s'était pas tiré un seul coup de canon. La conversation ne manquait pas d'entrain, à la table du commandant. Un médecin d'une petite ville au nord de Montréal, qui avait le grade de capitaine, se sentant légèrement émoustillé par la chaleur et par un vin français de bonne marque, dit tout à coup:

— Mon commandant, il y a longtemps que nous n'avons pas pris de prisonniers, je vais aller vous en chercher, si vous n'y voyez pas d'objection, pas plus tard que ce soir.

Le commandant acquiesça en souriant, s'imaginant que l'enthousiasme du bouillant capitaine tomberait après la sieste. Or, après le coucher du soleil, l'officier prit avec lui un sergent et une demi-douzaine de solides gailards. Le petit groupe franchit le parapet et rampa vers une petite tran-

chée ennemie, à quelques trois cents pieds de nous. Dans l'intervalle, un major constata l'absence du capitaine et de ses hommes, et ayant appris ce qu'ils étaient allés faire, fit une colère terrible.

"Ces idiots-là, dit-il, vont se faire tuer inutilement", et il alla faire rapport au commandant qui déclara qu'il n'avait jamais pensé que son trop bouillant officier mettrait son projet à exécution. Le temps passait et l'inquiétude augmentait parmi nous. Soudain, nous entendîmes toute une explosion de coups de feu, et croyant à une attaque, les canons anglais et les canons allemands commencèrent à tonner, dans tout le secteur où nous nous trouvions.

Au bout d'une demi-heure de ce vacarme, nous vîmes revenir le capitaine avec tous ses hommes et dix-sept prisonniers allemands.

— Qu'avez-vous fait là? dit le commandant en courroux?

— Mon commandant, je vous avais dit que j'irais vous chercher des prisonniers, j'y suis allé et en voici."

Le commandant ne garda avec lui qu'un groupe d'officiers supérieurs et servit une très verte semonce à son subalterne: "Capitaine, dit-il, je devrais vous envoyer immédiatement en cour martiale. Votre exploit ne manque pas de bravoure, mais c'est surtout de la témérité et même de la folie. Vous êtes tous revenus intacts, soit, mais vos coups de feu ont déclanché une canonade générale, et je vous prie de croire que la cour martiale ne serait pas tendre pour vous si je vous y envoyais. Que ceci vous serve de leçon pour l'avenir."

Heureusement, dit en terminant, le narrateur, la canonade ainsi déclanchée fut de courte durée, et ne fut pas désastreuse.





Il y avait une fois au Japon, pays d'Asie très célèbre aujourd'hui, mais dont, à cette époque, on ne parlait guère, un pauvre "coolie" (ouvrier salarié), nommé Mogo.

Mogo était casseur de pierres de son état, c'est-à-dire que pour gagner sa vie, de l'aube au coucher du soleil, par les pluies, les vents, les neiges de l'hiver, ou sous les rayons brûlants du soleil d'été, il cassait des cailloux sur les routes.

Le métier était rude assurément ; cependant Mogo n'avait pas trop à se plaindre de la destinée : fils, petit-fils et arrière-petit-fils de casseurs de pierres, il n'avait jamais connu de situation meilleure et, par conséquent, n'avait pas à en regretter les douceurs. Jeune, très robuste, trouvant toujours à s'employer, il ignorait le chômage et la maladie, avait quotidiennement en suffisance le riz, nourriture essentielle des Japonais, et pouvait même, presque toujours, y joindre, pour rendre ses repas plus savoureux, du poisson et les fruits de la saison.

Beaucoup de ses camarades, moins favorisés du sort, enviaient sa vigueur, sa santé, sa chance de ne jamais manquer de travail et la hutte bien close que lui avait laissée son père, où il se renfermait le soir pour se reposer et dormir tranquille à l'a-

bri des intempéries de l'air, des gens dangereux et des bêtes malfaisantes.

Mais Mogo n'était pas de ceux qui se contentent de ce qu'ils ont. Hanté par des idées de grandeur et de richesse, il aurait voulu naître "daïmio" (noble, seigneur) et se trouvait très malheureux de son humble condition de "coolie" ; tous les matins et tous les soirs, avant et après le travail, ainsi qu'au repos du midi, il fatiguait son Mathi de plaintes et de récriminations.

Les Mathis étaient les Anges gardiens du Japon, des Génies tutélaires auxquels le Très-Haut confiait l'âme de chaque Japonais venant au monde, pour le garder, le protéger du berceau à la tombe, la guider vers le bien, la défendre contre le mal et les mauvaises tentations.

Le Mathi de Mogo l'aimait tendrement ; aussi s'affligeait-il grandement de ses doléances incessantes et s'en inquiétait-il en même temps, craignant qu'à force de maudire le sort, il en arrivât à maudire son créateur et à perdre son âme.

Dans cette crainte, il aurait bien voulu combler les désirs de son fils spirituel en le faisant "daïmio", mais pour cela un miracle était nécessaire et les Mathis n'avaient pas le pouvoir d'opérer des miracles.

Un jour, cependant, où, à deux reprises, Mogo, plus violent dans ses récriminations, avait côtoyé le blasphème, le bon Génie n'y tint plus ; déployant ses grandes ailes blanches, il prit son essor vers le firmament et vint s'abattre prosterné devant le trône du Seigneur-Dieu, le suppliant, pour le salut de l'âme dont il avait la garde, de lui octroyer le pouvoir de satisfaire son souhait ardent d'être "daïmio".

"Je reçois ta prière, dit le Seigneur-Dieu, regardant avec bonté son fidèle serviteur, parce que c'est la charité qui l'inspire et non l'orgueil. Je t'accorderai même plus que tu demandes: non seulement tu auras le pouvoir de faire de Mogo le "daïmio" qu'il veut être en ce moment, mais encore celui d'exaucer l'un après l'autre tous les souhaits qu'il formera ensuite, car n'espère pas jamais le satisfaire; Mogo est de ceux qui, regardant toujours au-dessus d'eux, trouvent toujours quelque chose à envier et ne sont jamais contents de ce qu'ils ont."

Tout au fond de son âme, le bon Mathi sentit s'éveiller la crainte que le Seigneur-Dieu dise vrai; mais il éloigna cette pensée qui gâtait sa joie d'être exaucé et, après avoir adoré à nouveau son souverain maître, pour le remercier, il reprit le chemin de la terre.

Le lendemain, la journée était chaude et le soleil brûlant; Mogo, cassant des pierres sur la grand'route qui mène de Nangasaki à Yédo, s'arrêta un instant pour essuyer la sueur qui coulait de son front. Comme, ensuite, il regardait la route, appuyé sur sa massette, il vit tout à coup s'élever un grand tourbillon de poussière en

même temps qu'il sentit le sol trembler sous ses pieds.

Le tourbillon s'étant rapproché, Mogo put distinguer une troupe de cavaliers superbement vêtus, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés, qui escortaient un païanquin, aux rideaux de pourpre à frange d'or, sous lequel s'abritait un "daïmio", dont les habits brodés d'or et de pierreries étincelaient au soleil.

Le cortège, au grand galop des chevaux, defila devant Mogo, pour disparaître au premier tournant de la route, lui laissant aux yeux un éblouissement.

Alors, regardant les pauvres hardes dont il était couvert, sa massette tombée à terre, le tas de cailloux qu'il avait à briser, Mogo sentit de nouveau une grande amertume lui emplir l'âme et, rageusement, il commença sa plainte:

"O mon Mathi! pourquoi ne suis-je pas un "daïmio", moi aussi?"

—Tu veux être "daïmio"? sois-le! murmura joyeusement une voix à son oreille.

Et avant que Mogo, stupéfait, ait eu le temps de comprendre ce qu'avait murmuré la douce voix, il se trouva daïmio!... daïmio de première classe, avec un palais somptueux, une escorte nombreuse de cavaliers aux robes éclatantes, aux beaux chevaux luxueusement harnachés; des habits de soie et d'or ruisselant de pierres précieuses; des courtisans pour admirer ses moindres gestes, ses moindres paroles; des serviteurs empressés à deviner ses ordres, pour les exécuter avant même qu'il eût achevé de les formuler. Alors, grisé par ce luxe et ces honneurs surpassant tout ce qu'il avait imaginé dans ses rêves **les plus**

audacieux, l'ancien casseur de pierres crut n'avoir rien de plus à envier dans le monde, et son cœur se gonfla de la plus orgueilleuse joie.

Ce qui surtout le flattait, c'était de voir la foule, les coolies, ses anciens

Or il arriva, une après-midi de la canicule, que Mogo, parcourant la campagne avec ses cavaliers, dut s'apercevoir que, devant le soleil, un "daïmio", si riche qu'il soit, ne compte pas plus que l'humble coolie tra-



Il se trouva "daïmio"

camarades, les mendiants et les chemineaux s'écarter respectueusement devant lui et son escorte, en se courbant très bas pour saluer. Afin de jouir de ce spectacle enchanteur, Mogo sortait tous les jours.

vallant sur les routes. Sous le parasol frangé d'or et sous la riche coiffure où brillait une grosse escarboucle, la sueur ruissela sur son front de seigneur, autant qu'autrefois sur son front nu et découvert de casseur de pierres.

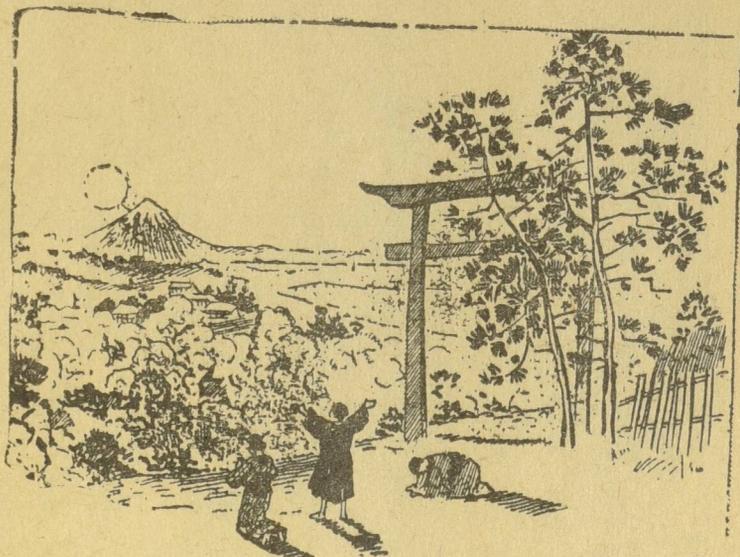
Ce manquement aux égards qu'il croyait dus à son rang et à sa fortune courrouça d'abord Mogo, puis le fit réfléchir. En réfléchissant, il s'avisa, ce à quoi il n'avait pas encore pensé, que les "daïmios" ne sont pas les premiers dans le monde ; qu'au-dessus d'eux, il y a des princes, des rois, un "mikado" auxquels ils doivent obéir et céder le pas et, devant cette découverte d'infériorité, toute la joie orgueilleuse de Mogo s'en alla en fumée.

faire "daïmio", ne m'as-tu pas fait soleil?

—Tu veux être soleil? Sois-le!" dit la voix toujours douce, mais devenue grave et triste.

Et Mogo se trouva soleil!

Et il s'enivra de sa gloire d'Astre-Roi dans le firmament; de sa puissance de dispensateur suprême de la prospérité ou de la misère sur la terre où, à son gré, il mûrit ou brûle les moissons et les fruits; des adorations de certains peuples à genoux devant



Et Mogo se trouva soleil

Il pensa ensuite que le soleil est au-dessus des princes, des rois, du "mikado", mais qu'au-dessus du soleil, il n'y a personne; que nul ne lui commande, ni au firmament où il règne comme roi des astres, les éclipsant tous par sa splendeur, ni sur la terre, que sa lumière et sa chaleur fécondent et qui sans lui resterait stérile. Alors, tout de suite, il commença à envier le soleil, et bientôt souhaita ardemment d'être soleil.

"Ah! mon Mathi, soupira-t-il avec amertume, pourquoi, au lieu de me

son éclat et son rayonnement et auxquels, en retour, il garda toutes ses préférences. Les jours passaient, et l'ivresse de Mogo allait croissant, lorsque parut, dans le lointain de l'horizon, un point noir menaçant qui marchait contre le soleil. Grandissant, grossissant, s'épaississant et s'étendant à mesure qu'il avançait, le point noir forma bientôt un immense nuage d'ombres couvrant peu à peu la voûte céleste et enveloppant le soleil dont il vint effleurer le disque lumineux. Frémissant de colère, Mogo-Soleil

concentra ses rayons les plus puissants et les lança sur cette masse de ténèbres, se flattant de la dissiper en l'incendiant. Mais les ténèbres ne se laissèrent ni incendier, ni dissiper ; elles se firent plus noires et, resserrant toujours leur cercle autour du Roi des

“Mathi! cria Mogo, fou de rage; le nuage est plus fort que le soleil : je veux être le nuage vainqueur du soleil!

—Sois-le!” dit durement l'Esprit.

Et Mogo devint le nuage recélant les tempêtes et les ouragans.



Jamais le Japon n'avait vu autant de tempêtes

Astres, commencèrent, malgré sa résistance désespérée, à voiler sa face resplendissante qui, bientôt, disparut complètement sous leurs ondes épaisses; la nuit se fit sur la terre et une tempête terrible éclata.

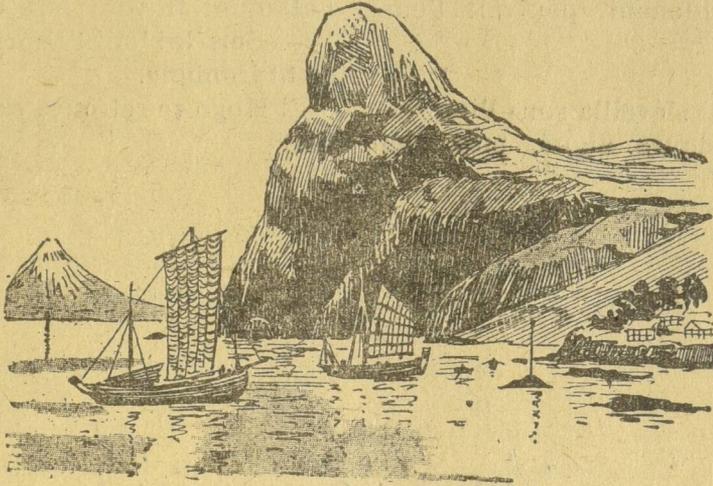
La pensée que, plus fort que le soleil, aucune puissance dans l'univers ne pourrait surpasser la sienne, lui apporta une nouvelle ivresse. Pour affirmer cette puissance qui l'enflait de vanité, Mogo-Nuage se plut à

pourchasser le soleil son successeur à travers le ciel, afin d'obscurcir et de voiler sa face lumineuse, comme la sienne avait été obscurcie et voilée. Jamais le Japon n'avait eu à enregistrer autant de tempêtes, de cyclones et d'ouragans, ni à déplorer autant de désastres sur terre et sur mer ; mais Mogo s'en glorifiait comme d'autant de victoires et de triomphes.

Cependant, du haut du firmament, en planant sur les côtes, Mogo-Nuage remarqua tout à coup, dressé au bord de l'océan comme une sentinelle gé-

jesté de celui qui a tout vu et la calme assurance d'une force dont aucun cataclysme n'avait pu avoir raison.

Cette attitude irrita Mogo, qui voulut y voir une bravade, un insolent défi à son adresse et, pour se débarrasser du rocher dont la grandeur et la force lui donnaient de l'ombrage, en même temps que pour châtier son outrecuidance, il résolut de l'arracher de la côte et de l'engloutir dans les flots. Sous l'effort de la terrible tempête qu'il déchaîna aussitôt, les vagues, soulevées à des hauteurs prodigi-



Mogo devenu rocher

ante, un immense rocher, large et haut comme une montagne, dont les proportions gigantesques le firent songer. Vieux comme le monde, ce colosse de granit avait traversé les siècles et toutes les révolutions du globe, sans être atteint ni diminué. Invulnérable à l'usure du temps et aux plus terribles bouleversements de la nature, il était demeuré immuable sur sa base massive, regardant la voûte bleue, que sa tête altière touchait presque, et la grande plaine liquide, qu'il dominait avec la tranquille ma-

gieuses, furent précipitées contre les flancs et la base du rocher, qu'elles battirent comme de monstrueuses catapultes en s'écrasant sur eux, pendant que le vent d'ouragan, faisant rage autour du géant de la rive, s'efforçait de l'ébranler. La tempête dura trois jours, et lorsqu'elle s'apaisa, épuisée par sa propre violence, elle fut remplacée par un effrayant cyclone dont le tourbillon furieux étreignit le rocher avec violence et s'acharna contre lui.

Une flotte entière fut dispersée, des

navires sombrèrent, des maisons s'effondrèrent, les arbres furent déracinés par centaines; mais, la tourmente passée, le rocher se retrouva intact et immuable au bord de l'océan.

Le nuage avec ses tempêtes et ses ouragans avait été vaincu par le rocher.

"Mathi! hurla Mogo hors de lui, le rocher est plus fort que le nuage, je veux être le rocher!

—Sois-le!" gronda l'Esprit.

Et Mogo, devenu le rocher qui brave impunément le temps, le soleil, les ouragans et les cyclones, se demandait qui, maintenant, pourrait l'emporter sur lui?

Qui?

Un matin il s'éveilla sous l'impression d'une piqure aiguë, puis d'un

déchirement comme si une parcelle de sa chair de granit se détachait de lui; il sentit ensuite des coups sourds, pressés, régulièrement espacés, frapper sa base, suivis des mêmes piqures, des mêmes arrachement, et il lui semblait que, parcelle par parcelle, il s'émiettait. Les coups continuèrent ainsi que les déchirements et, tout à coup, Mogo se sentit moins solide, presque ébranlé. Alors une grande frayeur le saisit; éperdu de colère et d'effroi, il cria son angoisse.

"Mathi! Mon Mathi! Quelqu'un ou quelque chose plus fort que le rocher l'attaque! Je veux être ce quelqu'un!

—Sois-le!" dit l'Esprit dont la voix se fit ironique.

Et Mogo se retrouva casseur de pierres!



LES DRAMES DE MONTE-CARLO

Les secrets du Casino

“Fermez cette maison de perdition. Elle est teinte du sang de milliers de joueurs.”

Cette phrase fut trouvée écrite sur une carte postale représentant le Grand Casino de Monte-Carlo; la carte se trouvait dans la main d'une jeune femme qui venait de se suicider à Paris en 1914.

On ne put jamais découvrir l'identité de cette personne. Elle était arrivée de Monte-Carlo deux jours auparavant, elle avait loué une chambre dans un grand hôtel de Paris et s'était fait sauter la cervelle parce qu'elle était ruinée.

Cette mort ajoutait simplement une autre tragédie à la plus grande place de jeu du monde entier.

Un journaliste américain a voulu faire croire, dans un article à sensation, que chaque matin, les grands jardins situés autour du Casino étaient remplis des cadavres de ceux qui s'étaient ruinés la veille. Inutile de dire que ces rapports sont exagérés, quoique les suicidés soient très fréquents dans la petite ville de la Riviera.

Le Cimetière des Suicides

Sur une petite élévation, non loin du Casino, se trouve un endroit que 99 visiteurs sur 100 de passage à Monte-Carlo, ne connaissent pas: c'est le cimetière des suicidés. Aucun monu-

ment ne couvre les tombes de ceux qui, après s'être ruinés à la roulette se sont suicidés de découragement et ont été enterrés secrètement sans laisser aucune identité.

Cependant les joueurs acharnés par l'appât du gain continuent de jouer sans se laisser émouvoir par ces tragédies.

Suivons une scène.

Depuis plusieurs jours une dame très élégante jouait régulièrement. Elle ne jouait pas gros jeu; 10 ou 15 dollars sur une boule. Quelquefois elle gagnait, souvent elle perdait. Un jour, elle se leva de table et dit simplement ces mots: “J'ai joué mon dernier dollar”, elle sortit un revolver de sa poche et se flamba la cervelle. Vivement les garçons enlevèrent le corps et... la partie continua comme si rien ne s'était passé.

On fit une enquête mais on ne découvrit aucun parent, aucune connaissance à cette dame. Elle s'était rendue à Monte-Carlo sous un nom d'emprunt.

D'autres tragédies

Un jour, un jeune homme quitta la table en disant: J'ai tout perdu. Il ne me reste plus qu'à me tuer. J'ai perdu 40,000 dollars. Il se tua sur les marches du Grand Casino.

Si toute l'histoire secrète du Casino nous était révélée, nous apprendrions des tragédies stupéifiantes.

Tous les efforts sont faits cependant pour tenir secret tous les suicides, les enlèvements, les assauts et les vols; on dépense de larges sommes pour muscler la presse mondiale.

La plupart des joueurs qui se sont suicidés à Monte-Carlo ont été enterrés aux frais du Casino.

Il y a quelque temps a paru à Paris un livre intitulé: Histoire des crimes et suicides. Ce livre jeta un peu de lumière sur les secrets du Casino. On y racontait, entre autres, l'histoire d'un jeune comte italien, qui, un jour, sortit du Casino les yeux injectés de sang. Il titubait. Il s'assit sur un banc et conversa quelques instants avec une dame assise sur le même banc; puis, sortant un révolver de son veston, il se suicida sous les yeux de la dame.

Peu de personnes furent témoins de ce qui venait de se passer et les traces de la tragédie furent vivement enlevées. La nouvelle fut transmise à la vieille mère du comte qui en fut tellement attristée qu'elle en perdit la raison.

L'ironie du sort

Et telle est l'ironie du sort, que le joueur qui prit la place du comte immédiatement après le suicide, gagna 40,000 dollars en une heure de temps. Inutile de dire que lorsque la chose fut connue tous les joueurs se battaient pour avoir le fauteuil d'un suicidé.

Ceci rappelle un affreux incident. Un jeune homme, le fils d'une actrice très bien connue en France et en Amérique se suicida dans une des salles du Casino après avoir perdu presque une fortune. Immédiatement deux dames russes se précipitèrent sur le corps du malheureux jeune homme et placè-

rent leur mouchoir sur la blessure afin d'avoir... la chance.

Cependant, il se fait quelquefois des fortunes au Casino. Wells, le premier homme à faire sauter la banque gagna 300,000 dollars; le colonel Powers, un américain, gagna 350,000 dollars; et M. Jagers, 400,000 dollars.

Quinze mille dollars pour un secret

Un des directeurs du Casino disait dernièrement que la banque n'avait jamais eu de crainte qu'une seule fois.

Une vieille dame qui avait fréquenté le Casino depuis nombre d'années



s'aperçut que certains numéros suivent invariablement certains autres. Ainsi, si le croupier partait avec le numéro 9, 26 devait invariablement sortir; s'il partait sur le zéro, 32 devait sortir.

Après avoir étudié la roulette plusieurs jours, elle se mit à jouer et gagna 60,000 dollars, faisant sauter la banque 3 fois en moins d'une heure. Les directeurs étaient au désespoir.

Monsieur Blanc, celui à qui appartenait le Grand Casino, fut mandé de Paris et il acheta le secret de la vieille dame pour la somme de 15,000 dollars. Le secret était absolument simple. La roulette était usée par le frot-

tement et n'était plus parfaitement ronde, ce qui fait que lorsqu'elle partait d'un certain numéro, elle s'arrêtait sur un autre que l'on pouvait prévoir.

Monsieur Jagers, lui aussi, doit son gain à une défectuosité de la roulette. A un moment il gagnait 600,000 dollars. La banque cependant découvrit son secret. On plaça de nouvelles roues et monsieur Jagers se mit à perdre jusqu'à ce qu'il décida de se retirer avec 400,000 dollars de gain.

—o—

LES CHIENS, LES CHATS ET LES EPIDEMIES

Certains animaux portent en eux des germes d'épidémies. C'est ainsi qu'on a pu constater que le bacille de la peste se développe avec une grande vitalité dans le sang du rat, de la marmotte et de la plupart des rongeurs. Le chien et le chat eux, semblent prédestinés à la nutrition du microbe de la paralysie infantile. C'est surtout le chat qui propagerait cette affection redoutable pour l'enfance. Bien que, dans les milieux médicaux, on n'ait pas encore acquis la certitude de cette nocivité des félins, des mesures prophylactiques sévères ont été prises, en particulier par le Bureau d'Hygiène de New-York où sévit l'an dernier une épidémie de paralysie infantile. Pendant quelques mois, la Société Protective des animaux de cette ville—le fait comporte quelque peu d'ironie—détruisit 1500 chiens et chats par jour.

On vit souvent, alors, des familles entières accompagner le malheureux animal incriminé, jusqu'à la voiture de la société et pleurer au moment du départ de cette dernière.

L'ANGLAIS ET LA DANSE

Il y a quelques années, un long et maigre anglais de Westmount, fumeur infatigable de cigares, se présentait à l'Académie de danse du professeur Lacasse.

—Moâ vouloir tourner smartly avec le grâce tout à fait français. Pouvez-vô me donner cette précieux conseil?

Il commença ses leçons et pratiqua, pratiqua, pratiqua... Mais, vainement, car il ne pouvait parvenir à mettre ses pieds "en dehors".

Fatigué à la fin de ses efforts inutiles, il dit à ce brave Lacasse:

—Au lieu de un dollar par leçon, je vous en donnerai deux... Mais apprenez-moâ à tourner avec les pieds en dedans.

Cette histoire est authentique, et de nombreux élèves du professeur Lacasse la répètent encore, en s'amusant beaucoup.

—o—

LE PRIX D'UNE FEMME

Un magazine fait connaître la valeur marchande de la femme chez les peuples que nous appelons barbares.

Ils paient :

Au Kamtchatha, trois rennes; en Cafre, de quatre à huit bœufs, selon les avantages naturels de la jeune personne; dans l'Ouganda, un paquet de cartouches et six aiguilles; sur la côte septentrionale d'Australie, le poids en beurre!... (Pas bon marché, les femmes-colosses, dans ce pays-là, surtout si le beurre coûte 60 cents la livre.)

Les Tatars du Turkestan donnent une boîte d'allumettes...

Chez les blancs, les fiancés exigent une dot... et des espérances.

Il est vrai que nous sommes des gens civilisés.

On vient de découvrir l'ancêtre du chat

15,000,000 d'années

Comment le chat que nous aimons descend d'un monstre mesurant 18 pieds de hauteur, alors que l'homme lui-même n'était qu'un pygmée

On vient de découvrir, dans le Colorado, un squelette de l'ancêtre du chat. Cet ancêtre vivait, il y a 15,000,000 d'années. En ces temps reculés, l'ancêtre du chat était un dinosaure mesurant 25 pieds de longueur et 18 pieds de hauteur. La science l'a appelé: le Ceratosaurus. Il était, à cette époque, l'animal le plus féroce et le plus dangereux de la création.

Nous ne savons pas ce qu'était l'homme à cette époque reculée, mais il y a 5,000,000 d'années on croit que l'homme était un pygmée.

Mais durant ce laps de 10,000,000 d'années, le Ceratosaurus s'est transformé du tout au tout pour devenir ce que l'on a appelé: l'Oxyaena Lupina, qui tenait de la hyène et du loup.

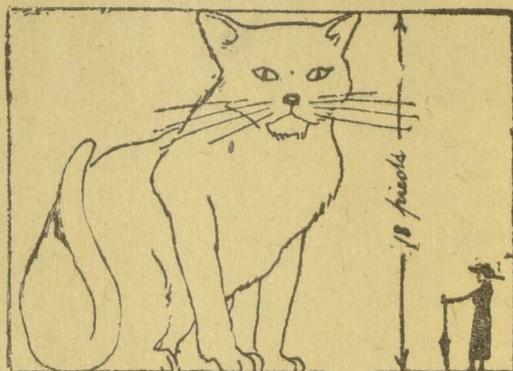
Ce grand félin, le premier grand carnivore dont nous ayons trouvé les restes fossiles, avait encore toute la férocité de ces ancêtres dinosaures, et il est heureux qu'à cette époque l'homme ait été capable de grimper dans les arbres pour se protéger contre cet ennemi géant.

A cette époque l'Oxyaena avait encore la queue d'un dinosaure, c'est-à-dire que la queue faisait encore partie du corps, et sa peau ressemblait à celle d'un reptile.

Mais, comment, se demanderont nos lecteurs, cette bête terrible a-t-

elle finie par devenir cet animal que nous caressons et qui est presque l'esclave de l'homme?

Sans aller jusqu'à étudier le caractère du chat, qui est sans aucun contredit le plus indépendant et le plus ingrat des animaux que nous aimons, ce qui est une preuve qu'il n'a jamais été complètement domestiqué, mais qu'il est assez intelligent tout de même pour nous faire croire qu'il est



doux et aimant, laissez-moi vous dire que Cope, le grand paléontologiste, considérait cette question comme un véritable problème.

—Comment fut-il possible à nos ancêtres, se demandait-il souvent, de domestiquer un animal aussi féroce et aussi sanguinaire que le chat préhistorique?

—La peur que certaines personnes ont des chats, écrit le docteur Weir Mitchell, le distingué neurologue, est un vestige de la crainte que l'on avait jadis de ces mêmes animaux.

Le docteur Charles Whitney Gilmore, le conservateur du musée paléontologique des Etats-Unis, a travaillé durant plusieurs années à reconstituer le Ceratosaurus.

Reconstituer signifie recueillir tous les ossements d'un squelette quelconque, et de faire un modèle naturel de ce qu'apparaissait l'animal vivant.

Il ne faut pas croire que la reconstitution d'un animal ayant vécu il y a 15 ou 20 millions d'années se fasse aussi facilement et, en si peu de temps, qu'il faut à un sculpteur pour faire une statue. Premièrement il faut trouver toutes les parties du squelette de l'animal, et il faut être bien certain de ne pas se tromper et prendre les os d'un autre animal.

Ces os ont été rendus aussi durs que du béton par les millions de tonnes de pression des rochers durant ces millions d'années.

Si à la fin des recherches, tous les os n'ont pas été trouvés, il faut que le savant emploie son propre jugement pour compléter l'animal de manière cependant à ce que tous puissent se rendre compte de tout ce qui est véritable et de tout ce qui a été imaginé par le savant.

Le docteur Gilmore nous annonce qu'il a reconstitué, presque complètement le squelette articulé, c'est-à-dire qu'il a rejoint les os d'après na-

ture, de l'animal trouvé dans le Garden Park du Colorado.

Il ne nous dit pas que le Ceratosaurus fut l'ancêtre du chat moderne, mais on n'a qu'à faire subir très peu de modifications à la bête pour la changer en un puma ou une panthère.

Cette transformation s'est faite lentement à travers les siècles; la modification de la queue seule a dû prendre plusieurs millions d'années.

En 1907, Charles E. Fitch se promenait sur le "rançh" de son frère près de Canon City, dans le Colorado. lorsqu'il trouva ce qu'il crut être un arbre pétrifié. Sa trouvaille fut exposée dans les bureaux du journal local. Le professeur Mudge, alors géologiste de l'Eiat du Kansas, vit les spécimen et les reconnut pour être des os ayant appartenu à un animal préhistorique.

Le professeur O. C. Marsh, de Yale, fut notifié et vint à Canon City.

Il travailla huit ans pour reconstituer l'animal et mourut avant d'avoir terminé son oeuvre.

Ce ne fut qu'en 1915 que le squelette arriva au National Museum de Washington et, ce n'est que le 15 septembre 1920 que le professeur Gilmore montra son travail au public.

Le Ceratosaurus mesurait de 18 à 25 pieds de longueur. Le squelette-type a 22 pieds de long et 12 pieds de haut.

Comme carnivore sa proie préférée semble avoir été le Claosaurus.

Ces dinosaurs semblent avoir vécu à quelque 800 milles à l'est des Montagnes Rocheuses.



INCURABLE

(Nouvelle instantanée)

La scène se passe à Saint-Jean-de-Dieu. L'un des médecins de l'asile procède à l'examen d'un nouveau patient, arrivé de la veille.

— Contez-moi votre histoire de famille, dit le docteur, ne craignez rien, je suis un de vos amis.

— Oh! docteur! Pas grand chose à dire, allez; je suis un citoyen fort ordinaire.

— Vous paraissez en bonne santé?

— Excellente.

— Les affaires? Pas de tracas financiers?

— Pas du tout. Ça va bien. Modeste aisance; ça me suffit.

— Votre famille? Pas de brouille, pas de chicane?

— Pas que je sache! Relations amicales!

— Vous n'avez pas de soucis, pas d'inquiétudes?

— Jamais je ne m'inquiète, la vie est trop courte.

Le médecin examinateur alla faire son rapport au surintendant: "Le nouveau client me paraît absolument normal, dit-il; je ne vois rien qui puisse motiver son internement."

— Vous devriez faire un examen plus à fond, dit le surintendant, on prétend que son cas est tout à fait sérieux.

Le médecin examinateur revint alors vers le client et lui dit:

— Mon cher ami, j'ai oublié de vous demander si vous étiez marié?

— Oui, monsieur, répondit le patient, l'oeil brillant.

— Depuis combien de temps?

— Dix ans.

— Quel est le caractère de votre femme?

Le patient se leva, comme mu par un ressort et commença à arpenter fébrilement le plancher. Ses manières changeaient et il paraissait plus excité.

— Le caractère de ma femme, docteur, attendez; il me faudrait des années pour vous dire exactement. Pour me résumer, je crois qu'elle n'a pas sa semblable. C'est admirable sa manière de me traiter. Depuis des années que je lis à table mon journal du matin, elle ne m'a jamais interrompu une seule fois dans ma lecture. Je reviens du club à n'importe quelle heure de la nuit, et pas le moindre mot de reproche. Je n'ai jamais eu connaissance qu'elle ait dépensé au delà de ce que je lui donne. Elle ne m'a jamais fait de dettes. Nous pouvons jouer aux cartes, pendant des heures, en famille ou chez des amis, et jamais elle ne m'adressera un mot de critique. Pourtant, elle m'a vu enfasser gaffe sur gaffe; mais encore une fois, pas le plus petit reproche. Ma femme est une merveille de douceur; c'est un ange dont je renonce à vous énumérer toutes les qualités. Elle ne parle jamais à moins qu'on ne lui adresse la parole, elle ne veut pas voyager sans moi, elle adore son foyer, elle ne m'achète rien que je ne pourrais porter; elle aime tous les membres de ma famille, elle est excellente cuisinière, elle est...

Le médecin examinateur s'excusa et revint vers le surintendant.

— Eh! bien, dit ce dernier.

— Vous aviez raison. Un deuxième examen était nécessaire. Maintenant, je suis fixé. Le pauvre homme est incurable.

Le sauvage vit-il plus longtemps que l'homme civilisé

Les peuples primitifs, vivant à l'état de la plus simple nature, possèdent-ils plus de résistance physique et sont-ils doués de plus de longévité que les hommes civilisés?

Des voyageurs ignorants ont souvent gagné cette impression et les histoires où les journaux relatent des cas d'extraordinaire longévité parmi les populations rurales, n'ont fait que fortifier cette croyance dans les esprits populaires.

En réalité, c'est le contraire qui a lieu, et l'homme primitif est voué à une mort précoce. Son pouvoir de résistance, soit à la maladie, soit à la débilité de l'âge sénile est pitoyablement restreint.

Très souvent, les visages ridés et desséchés de certains individus ont été photographiés comme des spécimens d'existences datant d'un siècle ou plus. Or ce sont le plus souvent des portraits d'hommes relativement jeunes, quarante ou cinquante ans. L'horrible spectacle de décrépitude qu'ils nous offrent n'est autre chose que le résultat des indicibles rigueurs de la vie primitive.

L'imperfection de leur arithmétique ne permet pas de retracer infailliblement le cours de leur existence. Fréquemment ils déterminent leur âge par le souvenir qu'ils conservent d'événements qui survinrent dans la tribu, une centaine d'année auparavant, mais cela n'implique pas la certitude

qu'ils furent les témoins oculaires de ces événements.

Tous nous avons éprouvé—un certain jour—l'impression d'avoir assisté à des scènes qui se déroulèrent avant notre naissance et qui nous furent narrées dans les réunions familiales.

Il ne faut pas oublier que l'histoire complète d'une tribu n'est faite que de traditions verbales, ressassées et altérées au cours des interminables veillées autour du feu du campement.

N'ayant pas les moyens de connaître son âge exact, lorsqu'on le lui demande instamment, le sauvage en invente un. Plus il est fabuleux et plus il impressionne l'homme blanc. L'ancienneté assure encore l'autorité dans le groupe, de telle sorte qu'il est important de l'étendre.

Ce n'est pas une chose rare que de constater que l'âge du plus vieux chef avance par sauts et par bonds de vingt ans.

Les femmes vieillissent bien plus rapidement parmi les peuples rudimentaires qu'au sein des civilisations avancées. "La femme de cinquante ans en Europe, fait observer Stavrounis, paraît plus fraîche et plus jeune que la femme de trente ans à Batavia."

Nous savons que les jeunes Égyptiennes sont délicieuses à quatorze ans, mais qu'aussitôt qu'elles atteignent leur troisième lustre, elles commencent à se faner. Les Sahariennes

ne peuvent éviter la caducité après leur seizième année.

“Lorsque le premier jet de la jeunesse a passé, écrit M. Reade, dans son étude sur les Wolofs, “la peau prend une teinte jaune sale et ressemble à du vieux cuir; leurs yeux s’enfoncent dans le crâne, la poitrine s’affaisse comme les mamelles d’une vache ou comme une vessie éclatée.”

Waitz, dans une relation sur les Fulah, affirme qu’il est rare de rencontrer dans cette peuplade des femmes ayant dépassé vingt-cinq ans et capables encore d’enfanter.

Le fait que tous les autres membres de sa tribu connaissent nos présidents sous le nom du “Grand chef Blanc”, peut induire un observateur sensé à conclure que la raison pour laquelle il parle de Washington n’est autre que le fait que ce nom crée la plus grande sensation quand il prétend se souvenir du libérateur de l’Amérique.

LE PRIX D’UNE MORT

En 1482 — comme c’est loin! — un capitaine hollandais dont l’histoire a retenu le nom, Jean Scaffelaar, fut assiégé à Anvers dans la tour de Barnevelt. Il refusa de se rendre; puis, jugeant une plus longue résistance impossible, il consentit, pour sauver sa garnison, à capituler. La première condition des assiégeants fut qu’on leur jeterait le capitaine du haut du donjon. Les assiégés, indignés, déclarèrent qu’ils se feraient tous tuer plutôt que d’accepter une proposition aussi abominable.

— Mes amis, leur dit alors Scaffelaar, comme il faut que je meurs un jour, jamais il ne se présentera une plus glorieuse circonstance, puisque ma mort va vous sauver la vie.

Et il se précipita lui-même du haut de la tour.

LES QUATORZE ERREURS DE LA VIE

Un juge anglais — doublé d’un philosophe — vient, dans une conférence au Bartholomew Club de Londres, d’énumérer les quatorze erreurs que les hommes commettent le plus facilement.

Voici le tableau donné par Mr. Rentaul, le magistrat en question :

1. Prétendre trouver pour nous-mêmes un moyen pour reconnaître le bien et le mal et croire que tout le monde s’y conformera;
2. Estimer les plaisirs des autres d’après nos propres sensations;
3. Espérer l’uniformité de l’opinion en ce monde;
4. Chercher le jugement et l’expérience dans la jeunesse;
5. Essayer d’égaliser les dispositions de tout le monde;
6. Ne pas admettre la valeur de certaines folies;
7. Chercher la perfection en nous-mêmes;
8. Nous chagriner nous-mêmes et les autres pour des causes sans remède;
9. Ne pas aider celui qui en a besoin;
10. Ne pas faire de concessions aux faiblesses d’autrui;
11. Considérer qu’une chose est impossible à faire parce que nous ne pouvons y réussir nous-mêmes;
12. Croire seulement ce que peut comprendre notre intelligence;
13. Vivre comme si on devait vivre toujours;
14. Juger son prochain sur l’extérieur seulement.

“Ne pas juger son prochain sur les apparences”, excellente maxime dans la bouche d’un magistrat.

Les autres étaient déjà connues; mais il est toujours bon de les rappeler.

UN ROMAN COMPLET

LE SECRET DE Miss OPHELIA

par Gustave Le Rouge

Première partie

UN DRAME AU LUNATIC-ASYLUM

CHAPITRE PREMIER

Une maladie foudroyante

Il n'était bruit dans New-York que du prochain mariage de l'ingénieur Harry Dorgan et de miss Isidora, la fille du milliardaire Fred Jorgell, directeur de la Compagnie de navigation des paquebots-éclairs. Fred Jorgell était une personnalité très sympathique dans les milieux financiers et industriels. Ces "paquebots-éclairs", construits avec la collaboration de l'ingénieur Harry Dorgan, détenaient le record de la vitesse; grâce à leur coque extra-légère en aluminium et nickel, grâce à leur machine chauffée au pétrole, ils effectuaient en quatre jours la traversée du Havre à New-York. Aussi les actions de la société émises à cent dollars étaient maintenant cotées trois mille dollars dans toutes les Bourses de l'univers.

Bien qu'à cause de certains malheurs de famille le mariage de miss Isidora dût être célébré dans l'intimité la plus stricte, il n'était question que des innombrables et fabuleux cadeaux adressés à la fiancée de tous les points de l'Amérique.

On citait entre autres merveilles une reproduction exacte du célèbre "collier de la reine" que dut acheter Marie-Antoinette et qui fut volé par la comtesse de Lamotte-Valois, un service de toilette en or massif avec incrustations d'opales et d'aigues-marines, un meuble de salon en quartz fondu, c'est-à-dire en cristal de roche, une bicyclette en vermeil, sans compter les tableaux de maîtres, les bijoux, les fourrures précieuses et les objets d'art de toute sorte.

Chaque matin, en compagnie de sa lectrice, l'excellente mistress Mac Barlott, et du secrétaire particulier de Fred Jorgell, miss Isidora prenait plaisir à ouvrir elle-même les caisses et les écrins qui arrivaient en foule au palais paternel.

A peine convalescent d'une blessure qu'il avait reçue dans une attaque nocturne, le secrétaire de Fred Jorgell, un Français nommé Agénor Marmousier, était encore très faible et très pâle; mais le bonheur de miss Isidora avait hâté sa guérison et il goûtait une joie enfantine en assistant au déballeage des cadeaux de noce.

— Qu'est-ce que ceci? dit mistress Mac Barlott avec curiosité.

Et elle coupa les ficelles qui entouraient le papier de soie où se trouvait un écrin.

— Peuh! fit-elle d'un ton méprisant, une parure d'émeraudes, nous en avons déjà sept ou huit!

Pendant ce temps, Agénor ouvrait avec précaution une longue-caisse de cèdre. Cette caisse en refermait une seconde en acajou.

— Je me demande ce qu'il peut bien y avoir là-dedans! s'écria miss Isidora, dévorée de la fièvre de la curiosité.

— Nous allons bien voir, répondit Agénor en poussant le verrou d'argent qui fermait la caisse d'acajou.

La jeune fille jeta un cri de surprise en apercevant une réduction en argent du dernier paquebot que venait de lancer Fred Jorgell et qui s'appelait le "Miss Isidora". Les moindres détails du bâtiment avaient été scrupuleusement imités, mais toutes les pièces de cuivre étaient reproduites en or, les fanaux rouges et verts étaient figurés par des rubis et les hublots par des diamants. Ce navire en miniature était un énorme bijou d'un prix fabuleux.

A ce moment, miss Isidora se sentit doucement saisie par la taille, puis deux mains se posèrent sur ses yeux en même temps que des lèvres brûlantes effleuraient son front.

La jeune fille poussa un petit cri, mais elle se rassura bien vite et sourit, en reconnaissant dans l'auteur de cette tendre plaisanterie l'ingénieur Harry Dorgan qui était entré dans le salon sur la pointe des pieds.

— Je suis furieuse, dit miss Isidora avec un radieux sourire qui était en formelle contradiction avec ses paroles. Est-ce agir en homme sérieux?

— Il faut me pardonner cet enfantillage.

— Soit, mais à une condition, c'est qu'une autre fois, vous m'embrasserez d'une façon moins shocking.

— Je suis prêt à le faire, dit l'ingénieur.

Et de nouveau il appuya ses lèvres sur le front pur de la jeune fille dans un long et tendre baiser.

— Vous ne restez pas avec nous, monsieur Harry? demanda Agénor. Vous assisteriez à l'ouverture de toutes ces caisses mystérieuses.

— Impossible. Je ne suis venu que pour souhaiter le bonjour à ma chère Isidora avant de me rendre à mon bureau. Le lancement des trois nouveaux paquebots nous donne une besogne terrible.

— Je ne vous retiens plus. A tantôt, mon cher Harry, murmura miss Isidora en serrant avec une délicieuse émotion la main de son fiancé.

L'ingénieur une fois parti, l'examen des cadeaux continua.

— Qui a bien pu donner à miss Isidora le beau paquebot d'argent? demanda Agénor.

— Ce ne peut être que Mr. Fred Jorgell, répondit mistress Mac Barlott.

— Je suis sûre que c'est bien lui, fit miss Isidora. Le paquebot d'argent, c'est certainement la surprise dont il me parlait hier à table. Ce présent m'est doublement cher, car il me rappelle à la fois mon père et mon fiancé. N'est-ce pas Harry, — j'en suis justement fière — qui a dressé les plans de ce paquebot, le plus rapide de l'univers.

A ce moment, deux serviteurs apportèrent une longue caisse de bois de santal ornée des initiales de la jeune fille. Mistress Mac Barlott ouvrit la caisse d'une main impatiente.

— Cela vient de Paris! s'écria-t-elle; voici la marque de Worth, le grand couturier. C'est une robe sans doute plus belle que celles que vous avez déjà reçues.

— Voyons, dit miss Isidora.

Et d'une main agitée de la petite fièvre de la coquetterie, elles déplièrent les nombreux papiers de soie.

— Je m'en doutais, dit la gouvernante, c'est une robe de satin blanc toute brodée de perles.

— Elle est splendide. Qu'en pensez-vous, monsieur Agéonor?

— C'est une pure merveille, une véritable oeuvre d'art. Il faut la déployer, que nous puissions l'admirer dans son entier.

Aidée de mistress Mac Barlott, miss Isidora étala avec mille précautions la luxueuse robe virginale sur un des divans du salon.

Mais tout à coup la jeune fille jeta un cri d'épouvante: sur le corsage, à la place du coeur, une main sanglante était brodée avec de petits rubis et cette empreinte effrayante se détachait nettement sur la blancheur immaculée de l'étoffe aux reflets d'argent.

— Je suis maudite! s'écria la jeune fille en se reculant avec un frisson d'horreur. Mes ennemis veulent me faire comprendre par cet affront que le nom que j'apporte à Harry est souillée d'une tache sanglante et que je suis la soeur de Baruch l'assassin. Ah! je le vois maintenant, je ne serai jamais heureuse.

— Remettez-vous, mademoiselle, murmura Agéonor. Ne croyez pas que l'on ait voulu vous faire injure. Je crains plutôt que cet envoi ne vienne de l'association de la Main Rouge dont votre père s'est toujours montré un adversaire acharné...

Miss Isidora ne l'écoutait plus. L'émotion avait été trop forte. La jeune fille venait de perdre connaissance. Agéonor et mistress Mac Barlott n'eurent que le temps de la recevoir dans leurs bras.

Les soins usités en pareil cas lui furent prodigués. Elle revint à elle et, à force de raisonnements ingénieux et de bonnes paroles, ses amis parvinrent à la rassurer un peu.

La fatale robe fut soustraite à tous les regards et il fut convenu qu'on ne mettrait pas Fred Jorgell au courant de l'incident; mais toute la joie de la fiancée était gâtée. Ce fut avec une languissante indifférence qu'elle assista au déballage des autres cadeaux. La Main Rouge avait fané les sourires sur tous les visages et semé l'angoisse dans tous les coeurs.

Tous pensaient à la fatale robe, mais personne n'osait en parler. Ce fut la gouvernante qui, la première, se hasarda à dire:

— Ne croyez-vous pas, miss Isidora qu'il serait bon de prévenir votre fiancé?

— Non, murmura la jeune fille, pas cela!

— Cependant, si vous courez un danger, si cet envoi n'est pas une macabre fumisterie, si c'est bien une réelle menace de la redoutable association...

— Qu'importe. C'est déjà suffisant que j'aie, moi, à souffrir, sans que le bonheur de mon cher Harry, sa tranquillité soient troublés par des misérables.

— Mais, miss, avez-vous bien réfléchi?

— Oui. Je vous le dis une fois pour toutes, je veux que mon fiancé ne soit pas prévenu et je vous serai reconnaissante, à vous, mistress, ainsi qu'à M. Agéonor, de ne plus jamais me rappeler cette sinistre main sanglante.

Après cette déclaration, la jeune milliardaire, délaissant le salon où s'amoncelaient les cadeaux, remonta dans sa chambre pour y réfléchir.

La courageuse jeune fille possédait une grande puissance sur elle-même et lorsque, deux heures plus tard, elle redescendit pour s'asseoir aux côtés de son fiancé, son visage s'était complètement rasséréiné; elle paraissait calme, heureuse et souriante comme chaque jour. Harry Dorgan, si perspicace qu'il fût, ne put lire sur ses traits la trace d'aucun souci, d'aucune préoccupation.

L'ingénieur était d'excellente humeur. Il venait de découvrir un dispositif qui permettait de réaliser une économie de vingt pour cent sur le combustible.

— Tout va pour le mieux, dit-il à Fred Jorgell, et je suis assez en avance dans mes travaux pour que le congé que je prendrai à l'occasion de notre mariage ne nuise en rien à la bonne conduite des travaux de la Compagnie des paquebots-éclairs.

— Vous pourrez prendre autant de congé que vous voudrez, reprit Fred Jorgell, avec un gros rire. N'est-ce pas, ma petite Isidora?

La jeune fille ne répondit que par un timide sourire et baissa les yeux en rougissant.

— Ce matin, dit tout à coup l'ingénieur, j'ai reçu une lettre très intéressante d'un inventeur inconnu. Il s'agit d'un nouveau moteur à turbines.

Et il tira de sa poche une enveloppe qui renfermait une carte carrée couverte, sur les deux faces, d'une microscopique écriture. Fred Jorgell jeta un coup d'oeil sur la missive et la rendit à Harry Dorgan.

— Ces caractères sont beaucoup trop fins pour ma vue, murmura-t-il. Il sera plus simple que vous m'expliquiez l'affaire en deux mots.

Harry Dorgan remit la lettre dans sa poche.

— De fait, dit-il, ces pattes de mouche sont presque indéchiffrables. J'ai mis une bonne demi-heure à les lire.

A ce moment, miss Isidora remarqua que l'ingénieur avait aux extrémités du pouce et de l'index de la main droite deux rougeurs qui ressemblaient à des écorchures.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle en prenant la main du jeune homme. Vous vous êtes blessé, mon cher Harry?

— Mais non. C'est une légère irritation de la peau que je ne sais trop à quoi attribuer et qui me cause une certaine démangeaison.

— Vous n'aviez pas ces rougeurs ce matin, ce me semble?

— Non. Cela m'est venu tout d'un coup pendant que je lisais mon courrier. Mais bah! cela s'en ira tout seul comme c'est venu.

L'incident fut oublié et, après avoir déjeuné rapidement, l'ingénieur se rendit de nouveau à son bureau et se plongea dans un travail absorbant. Au courrier du soir, il y avait une nouvelle lettre de l'inventeur inconnu du nouveau moteur à turbines.

Le texte, de même que la signature étaient aussi peu lisibles que ceux de la première missive et Harry Dorgan passa beaucoup de temps à la déchiffrer. Quand il en eut terminé la lecture, il s'aperçut tout à coup que ses doigts avaient beaucoup enflé, puis il ressentait un étrange malaise, une sorte de vertige. Il quitta son bureau plus tôt que de coutume, persuadé que le grand air dissiperait ce mal de tête qu'il attribuait au surmenage des jours précédents. Mais, une fois dans la rue, le mal, au lieu de s'atténuer, ne fit que s'accroître et empirer. Ses

jambes flageolaient sous lui, il avait des éblouissements, ses oreilles bourdonnaient. Il se trouvait si faible qu'au lieu de revenir à pied comme il se l'était promis, il dut prendre un taxi-cab.

Au dîner, il ne put toucher à aucun des mets. Une soif ardente le dévorait et il voyait danser devant ses yeux des myriades de points noirs comme il arrive dans certains cas de fièvre. Enfin il se sentait accablé d'une inexplicable fatigue. Mais pour ne pas inquiéter miss Isidora il se raidit contre la souffrance et réussit à prendre part à la conversation comme de coutume.

Cependant miss Isidora n'avait pu s'empêcher de remarquer sa pâleur, et elle avait observé que les rougeurs suspectes qui se trouvaient aux extrémités du pouce et de l'index s'étaient entourées d'un cerne violâtre et s'étaient creusées au centre comme deux petites plaies. Sur les instances de la jeune fille, il promit de soigner ce qu'il appelait un bobo insignifiant et, sous prétexte de travaux urgents, il regagna l'appartement meublé qu'il occupait à peu de distance de l'hôtel de son futur beau-père.

Une fois seul dans sa chambre, Harry fut pris de frisson, de douleurs lancinantes dans la région de l'estomac et il se sentit si mal qu'il dut se coucher en envoyant le domestique attaché à sa personne lui chercher un médecin.

Le praticien, après avoir examiné le malade, déclara que son état était de peu de gravité et devait être attribué à la fièvre causée par la fatigue. Il conseilla du sommeil, du repos, un bain tiède et des calmants.

Sitôt après le départ du docteur, Harry Dorgan tomba dans un sommeil

de plomb. Il ne se réveilla que très tard dans la matinée.

— Comment! balbutia-t-il en jetant un coup d'oeil sur la pendule électrique placée près de son lit, déjà neuf heures et demie, mais je devrais être à mon bureau depuis une heure!

Il fit un mouvement brusque pour se lever. Il ne put y réussir. Ses membres étaient ankylosés, il éprouvait une sourde douleur dans toutes articulations. Péniblement il se dressa sur son séant et ses regards se portèrent sur la grande glace de la psyché placée en face de lui et où se reflétait son image. Il poussa un cri de surprise.

Son visage, d'une pâleur livide, était marbré de taches violâtres, ses lèvres blêmes et ses paupières rouges et gonflées.

— Je suis malade et même très malade, bégaya-t-il. Que va dire ma chère Isidora?

Il allongea la main jusqu'au bouton du timbre électrique situé à son chevet. Quelques minutes plus tard le waiter entra dans la chambre. A la vue d'Harry Dorgan il se recula, vaguement épouvanté.

— Qu'avez-vous donc, master, demanda-t-il, vous êtes malade?

— Oui, balbutia l'ingénieur d'une voix faible. Je suis même très malade... Voulez-vous aller prévenir M. Fred Jorgell que je n'irai pas à mon bureau ce matin et que je ne viendrai sans doute pas déjeuner... Mais n'exagérez rien. Dites que je suis légèrement indisposé et que ce soir j'irai mieux sans doute...

Le waiter se hâta d'aller faire la commission.

— Quand il entra dans le cabinet de Fred Jorgell, miss Isidora s'y trouvait en compagnie de son père. En appre-

nant la maladie de son fiancé, elle fut envahie d'un funèbre pressentiment. Tout de suite elle songea à la main sanglante brodée sur la robe nuptiale.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Harry est malade!... Je tremble d'apprendre une catastrophe!... Et moi qui n'ai voulu prévenir ni mon fiancé, ni mon père de la menace terrible suspendue sur leur tête!

Miss Isidora se sentait le cœur bourelé de remords. S'exagérant sa faute, elle se regardait comme la cause de la maladie de l'ingénieur.

— J'aurais dû l'avertir, se répétait-elle.

Elle résolut de réparer le mal en racontant immédiatement la vérité à son père.

Le milliardaire se montra très affecté de cette confidence et pourtant il essaya de rassurer sa fille.

— Evidemment, dit-il, tu as eu tort de ne pas me prévenir, mais je suis persuadé qu'il n'y a aucune corrélation entre la maladie d'Harry Dorgan et l'injurieux envoi d'hier.

Miss Isidora s'était levée.

— Je vais voir Harry, s'écria-t-elle impétusement. Ma place est au chevet de mon époux!...

— Je t'accompagne, dit Fred Jorgell avec agitation, mais auparavant, je vais donner des ordres pour que le chef de police de New-York soit prévenu et que mon hôtel soit particulièrement surveillé s'il le faut par une vingtaine de robustes détectives. D'ailleurs, ajouta le milliardaire, tu t'inquiètes peut-être à tort. Le waiter n'a parlé que d'une légère indisposition.

— Non. Harry est gravement malade. Je le devine, je le sens, j'en suis sûr.

Un quart d'heure plus tard, le milliardaire et sa fille pénétraient dans la chambre du malade. En apercevant les traits défigurés d'Harry Dorgan, miss Isidora eut un cri déchirant.

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, murmura-t-elle, avec accablement. Harry est très malade! Mais, puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus le quitter, c'est moi qui le soignerai, qui le veillerai et qui le guérirai!...

L'ingénieur, rassemblant toute son énergie par un suprême effort s'était redressé en souriant — d'un sourire navrant.

— Je ne suis pas si mal que vous croyez, balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle; je vous assure, ma chère Isidora, que je vais déjà beaucoup mieux...

— Je veux vous soigner moi-même! N'est-ce pas déjà comme si j'étais votre épouse, ne la serai-je pas dans quelques jours?

Le malade eut un geste de vive dénégation.

— Non, articula-t-il péniblement, je ne veux pas. La maladie dont je souffre est peut-être contagieuse et c'est déjà une imprudence d'être venue et de m'avoir serré la main.

Fred Jorgell s'était approché.

— Harry, dit-il, je vous considère déjà comme si vous faisiez partie de la famille, j'approuve entièrement Isidora et je trouve son dévouement tout naturel. D'ailleurs, vous n'êtes pas si gravement malade que vous le croyez et j'ai déjà pris les mesures nécessaires pour qu'avant une heure les plus célèbres médecins de New-York soient ici. Il faudrait que votre mal fût vraiment bien grave pour ne pas céder devant la science.

— D'ailleurs, ajouta Isidora, quand on combat énergiquement le mal, il s'en va. C'est une lutte comme une autre. Il s'agit d'être vainqueur.

— De l'énergie, j'en ai, murmura le malade d'une voix faible.

— Et nous en aurons, s'il le faut, pour vous. Que diable, je ne tiens pas à être privé d'un collaborateur dont les services me sont aussi précieux.

Et le milliardaire, bien qu'il fût au fond sérieusement alarmé, eut un rire cordial comme s'il n'eût pas pris au sérieux la maladie de l'ingénieur.

Laisant miss Isidora au chevet de son fiancé, Fred Jorgell se retira, après avoir constaté qu'Harry Dorgan se trouvait moralement très réconforté par cette visite. Le milliardaire devait revenir peu après, accompagné des médecins qu'il avait fait mander téléphoniquement. Il venait de sortir de la maison meublée lorsqu'un personnage, vêtu comme un domestique y pénétra.

— Je voudrais voir M. Harry Dorgan, dit-il au gérant.

— C'est que, lui fut-il répondu, M. Dorgan est très malade. Il garde le lit et l'on attend plusieurs médecins qui doivent venir en consultation. Mais de la part de qui venez-vous?

— De la part de M. Fred Jorgell.

— Mais il sort d'ici, reprit le gérant avec méfiance.

— Alors c'est que nous nous sommes croisés en route. Je cours le rejoindre.

Et l'homme s'esquiva sans demander de plus amples explications.

Cent pas plus loin, il entra dans l'arrière-salle d'un bal, en ce moment presque désert et où deux hommes l'attendaient. C'étaient Joë Dorgan, le frère même de l'ingénieur, et un médecin célèbre à New-York où il était

connu sous le nom de "Sculpteur de chair humaine", le docteur Cornélius Kramm. L'homme leur rendit rapidement compte de sa mission et se retira.

Cornélius et Joë Dorgan, une fois seuls, échangèrent un sourire diabolique.

— Je crois, fit Cornélius, que le mariage de miss Isidora n'est pas près de se conclure. La charmante miss pourrait bien devenir veuve avant que d'être mariée.

— Cet Harry que je déteste va enfin disparaître, murmura Joë avec une haineuse crispation de la face.

— Pour cela, soyez sans crainte. Avec le microbe que je lui ai inoculé et qui est à peine connu de quelques rares savants, Harry Dorgan n'en a pas pour plus de huit jours au maximum.

Les deux bandits s'entretinrent encore pendant quelque temps, puis il regagnèrent l'automobile qui les attendait à quelque distance de là.

La Main Rouge triomphait cette fois encore, Harry Dorgan allait mourir.

CHAPITRE II

La lèpre verte

L'ingénieur Antoine Paganot et sa fiancée Mlle Andrée de Maubreuil, prenaient le thé en compagnie d'Oscar Tournesol dans un petit salon du Preston-Hôtel. Leurs amis, Roger Ravenel et Frédérique étaient sortis pour quelques emplettes.

Tous trois étaient plongés dans la tristesse et dans le découragement.

— Nous n'avons eu que de la malchance depuis notre arrivée à New-York, dit la jeune fille. C'a été d'abord la tentative d'assassinat dont nous avons failli être victimes de la part des "Chevaliers du Chloroforme".

Nous comptons sur l'aide du milliardaire Fred Jorgell pour retrouver M. Bondonnat, mais voici que le futur gendre du milliardaire tombe malade et que tous nos projets sont ajournés, remis à une date indéfinie.

Le bossu Oscar réfléchissait.

— On ne m'ôtera pas de l'idée, murmura-t-il à demi-voix, que l'étrange maladie dont souffre l'ingénieur Harry est due à un empoisonnement. Les plus célèbres médecins n'ont pas su dire ce que c'était que cette étrange affection. Et le malade est à la dernière extrémité.

— Vous avez eu de ses nouvelles ce matin? demanda Andrée.

— L'ingénieur Harry est à l'agonie. Sa mort n'est plus qu'une question de jours, d'heures peut-être.

— Il est certain, dit Antoine Papanot, qu'il y a là quelque chose d'inexplicable.

— Il y a trois jours, reprit Oscar, M. Harry était plein de vie et de santé. Aujourd'hui, on dirait presque un cadavre. Le visage est livide, marbré de taches violettes, les paupières sanguinolentes et gonflées. Le malade a horreur des aliments et il éprouve d'intolérables souffrances dans les régions du cerveau et de l'estomac. Enfin, tous les membres sont agités d'un tremblement convulsif.

— C'est singulier, dit l'ingénieur, voilà des symptômes qui se rapportent étrangement à ceux que cause une maladie très peu connue et qui, sous le nom de lèpre verte, causait au moyen-âge d'affreux ravages en Russie et en Pologne. Je serais vraiment curieux de voir de près le malade.

— Qui sait, murmura Oscar, se racrochant à cette espérance, si vous n'arriveriez pas à découvrir la cause du mal?

— Allez voir M. Dorgan, approuva Andrée; je serais bien heureuse que vous puissiez le sauver. Comme miss Isidora doit souffrir! Je me mets à sa place par la pensée. Quel ne serait pas mon chagrin si je vous voyais atteint d'un si épouvantable mal!

— Eh bien, nous y allons!

Oscar Tournesol et l'ingénieur s'étaient levés. Une demi-heure plus tard ils se présentaient à l'hôtel du milliardaire, où tout le monde était plongé dans la consternation. Oscar alla droit au bureau qu'occupait Agénor, le secrétaire particulier de Fred Jorgell.

Agénor écouta avec attention les explications du bossu et applaudit à son initiative. Il connaissait l'ingénieur Paganot, aussi renommé comme médecin que comme inventeur.

— Vous allez eu là une excellente idée, mon cher compatriote, lui dit-il. Venez avec moi, mais ne le perdons pas un instant, car dans le lamentable état où se trouve le pauvre Harry Dorgan les heures, les minutes mêmes sont précieuses.

Tous trois sautèrent dans l'auto qui, jour et nuit, stationnait dans la cour de l'hôtel, et ils arrivèrent à la maison meublée où se trouvait l'appartement d'Harry. Sur un mot que fit passer Agénor à Fred Jorgell, ils furent introduit sans difficulté dans la chambre du malade. Là ils se trouvèrent en présence d'un spectacle navrant. Sombre, la face creusée par le chagrin, vieilli de dix ans, Fred Jorgell se tenait dans un coin. Près de lui, miss Isidora pleurait silencieusement. L'on n'entendait que le bruit de ses sanglots et les râles sifflants qui s'échappaient de la poitrine du moribond.

— A quoi me servent mes milliards! murmura le vieillard en crispant les

poings avec une sourde rage. Tous ces médecins sont des ânes, habiles seulement à soutirer des dollars aux naïfs. Ils n'ont même pas su dire le nom de la maladie dont le fiancé de mon enfant est en train de mourir.

— Je ne sais pas si je serai plus heureux que mes confrères, dit modestement Antoine Paganot, mais je vais essayer.

Miss Isidora leva vers lui son beau visage baigné de larmes.

— Ah, monsieur! bégaya-t-elle en joignant des mains suppliantes. Sauvez mon Harry adoré et toute la fortune de mon père est à vous!

— Oui, toute ma fortune, répéta Fred Jorgell.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Paganot, voyons le malade.

Il s'approcha du lit où reposait Harry Dorgan, plongé dans une sorte d'état comateux, la tête renversée en arrière, les prunelles révolvées. La lèvre inférieure était pendante et les narines déjà pincées comme celles des moribonds.

Miss Isidora sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine pendant qu'Antoine Paganot, au milieu d'un silence tragique, procédait à l'examen du malade.

— Je ne m'étais pas trompé, s'écria-t-il tout à coup, c'est bien la lèpre verte.

— Est-ce une maladie guérissable? demanda la jeune fille palpitante d'angoisse.

— Quelquefois, répondit Antoine Paganot qui, soucieux, réfléchissait, se demandant par quel hasard ce microbe de la lèpre verte, cultivé seulement comme une curiosité dans quelques laboratoires de l'Europe et de l'Amérique, avait pu être inoculé à l'ingénieur Harry Dorgan.

Tout à coup, l'attention de Paganot fut attirée par la main droite du patient dont l'index et le pouce portaient des boursofflures tuméfiées et formant une plaie hideuse.

— Voilà, songea-t-il, des écorchures singulièrement placées. Ne serait-ce pas par là que le microbe s'est introduit dans l'organisme?

Ses regards erraient distraitemment autour de la chambre. Tout à coup, ils se portèrent sur une carte couverte d'une fine écriture et à l'angle de laquelle se trouvait très nettement marquée l'empreinte d'un pouce. Il prit la carte, en regarda le verso. Une autre trace de doigts y était marquée, celle de l'index, sans route, car le geste le plus naturel que l'on fasse pour tenir une carte dont on fait la lecture, c'est de la prendre entre ces deux doigts.

Or, c'est précisément le pouce et l'index du malade qui portaient des blessures correspondantes aux empreintes. Cette constatation donna beaucoup à penser au jeune homme. Il demeura silencieux, lorsqu'il ressentit lui-même un étrange picotement à l'extrémité du pouce et de l'index à l'aide desquels, machinalement, il avait continué à tenir la carte. Il regarda ses doigts: ils portaient déjà la trace d'une imperceptible rougeur. Il ne put s'empêcher de pâlir et rejeta précipitamment le carton, puis, apercevant sur une étagère un flacon de lysol, il s'en servit pour antiseptiser rapidement sa main droite.

Miss Isidora et Fred Jorgell avaient suivi tous ses gestes avec une curiosité poignante. Ils comprenaient que l'instant était décisif.

— Que se passe-t-il donc? demanda fiévreusement Fred Jorgell, et qu'avez-vous découvert?

— Mr. Harry Dorgan a été empoisonné, déclara gravement Antoine Paganot.

— La menace de la Main Rouge!... murmura Isidora frissonnante.

Le silence de la consternation régna quelques minutes dans la chambre. Seul Antoine Paganot continuait à fureter nerveusement dans les coins de la pièce. Tout à coup, il aperçut une seconde carte couverte de la même écriture fine et illisible. Et comme la première, elle portait deux empreintes disposées de la même façon, mais d'une couleur différente.

— Quand Mr. Harry a-t-il reçu ces cartes? demanda-t-il d'une voix brève.

— La veille du jour où il est tombé malade.

— C'est cela même. Je m'explique tout. Ces deux cartes ont dû lui parvenir à deux ou trois heures d'intervalle l'une de l'autre?

— C'est-à-dire, expliqua miss Isidora, que la première est arrivée au courrier du matin et la seconde à celui du soir.

— J'en sais assez maintenant, reprit Antoine, pour être fixé sur le procédé qu'ont employé les criminels. Je vous expliquerai cela tout à l'heure, mais le plus pressé est de combattre le mal.

Et il libella rapidement une ordonnance et la remit au bossu qui sortit en courant pour la faire exécuter.

— Maintenant, continuait le jeune homme, vous allez avoir l'explication. La première carte est imbibée d'une substance vésicante de la nature de la cantharide et dont le contact, même prolongé pendant peu de temps, produit des excoriations et des ampoules. Je viens moi-même d'en avoir un exemple, ajouta-t-il en montrant

l'extrémité de ses doigts. C'est pour que la personne à qui la lettre est destinée soit obligée de la tenir longtemps, que l'écriture est à dessein fine, illisible et serrée.

— Oui, réfléchit Fred Jorgell, Harry nous a dit qu'il avait mis plus d'une demi-heure à la déchiffrer.

— La seconde carte, elle a été imbibée d'une culture du microbe de la lèpre verte qui a trouvé dans les légères plaies du pouce et de l'index, un terrain tout préparé, une issue commode qui lui a permis de se glisser dans l'organisme.

— Je châtirai les empoisonneurs, s'écria Fred Jorgell en serrant les poings d'un air menaçant.

— Je crois que vous aurez grand-peine à les découvrir. Le moyen qu'ils ont employé montre que ce sont des gens fort intelligents et, bien entendu, l'adresse donnée sur la carte doit être fautive, de même que la signature est illisible.

A ce moment, Oscar revenait apportant divers flacons et une seringue de Pravaz.

— J'espère que je suis arrivé encore à temps, s'écria Antoine Paganot, je vais essayer des injections hypodermiques pour combattre l'empoisonnement du sang, mais j'ai besoin d'être seul pour procéder à cette opération. Dans une demi-heure, je serai à même de vous dire si vous pouvez encore conserver quelque espoir.

Tout le monde quitta la chambre. Miss Isidora sortit la dernière, se retournant pour jeter à l'ingénieur Paganot un regard chargé de muettes supplications...

— Vous le sauverez, n'est-ce pas? murmura-t-elle.

— Hélas! miss, je ferai tout mon possible, mais cela ne dépend pas de

moi. Que n'ai-je été appelé un jour plus tôt.

La demi-heure de délai s'écoula, pour Fred Jorgell et sa fille et pour leurs amis, dans toutes les affres de l'angoisse. Réfugiés dans un petit salon de la maison meublée, ils épiaient anxieusement la marche des aiguilles sur le cadran de l'horloge et les minutes leur paraissaient longues comme des années.

— Il y a dix minutes que la demi-heure est passée, s'écria miss Isidora en se levant impatiemment. Si nous allions voir.

— Non, dit Fred Jorgell, attendons encore.

Mais, à ce moment, l'ingénieur Paganot pénétra brusquement dans la pièce. La physionomie du jeune homme était radieuse.

— Mes amis, s'écria-t-il d'une voix que la joie et l'émotion faisaient trembler, une réaction salutaire s'est opérée dans l'état de notre malade, et dès maintenant je crois pouvoir répondre de sa vie. Il n'y a plus qu'à continuer le traitement que j'ai commencé et, d'ici deux jours, le mieux s'accroîtra. L'ailleurs, je veillerai moi-même à ce que mes prescriptions soient suivies de point en point.

Fred Jorgell, trop ému pour remercier l'ingénieur d'une autre manière, lui broya la main d'un énergique shake-hand. Miss Isidora balbutia de vagues paroles de remerciements, mais la pâleur avait disparu de son visage et la flamme de l'espoir brillait de nouveau dans ses beaux yeux.

D'ailleurs, l'énergique traitement appliqué par l'ingénieur Paganot, réussit complètement. Le soir du même jour, le malade sortit de l'état comateux où il était plongé. Les taches

bleuâtres de son visage s'atténuèrent et il passa une nuit assez tranquille.

Le lendemain, l'état général s'améliora encore et deux jours après on pouvait regarder Harry Dorgan comme définitivement hors de danger.

Pendant tout ce temps, l'hôtel du milliardaire, de même que la maison meublée où était soignée l'ingénieur, furent gardés à vue par des détectives de choix; les cartes furent analysées par un chimiste assermenté et les assertions d'Antoine Paganot se trouvèrent pleinement vérifiées. La première carte avait été trempée dans un mélange vésicant d'une activité extraordinaire et l'autre, examinée au microscope, laissa voir distinctement les bacilles de la lèpre verte dont elle était imprégnée.

La police, est-il besoin de le dire, rechercha vainement l'expéditeur des messives empoisonnées. Une seule chose paraissait certaine, c'est qu'elles émanaient des affaires de la Main Rouge. Mais, comme le dit Fred Jorgell à sa fille, il n'y avait, pour le moment, rien à faire contre les insaisissables bandits. Le mieux était de faire bonne garde et d'attendre que la police eût enfin mis la main sur les chefs de l'association, ce qui ne pouvait tarder, car un groupe de capitalistes, à la tête duquel se trouvait Fred Jorgell, avait offert des primes considérables qui devaient stimuler le zèle des détectives.

Cependant, la guérison d'Harry Dorgan marchait à grands pas. Il allait entrer en convalescence. Miss Isidora résolut de profiter de ce qu'Harry n'avait plus un besoin immédiat de sa présence pour aller faire à Antoine Paganot une visite de remerciements.

Elle se rendit donc à Preston-hôtel, accompagnée d'Agénor, assez âgé et

assez sérieux pour lui servir de chaperon.

En montant dans l'ascenseur qui devait la déposer sur le palier même de l'étage habité par les Français, miss Isidora ne put réprimer une étrange émotion. N'allait-elle pas, peut-être se trouver en présence de celle dont le père avait été assassiné par Baruch? Dans son empressement à aller remercier Antoine Paganot, elle n'avait pas encore songé à cette éventualité, mais il était trop tard pour reculer. Déjà un waiter l'introduisait, ainsi qu'Agénor, dans un petit salon où se trouvaient Mlle de Maubreuil et l'ingénieur.

En voyant entrer l'Américaine, Andrée s'était levée. Sans l'avoir jamais vue, elle reconnut miss Isidora à la description qu'on lui en avait faite. Malgré tout son empire sur elle-même, elle pâlit et tout son sang reflua vers son cœur. Elle se trouvait en présence de la soeur du meurtrier de son père. Miss Isidora avait deviné ce qui se passait dans son âme et, s'avancant vers elle, elle murmura :

— Mademoiselle, je sais que ma place ne devrait pas être ici, que ma présence ravive dans votre cœur de cruels souvenirs, mais il fallait que je remercie M. Paganot auquel je dois la vie de mon fiancé. Il fallait que je lui en exprime toute ma reconnaissance et aussi que je lui demande, de la part de mon père, quelle récompense il désire pour l'inappréciable service qu'il nous a rendu. Mademoiselle, n'est-ce pas que vous me pardonnez d'être venue?

— Miss Isidora, répondit Andrée de Maubreuil avec effort, je sais que vous êtes loyale et généreuse. Je ne puis vous rendre responsable du crime d'un autre. Qu'il ne soit plus jamais ques-

tion entre nous de ce passé sanglant...

Tout en parlant, Andrée tendait sa main à Isidora. La jeune fille la prit et la serra mais toutes deux étaient tellement émues qu'elles avaient des larmes dans les yeux. Il y eut un moment de silence attristant.

Ce fut Agénor qui reprit le premier la conversation.

— N'oubliez pas, miss Isidora, fit-il que nous sommes venus demander à M. Paganot quels honoraires il désire pour la cure miraculeuse qu'il vient d'opérer.

— Il ne saurait être question entre nous d'une récompense quelconque, déclara l'ingénieur. Je suis trop heureux d'avoir pu être agréable au protecteur de notre ami Oscar.

— Savez-vous, dit tout à coup Andrée, ce qui ferait le plus de plaisir à M. Paganot?

— Dites vite, s'écria miss Isidora, c'est accordé d'avance.

— Eh bien, reprit la jeune fille, retrouvez le père de mon amie Frédérique, M. Bondonnat et vous nous aurez largement récompensés du service que mon fiancé vous a rendu.

— Nous le retrouverons, fit gravement miss Isidora, la main tendue comme pour un serment, nous le retrouverons, dût mon père dépenser pour cela toute sa fortune.

A ce moment, Frédérique, ignorant qu'il y eut des visiteurs, entra brusquement dans le salon. L'ingénieur Paganot fit les présentations. Et, tout de suite, la fille du milliardaire et la nouvelle venue sympathisèrent.

— Excusez-moi d'être entrée ainsi sans crier gare, dit joyeusement Frédérique, mais je vous apporte une **bonne** nouvelle.

— De quoi s'agit-il?

— Je viens de recevoir une lettre de mon père. La voici, je vais vous la lire, ajouta-t-elle en tirant de son corsage une enveloppe toute froissée. Tous se rapprochèrent avec curiosité pendant que Frédérique lisait.

“Ma chère enfant,

“Je suis heureusement vivant et en bonne santé. Je suis, il est vrai, séquestré, gardé à vue, dans un endroit sur lequel il m'est impossible de te donner aucun renseignement, mais je ne cours aucun danger. Je suis entre les mains de riches capitalistes qui me font — un peu malgré moi, il est vrai — travailler à certaines découvertes, mais ils doivent m'indemniser et, ce qui est beaucoup plus important pour moi, me rendre très prochainement à la liberté.

“Mes geôliers m'interdisent de t'écrire avec plus de détails, mais ne te fais pas d'inquiétude à mon sujet, je serai bientôt de retour.

“Embrasse bien de ma part mon autre fille Andrée et prends patience.

“Mille baisers de ton vieux père,

Prosper BONDONNAT”

“P.-S.—Mes amitiés à mes excellents collaborateurs, Roger Rayenel et Paganot.”

— Drôle de lettre, s'écria Agénor quand Frédérique eut terminé sa lecture.

— Oh! répliqua la jeune fille, c'est bien une autographe de mon père. Il a une façon de barrer ses T, de faire ses F et de paragrapher sa signature qui n'appartient qu'à lui. Je reconnaîtrais son écriture entre mille.

— Voyons l'enveloppe, dit l'ingénieur. Cette lettre a été adressée en Bretagne, puis expédiée à New-York.

— Mais d'où venait-elle, voilà ce qu'il importe de savoir.

— D'Amérique, reprit Paganot qui examinait attentivement les estampilles postales. Cela nous prouve toujours une chose, c'est que M. Bondonnat est bien en Amérique et que nous avons eu raison en venant l'y chercher. Cette lettre a été jetée à la poste à la Nouvelle-Orléans.

— Eh bien! déclarèrent d'une voix Andrée et Frédérique, nous irons à la Nouvelle-Orléans. Nous allons y partir le plus tôt possible.

— Précisément, dit miss Isidora, mon père possède à la Nouvelle-Orléans de nombreux correspondants qui se mettront à votre disposition pour tous les renseignements imaginables. Dès demain, je vous enverrai par Oscar une dizaine de lettres de recommandation qui vous seront, j'en suis sûre, de la plus grande utilité.

Andrée et Frédérique remercièrent miss Isidora qui prit congé d'elles en leur renouvelant la promesse qu'elle avait faite de les aider de toute la puissance des milliards paternels dans la recherche qu'elles allaient entreprendre.

Cette journée fut heureuse pour tout le monde. Le petit clan des Français était heureux d'avoir enfin des nouvelles de M. Bondonnat, et miss Isidora et son père voyaient avec une indicible satisfaction que l'ingénieur Harry Dorgan entrait en pleine convalescence.

Quant aux menaces de la Main Rouge, personne ne voulait ou n'osait y penser.

CHAPITRE III

La cabine 29

Après un fatigant voyage en railway, Andrée, Frédérique et les fiancés des deux jeunes filles étaient arrivés à

Saint-Louis sur le Mississipi. Descendus dans un excellent hôtel situé sur les quais du fleuve, l'hôtel de la Louisiane, dont le nom français les avait séduits, ils se levèrent le lendemain matin assez tard. Ils déjeunèrent sommairement et ils se disposaient à faire une promenade dans l'intérieur de la ville, lorsque leur attention fut attirée par une gigantesque affiche d'une polychromie hurlante et qui se trouvait apposée dans la cour intérieure de l'hôtel.

Voici le texte exact de ce placard :

PRECIEUX AVERTISSEMENT

aux ladies et gentlemen amateurs de tourisme

Oxygène-célébrité-musique

Atmosphère vivifiante des forêts du Mississipi

Voyage extra-rapide sur le yacht de luxe

L'ARKANSAS

Orchestre de 30 musiciens. Cuisine française et anglaise.

Confortable de premier ordre. Innombrables attractions à bord. Pêche, chasse, sports de tout genre.

L'Arkansas effectue le trajet de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans

EN TRENTE HEURES

PRIX DES PLACES

Première classe	120 dollars
Seconde classe	80 dollars

Les quatre Français étaient occupés à lire cette affiche, digne de Barnum, lorsqu'un des gérants de l'hôtel s'approcha d'eux et, après les avoir salués obséquieusement :

— Mesdames et messieurs, dit-il en excellent français, j'ai vu sur le livre de l'hôtel que vous vous rendez à la

Nouvelle-Orléans. S'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous engagerais à prendre passage à bord de l'ARKANSAS. C'est peut-être un peu plus cher que sur les steam-boats ordinaires, mais cet inconvénient est largement compensé par d'autres avantages.

— Lesquels? demanda l'ingénieur Paganot.

— Cette affiche en indique la plus grande partie. En outre, l'Arkansas, ne pouvant emporter qu'une centaine de passagers, tous gentlemen du meilleur monde, vous évitera la promiscuité désagréable des paquebots ordinaires. Tous ceux qui ont descendu les rives du superbe fleuve dans ces conditions n'ont eu qu'à se louer de leur excursion. En outre, ajouta le gérant pour aller au-devant d'une objection qu'il lisait dans les regards de l'ingénieur, je vous dirai que je n'ai aucun intérêt à ce que vous preniez passage à bord d'un paquebot plutôt que d'un autre.

— La proposition est séduisante, dit Andrée de Maubreuil, sans remarquer l'obstination à bon droit suspecte du gérant.

— Nous y réfléchissons, ajouta Frédéric.

— C'est que, fit l'homme en insistant de plus belle, il faudra me donner une réponse avant six heures. L'Arkansas lève l'ancre demain matin.

— Il suffit, dit Roger Ravenel impatienté, vous aurez notre réponse en temps voulu.

Les quatre Français sortirent de l'hôtel sans remarquer que l'obséquieux gérant les suivait de loin d'un regard à la fois ironique et haineux.

— Ils ont l'air à peu près décidés, grommela-t-il entre ses dents. Je crois bien qu'ils embarqueront.

Il ne se trompait pas. Les jeunes voyageurs, après avoir vu l'Arkansas, un élégant petit vapeur en acier, de construction récente, se résolurent à adopter ce mode de voyage que tout le monde, d'ailleurs, leur recommandait comme plus court, moins fatigant et plus pratique.

Ils firent donc transporter leur léger bagage à bord du yacht, et le lendemain, vers neuf heures, ils prenaient possession de leurs cabines pendant que l'Arkansas levait l'ancre au son d'un orchestre endiablé, exécutant avec une furia tout américaine le Yankee-Doodle, la Marseillaise et le Danube Bleu.

Le pavillon étoilé fut hissé à la corne d'artimon et l'on partit.

Les passagers, dont le pont était couvert, étaient vêtus avec une certaine élégance qui, chez nous, eût paru quelque peu voyante. Ils arboraient des complets à carreaux de couleur hurlante, des cravates invraisemblables et des gilets rutilants. Presque tous étaient coiffés de casquettes de voyage ornées de petits drapeaux ou d'écussons désignant les sociétés sportives auxquelles ils appartenaient. Beaucoup étaient munis de jumelles, de longues-vues et de kodaks qu'ils braquaient tour à tour sur les deux rives du fleuve.

Le Mississipi est, à cet endroit, presque aussi large qu'un lac. Il roule ses eaux jaunâtres et boueuses entre deux berges marécageuses couvertes d'une moisson de plantes aquatiques que continuent un peu plus loin d'immenses acréages de cotonniers, de maïs, coupés de temps en temps par les bouquets de bois. Ça et là apparaissaient des villes ou des villages tapis au fond de quelque petite baie avec leurs usines aux hautes cheminées noires et

leurs estacades de pilotis qui s'avancèrent dans l'eau fangeuse du fleuve.

La chaleur était accablante; des domestiques noirs se hâtèrent de dresser sur le pont de longues tentes de couil sous lesquelles la plupart des voyageurs s'installèrent sur des sièges de rotin, pendant que des barmen faisaient circuler des plateaux chargés de cocktails incendiaires.

Vers onze heures, la cloche du bord sonna pour le lunch. Le menu ne différait guère de celui des hôtels où les quatre Français étaient déjà descendus; c'était l'inévitable soupe aux huîtres, le saumon à la canadienne et les gigantesques rosbeefs entourés de tout un arsenal de sauces corrosives dans de petits flacons aux étiquettes multicolores. La place ale et le stout étaient excellents, mais les vins, qualifiés vins de France et comptés en supplément, étaient exécrables. Somme toute, l'ordinaire ne démentait pas trop les promesses du prospectus.

C'est pendant ce premier lunch qu'Andrée et Frédérique remarquèrent deux convives d'un certain âge dont la physionomie et les manières leur inspirèrent une instinctive répulsion. L'un d'eux avait une de ces figures qui restent gravées dans le souvenir dès qu'on les a vues seulement une fois. Son crâne énorme était entièrement chauve, ses yeux sans cils, pareils à des yeux d'oiseau de proie, étaient abrités par de larges lunettes d'or, l'expression de son regard avait quelque chose de fascinateur et d'inquiétant. Les lèvres étaient minces, le visage maigre, rasé, presque squelettique. Il s'exprimait avec une lenteur et une sécheresse glaciales et donnait à première vue l'impression d'une intelligence géniale jointe à une méchanceté diabolique.

Son compagnon, sans doute son frère, car il avait avec lui un air de vague ressemblance, en différait entièrement comme physionomie et comme aspect.

Autant l'autre était maigre, émacié et morose, autant il était corpulent, rubicond et jovial.

Son sourire bienveillant, ses yeux gris clairs pleins de franchise, le rendaient tout d'abord sympathique, mais si l'on observait avec attention ses mâchoires trop développées, ses vastes oreilles, ses mains énormes aux doigts courts et aux pouces en billes, on se sentait beaucoup moins rassuré.

Ces deux hommes étaient énigmatiques et troublants.

Pendant tout le repas, ils ne prononcèrent que quelques paroles, mais ils ne quittaient pas des yeux les Français, et Frédérique, surtout, sentait peser sur elle le regard hypnotique de l'homme aux lunettes d'or et elle éprouvait un étrange malaise.

Ce fut avec un véritable soulagement qu'elle vit les deux inconnus se lever de table et monter sur le pont où ils allaient fumer un cigare.

— Quelles étranges physionomies ! murmura la jeune fille avec un léger frisson, de véritables personnages d'Hoffmann ou d'Egar Poë. Ils m'ont coupé l'appétit.

— On ne voit de ces têtes-là qu'en Amérique, répondit Roger Ravenel ; ce sont peut-être, d'ailleurs, de très honnêtes gens.

— J'en doute fort, fit l'ingénieur Paganot en hochant la tête. J'ai entendu dire que l'un d'eux était un médecin connu, quand à l'autre ce doit être un négociant quelconque.

La conversation dévia peu à peu et, le lunch terminé, tout le monde remonta sur le pont pour admirer le

paysage, qui, à mesure qu'on avançait, se renouvelait incessamment.

On apercevait beaucoup de crocodiles : les plus jeunes, alertes et frétilants comme des lézards, les plus gros, les patriarches, se laissant entraîner paresseusement au fil de l'eau, le dos recouvert d'une mousse verdâtre qui les faisait ressembler à de vieux troncs d'arbres à la dérive.

Les deux étrangers aux mines inquiétantes avaient disparu. Sitôt après le déjeuner ils étaient rentrés dans une cabine, la cabine 29, et s'étaient fait apporter du champagne glacé et des cigares.

— Alors, fit l'homme aux lunettes d'or en baissant la voix, ce sera pour ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher Cornélius, il n'est que temps que nous soyons débarrassés de ces maudits Français qui nous ont déjà causé un tort considérable.

— Baruch ne sait rien ?

— Non, on lui apprendra la chose quand elle sera terminée. C'est infiniment préférable. S'il n'est pas content, nous lui dirons que nous n'avons pas eu le temps de le consulter, que le péril était urgent.

— Oui, cela vaut beaucoup mieux, mais notre homme ne vient pas vite.

— Oh ! il n'est pas en retard, dit Fritz en tirant sa montre. Il se nomme Dodge, il a déjà été condamné pour vol et pour meurtre et il est entièrement dévoué à la Main Rouge. Il a séjourné, d'ailleurs, pendant plusieurs mois à l'île des Pendus et faisait partie des sentinelles surveillant le vieux Bondonnat. J'aurais beaucoup préféré Slugh.

— Oui, mais Slugh n'est pas encore guéri des coups de revolver que lui a donnés Fred Jorgell, j'ai bien cru qu'il n'en réchapperait pas...

A ce moment, on frappa trois coups régulièrement espacés à la porte de la cabine. Fritz et Cornélius s'empresèrent d'appliquer sur leurs visages deux masques de caoutchouc, puis ils attendirent. On frappa de nouveau.

— Entrez, dit Cornélius.

L'homme qui pénétra dans la cabine était un robuste compagnon aux vêtements de toile bleue, au visage et aux mains noirs par le charbon. Il tenait respectueusement sa casquette à la main.

— Fermez la porte, dit Fritz.

— Sirs, j'ai reçu un avis de me rendre à la cabine 29.

Et il montrait un billet portant comme signature une main grossièrement tracée à l'encre rouge.

— C'est bien, reprit Fritz. Nous t'avons fait appeler. Nous avons des ordres à te donner de la part des lords de la Main Rouge. Il faut que, cette nuit, lorsque tous les passagers seront endormis dans leurs cabines, l'Arkansas sombre sans que personne puisse être sauvée. Rien n'est plus facile que de produire une voie d'eau dans la cale. Il suffit d'enlever quelques planches. Cela ne demande pas une heure de travail. Tu auras soin, bien entendu, de nous conduire à terre dans une des chaloupes avant l'accident.

Dodge, un des chauffeurs de l'Arkansas, ne semblait pas décidé. Cornélius lut de l'hésitation dans son regard.

— Songe bien, fit-il de sa voix glaciale et coupante comme la bise de décembre, que tu dois obéir aux ordres des Lords. Tu ne cours aucun risque, d'ailleurs, et tu n'ignores pas que sans la Main Rouge qui te couvre de sa puissante protection, tu n'aurais pas quarante-huit heures à vivre.

— Sirs, dit humblement Dodge, j'obéirai. A onze heures et demie

précises, je viendrai vous chercher dans cette cabine pour vous faire descendre dans le canot.

Fritz tendit au chauffeur un banknote de cinquante dollars.

— Voici, dit-il, qui te permettra de payer à boire aux gens de l'équipage. Il faut qu'ils soient suffisamment ivres pour ne pas te déranger dans ton travail. Maintenant, tu peux te retirer.

Dodge, sortit à reculons et, sitôt qu'il se fut retiré, Fritz et Cornélius enlevèrent leurs masques et s'empresèrent de quitter la cabine 29.

Ils remontèrent sur le pont au moment même où la cloche du bord annonçait que l'Arkansas allait accoster le long des quais de bois d'un village riverain pour mettre à terre quelques passagers et en laisser monter d'autres.

L'échange des passagers se fit assez rapidement. Il n'en monta qu'une dizaine, presque tous gros cultivateurs de la région. Parmi eux se trouvait un jeune homme de mine et de mise élégantes dont la vue produisit une étrange impression sur Mlle de Maubreuil. Elle eut la sensation rapide d'avoir vu ces traits-là quelque part, mais où? Elle n'eût pu le dire.

L'inconnu franchit la passerelle et son regard rencontra celui d'Andrée. La jeune fille, sous le rayon magnétique de ses prunelles, ressentit au cœur une douloureuse commotion. Ce regard l'avait pour ainsi dire matériellement blessée, comme si elle eût reçu un coup de poignard. Elle détourna la tête avec une sorte de répulsion instinctive pendant que le jeune homme, après l'avoir suivie d'un long regard, se perdait dans la foule des passagers dont le pont du vapeur était encombré.

Par quelle étrange association d'idées André de Maubreuil se rappela-t-elle tout à coup en cet instant ce cauchemar qui pendant longtemps avait hanté ses nuits le samedi de chaque semaine et qui, maintenant, ne se représentait plus que rarement à elle.

La jeune fille ne put s'empêcher de frissonner, mais elle n'osa confier à personne l'étrange pressentiment dont elle était assaillie.

Pendant ce temps, l'inconnu, en s'avancant à travers la foule des voyageurs, n'avait pas tardé à apercevoir Fritz et le docteur Cornélius. Il échangea avec eu un clin d'oeil imperceptible et tous trois descendirent à la cabine 29, spécialement choisie par Cornélius parce qu'elle était isolée des autres. Les deux frères essayaient à peine de dissimuler leur mécontentement à la vue du nouveau venu.

— Ah ça! mon cher Baruch, — ou plutôt, mon cher Joë — que se passe-t-il donc pour que vous courriez ainsi après nous? s'écria Cornélius; votre arrivée est une vraie surprise.

— Il se passe des choses très graves, dit Baruch, dont la physionomie exprimait l'inquiétude et la mauvaise humeur. Et tout d'abord, je viens de recevoir par marconigramme une nouvelle des plus fâcheuses. Lord Burydan s'est évadé de l'Île des Pendus en compagnie de l'Indien Kloum.

— Mais au moins, demanda Fritz précipitamment, le vieux Bondonnat ne s'est pas échappé?

— Non, mais il ne s'en est fallu que de peu de chose. Il était déjà monté dans la nacelle de son aéronef, — dont entre parenthèses lord Buridan s'est emparé, — lorsqu'un de nos fidèles agents, Sam Porter, l'a empoigné à bras-le-corps et a empêché son évacuation.

Fritz et son frère échangèrent un regard furieux et dépité.

— J'ai toujours dit, grommela Cornélius, que ce vieux Français était rusé comme le diable et qu'il finirait par nous glisser un jour ou l'autre entre les doigts comme une anguille.

— Oh! reprit Baruch, j'ai télégraphié de doubler la surveillance et je ne crois pas que ce soit de sitôt que le vieillard puisse combiner un nouveau plan de fuite. Mais ce n'est pas la seule mauvaise nouvelle que je vous apporte. Mon frère, Harry Dorgan, est maintenant complètement rétabli. La fameuse lèpre verte l'a retenu au lit à peine plus longtemps qu'une grippe bénigne.

— Cela, nous le savons, répliqua Cornélius avec impatience, puisque c'est l'ingénieur Paganot, précisément un élève de notre prisonnier de l'Île des Pendus, qui a réussi à découvrir le microbe et qui a appliqué au malade un traitement approprié.

— Oui, répliqua Baruch avec emportement, mais ce que vous ignorez, c'est que mon pseudo-père, William Dorgan, en apprenant que son rejeton était gravement malade, a mis de côté tout orgueil et toute rancune et est allé le voir. Tout ce que j'avais fait devient inutile. Maintenant, ils sont réconciliés, et William Dorgan consent même au mariage de son fils avec miss Isidora.

— Diable! cela se gâte, murmura Fritz entre ses dents.

— Oui, ajouta Cornélius sur le même ton, il est grand temps d'intervenir d'une façon énergique.

— En tout cas, reprit Baruch, dont la colère longtemps contenue se déchainait, il faudrait éviter certaines maladresses du genre de celles qui ont

été commises sans qu'on m'en ait prévenu.

— Quelles maladresses, s'il vous plaît? demanda Cornélius dont les prunelles d'oiseau de proie scintillèrent derrière le cristal de ses lunettes d'or.

— Ma soeur Isidora a reçu une robe brodée d'une main sanglante. Pourquoi a-t-on fait cela? C'est aussi ridicule que maladroit!

— Nous avons nos raisons, répliqua sèchement Cornélius. Cet envoi emblématique, précédant de quelques heures la maladie subite d'Harry Dorgan, était destiné à frapper Fred Jorgelle et sa fille d'une terreur telle que...

— Eh bien, interrompit Baruch avec un ricanement sinistre, le résultat a été tout différent de celui que vous espériez. Maintenant, Fred Jorgelle et les Français ont fait cause commune. Ils vont remuer ciel et terre pour découvrir M. Bondonnat.

Fritz eut un haussement d'épaules.

— Les Français ne nous gêneront pas longtemps.

— Pourquoi cela?

— Parce que, ce soir, ils n'existeront plus. L'Arkansas aura sombré corps et biens. Il y a à bord des affiliés de la Main Rouge et toutes nos dispositions sont prises.

Baruch était devenu blême de rage.

— Cela ne sera pas, déclara-t-il en serrant les poings. Je le constate depuis quelque temps, vous ne vous donnez plus la peine de me consulter lorsqu'il s'agit de prendre une décision importante. C'en sera bien vite fait de votre association si la discorde se met parmi nous!

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Fritz d'un ton conciliant; il est urgent de se débarrasser de ces Français qui sont pour nous un danger. Nous avons

saisi au vol une occasion propice. Nous étions persuadés que vous seriez de notre avis. Il n'y a pas de quoi vous mettre en colère.

— Lorsque vous avez quitté New-York, reprit Baruch, il n'était pas question de ce projet. La lettre expédiée à Mlle Frédérique devait être simplement un moyen de séparer Fred Jorgelle de ses alliés et d'attirer ceux-là à la Nouvelle-Orléans pour leur faire perdre du temps en démarches inutiles et nous permettre, à nous, de prendre une résolution à leur sujet.

— Oui, mais chemin faisant nous avons réfléchi qu'il était de beaucoup préférable de nous débarrasser d'un seul coup de ces gens-là dans une catastrophe qui paraîtra naturelle à tout le monde et ne forcera pas la justice à intervenir. Quand l'Arkansas sera au fond du Mississipi, bien malin celui qui pourrait arriver à savoir comment le naufrage s'est produit. Si vous réfléchissez un instant, vous serez de mon avis.

Baruch avait eu le temps de se calmer et avait repris peu à peu son sang-froid.

— Eh bien, précisément, fit-il d'un ton net et tranchant, j'ai réfléchi. Il ne faut pas que cette catastrophe ait lieu. Je m'y oppose absolument.

— Et la raison?

— C'est que je ne veux pas qu'Andrée de Maubreuil périsse. Je l'ai vue tout à l'heure encore sur le pont et nos regards se sont croisés. Je l'aime autant que je l'aimais autrefois lorsque j'étais chez son père. Elle me détestait, elle me déteste sans doute encore, mais justement ce sera mon triomphe à moi de me faire aimer d'elle, de gré ou de force, et c'est pour cela que je veux qu'elle vive.

Cornélius et Fritz se consultaient du regard et demeuraient hésitants et perplexes.

— Comprenez bien, d'ailleurs, dit encore Baruch, que le moment serait très mal choisi pour attirer l'attention sur la Main Rouge. Je sais qu'Harry Dorgan me déteste, il a d'ailleurs de bonnes raisons pour cela; et je suis sûr qu'il me soupçonne d'avoir été pour quelque chose dans sa maladie. Il ne suffirait que d'une enquête menée avec sagacité pour découvrir que c'est nous qui sommes ces fameux Lords de la Main Rouge dont l'existence est passée, en Amérique, à l'état de légende. Réfléchissez à votre tour et voyez s'il n'est pas préférable de montrer de la prudence.

La discussion se prolongea pendant une heure entière. Cornélius et son frère, bien qu'à contre-cœur, finirent par céder aux raisons de Baruch. Ils savaient qu'il avait dit vrai en annonçant une véritable levée de boucliers contre la Main Rouge. De grandes précautions étaient nécessaires, momentanément du moins.

Au moment où les trois bandits venaient de tomber d'accord, on frappa de la manière convenue à la porte de la cabine 29.

D'un geste rapide, les trois Lords se couvrirent le visage de leurs masques, puis Fritz alla ouvrir.

C'était Dodge, le chauffeur.

— Sirs, dit-il, mes préparatifs sont terminés. J'attends vos ordres définitifs. Le canot qui doit vous emmener est déjà hissé sur son porte-manteau.

— Tes préparatifs seront pour cette fois inutiles, dit Cornélius. La catastrophe qui avait été décidée n'aura pas lieu. Retourne à ton travail et oublie ce que tu as vu et entendu.

— Mais les cinquante dollars?

— Garde-les. Ils t'appartiennent.

Le chauffeur se retira, au comble de la surprise causée par ce dénouement inattendu.

Quelques heures plus tard, à la nuit tombante, les trois lords de la Main Rouge profitaient d'une escale de l'Arkansas dans le port d'une bourgade riveraine pour descendre à terre. Ils se firent conduire à la gare la plus proche où ils prirent le rapide de New-York.

CHAPITRE IV

Le repas des caïmans

Pendant tout le temps que Baruch était demeuré à bord de l'Arkansas, Andrée de Maubreuil subissant, sans s'en rendre compte, une sorte de suggestion, avait été en proie à un malaise proche de l'angoisse. Sitôt que le bandit et ses deux acolytes eurent quitté le navire, elle éprouva, sans en bien comprendre la cause, un soulagement immédiat. Elle respira comme si elle eût été tout à coup délivrée d'un accablant fardeau. La nuit se passa pour elle d'une façon très tranquille dans la cabine qu'elle partageait avec Frédérique, et qui, sans être luxueuse, offrait un confort très suffisant.

Levées de bonne heure, les deux jeunes filles montèrent sur le pont où leurs fiancés les avaient déjà précédées. Tous quatre s'extasièrent devant le panorama qui était splendide. La végétation plus luxuriante et d'un caractère différent annonçait l'approche de la zone tropicale. Les rives étaient bordées de bambous géants, les bois devenaient plus fréquents, et les palmiers, les tulipiers, les lauriers et les cèdres y étaient nombreux. Le fleuve lui-même avait doublé de largeur et il

était maintenant parsemé d'îlots marécageux et verdoyants d'où l'approche du vapeur faisait s'envoler des nuées d'oiseaux aquatiques. Les embarcations de toutes sortes, steamboats, voiliers, chalands, pirogues, etc., voguaient en grand nombre autour de l'Arkansas. Andrée et Frédérique aperçurent même d'énormes trains de bois qui descendaient au fil de l'eau. Il y avait là les preuves d'un trafic intense dont nos calmes fleuves de la vieille Europe ne sauraient donner la moindre idée.

La température était devenue intolérable. Des vapeurs jaunâtres montaient des eaux surchauffées du fleuve, et les caïmans devenaient innombrables. Ils s'abattaient par centaines, par milliers tout autour du vapeur. On entendait distinctement le claquement sec de leurs mâchoires et on distinguait leurs petits yeux féroces qui étaient comme allumés d'une lueur sanglante.

Les passagers s'amuserent d'abord à leur jeter des épluchures de toutes sortes : croûtes de pain, pelures de bananes et jusqu'à des journaux roulés en boule. Puis, des sportsmen qui se trouvaient à bord s'avisèrent de tuer quelques-uns de ces monstres avec des carabines de précision.

Cette idée eut le plus grand succès. Toutes les armes à feu du bord furent mises en réquisition et bientôt le vapeur avança au milieu d'un feu roulant de détonations, d'un vrai crépitement de fusillade.

La plupart des balles des chasseurs improvisés allaient ricocher sur l'épaisse cuirasse d'écaille dont les caïmans sont couverts. Pour les tuer, il fallait les atteindre à l'oeil ou au ventre, les deux seules parties vulnérables de leur individu. Ce n'était pas

chose commode. Seuls, quelques tireurs émérites réussirent à accomplir ce tour de force ; mais sitôt qu'un caïman était tué ou simplement blessé à mort, ses congénères se précipitaient sur lui et le déchiquetaient féroce-ment, avec de petits cris assez semblables au vagissement d'un nouveau-né.

Le fleuve s'était teint de sang sur une large surface. Andrée et Frédérique, qui trouvaient le spectacle de cette boucherie profondément répugnant, se disposaient à descendre dans leurs cabines, lorsqu'il se produisit un incident tout à fait inattendu.

Pour éviter les îlots, qui occupent en cet endroit le centre du fleuve, le vapeur avait dû se rapprocher de la côte où d'immenses champs de cotonniers apparaissaient, parsemés de villages composés de huttes de paille et habités par des noirs, pour la plupart anciens esclaves, qui sont très nombreux dans la région.

Tout à coup, les passagers de l'Arkansas virent déboucher d'un fourré de bananiers et de palmiers épineux deux hommes en haillons qui déta- laient de toute la vitesse de leurs jambes, espérant sans doute trouver un refuge dans les vastes marécages dont le fleuve est bordé.

Ils étaient chaudement poursuivis par une troupe de noirs, armés de bâtons, de fourches et même de fusils et de revolvers. Les nègres gagnaient du terrain de minute en minute et ils poussaient déjà des hurlements de triomphe en déchargeant leurs armes dans la direction des fugitifs qui paraissaient à bout de forces.

Le capitaine de l'Arkansas, en bon Yankee passionné pour tous les sports, même pour la chasse à l'homme, donna l'ordre au timonier de se rapprocher du rivage pour permettre aux

passagers de suivre les péripéties de la lutte. On vit alors que les deux fuyards étaient un blanc et un Peau-Rouge. Déjà les paris s'engageaient.

— Je mets cinq dollars sur le blanc.

— Et moi dix sur le Peau-Rouge. Il a des jarrêts superbes.

— Tenu?

— Tenu!

— J'accepte les noirs à dix contre un.

Mais tout à coup les choses prirent une autre tournure. On sait quels sont aux Etats-Unis le mépris et la haine des hommes blancs pour les nègres. Ceux-ci ont aux théâtres des places spéciales, en chemin de fer on ne leur permet de monter que dans certains wagons, dans les restaurants même un noir ne s'aviserait jamais de venir s'asseoir à la table où un blanc se trouve déjà.

Les parieurs, qui s'étaient d'abord amusés de la poursuite, ne tardèrent pas à passer de la curiosité à l'indignation.

— C'est une honte, s'écria un gros marchand de blé de Saint-Louis. Yankee pur sang; voilà maintenant que les hommes noirs se mettent à chasser les citoyens américains comme si c'étaient de simples sangliers.

— C'est indigne!

— Il faut empêcher cela.

— Sus aux moricauds!

— Il faut tirer sur les nègres!...

— C'est cela!...

Les cervelles étaient arrivées à un état d'exaltation intense. Quelques gentlemen, plus décidés que les autres, intimèrent au capitaine l'ordre d'approcher l'Arkansas du rivage autant que cela serait possible et en même temps de détacher du vapeur un canot pour recueillir les fugitifs. Le capitaine yankee qui, au fond était

exactement de l'avis de ces passagers, ne se fit pas tirer l'oreille pour obéir. Louvoyant avec précaution entre les bancs de boue et de joncs, le vapeur se rapprocha du rivage. Pendant ce temps, les tireurs qui venaient d'exercer leur adresse contre les caïmans s'empressèrent de recharger leurs armes et couraient chercher de nouvelles munitions dans leurs cabines.

Sitôt qu'ils furent à bonne portée, les noirs furent accueillis par une décharge générale. Trois ou quatre tombèrent, plus ou moins grièvement blessés, aux cris de joie de l'assistance.

— Bien tiré, sir! un coup superbe. Hourra pour la ville d'Amérique.

— Mort aux noirs!

Voyant leurs camarades blessés, les nègres s'étaient arrêtés net, tout ébahis de cette intervention inattendue. Ils se gardèrent bien de riposter, sachant combien il aurait été grave pour eux d'attaquer un navire américain. Le moins qui eût pu leur arriver eût été d'être pendus haut et court comme pirates.

Après une courte délibération, ils battirent prudemment en retraite et ils eurent bientôt disparu dans l'immense et endoyant océan des plantations de coton et de maïs. Les deux fugitifs, sans que personne s'y opposât, gagnèrent paisiblement le canot qui les transporta à bord du vapeur.

A peine eurent-ils mis le pieds sur le pont qu'ils furent entourés d'un cercle de curieux plein de sympathie pour l'état lamentable où ils se trouvaient. Ils offraient, il faut le dire, un spectacle pitoyable. De leurs vêtements arrachés, brûlés par place, il ne leur restait que des lambeaux. Ils étaient couverts de boue et de sang, balafrés d'égratignures et meurtris de

De tous côtés les exclamations se croisaient.

— Coquins de noirs, dans quel état ont-ils mis ces pauvres gens!

— Il faut leur donner des habits!

— Et, avant tout, leur faire boire un bon coup de whisky, cela les remettra.

— Ils doivent avoir faim!

— Non, le whisky d'abord, ils mangeront après.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les deux fuyards, si miraculeusement échappés à la mort, étaient en possession chacun d'une veste et d'un pantalon de matelot en bonne toile à carreaux et tenaient en main un gobelet d'étain rempli d'excellent rye-bourbon. Ils absorbèrent à longs traits la généreuse liqueur.

— C'est un vrai velours sur l'estomac, dit le blanc.

Le Peau-Rouge ne fit aucune réflexion, mais il but comme si c'eût été de l'eau pure le second gobelet de l'ardent breuvage qu'une passagère complaisante venait de lui verser.

— Maintenant, dit quelqu'un, ils vont nous expliquer d'où ils viennent et nous raconter leurs aventures.

— Volontiers, répondit le blanc, je vous dois bien cela.

Il n'acheva pas sa phrase. Dans la foule des passagers, il venait d'apercevoir le chauffeur Dodge et sa physionomie avait pris une expression de colère et de haine épouvantable.

— Ah! voici un de ces coquins! rugit-il. Je me suis juré que j'étranglerais le premier qui me tomberait sous la main.

Et il ajouta d'une voix tonitruante:

— Gentlemen, cet homme est un bandit, un "tramp". Je le connais et je vais en faire justice séance tenante.

Malgré la couche de charbon qui recouvrait son visage, Dodge était devenu livide.

— Ce n'est pas vrai, c'est un mensonge, bégaya-t-il d'une voix étranglée.

— Ah! ce n'est pas vrai, attends un peu; tu vas voir de quel bois je me chauffe!

Profitant de la surprise générale, le fugitif avait saisi Dodge par sa cravate et le serrait à l'étouffer. Une courte lutte s'ensuivit, mais Dodge était loin d'être aussi vigoureux que son adversaire. En un clin d'oeil celui-ci l'eut renversé, râlant, sous son genou. La galerie se préparait déjà à l'applaudir lorsque se produisit une péripétie tout à fait inattendue. Le vainqueur empoigna le vaincu à bras-le-corps et, l'élevant en l'air à la force du poignet, il le lança par-dessus le bord.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Les passagers se penchèrent vers le fleuve. A la place où était tombé le misérable, il n'y avait plus qu'une grande tache rouge au milieu de laquelle une dizaine de crocodiles se battaient furieusement avec de sinistres claquements de mâchoires.

Le premier moment de surprise passé, les passagers de l'Arkansas, indignés d'un acte sanglant dont ils ne s'expliquaient pas raison, se précipitèrent contre les deux fugitifs avec des cris menaçants!

— La loi de lynch! la loi de lynch! Tel était le cri dominant.

— Il faut les jeter à l'eau.

— Tous les deux!

— Le blanc et le rouge!

— Ils ne valent pas mieux l'un que l'autre!

— Cela va régaler les crocodiles!

En présence de tous ces poings menaçants qui se tendaient vers lui, l'inconnu était demeuré impassible. Lui et l'Indien, son compagnon, s'étaient adossés à la porte d'une cabine et semblaient décidés à vendre chèrement leur vie. Le premier qui s'approcha d'eux reçut un formidable coup de poing dans le creux de l'estomac. Un autre fut lancé d'un coup de pied à l'autre extrémité du pont. Cinq adversaires furent ainsi successivement mis hors de combat.

Quelqu'un proposa d'abattre ce redoutable boxeur à coups de revolver, mais cette motion fut accueillie par des protestations unanimes.

— Non, pas de revolver, ce n'est pas le franc jeu! Il faut voir s'il sera le plus fort!

Les Américains sont très appréciateurs du véritable courage, sous quelque forme qu'il se manifeste. Comme on le voit, l'attitude résolue des deux fugitifs leur avait déjà concilié certaines sympathies parmi les passagers. Antoine Paganot jugea que le moment était peut-être opportun pour intervenir en faveur de ces deux hommes dont la conduite était trop extraordinaire pour n'avoir pas une raison d'être sérieuse.

— Ladies et gentlemen, dit le Français en s'avancant hardiment au milieu du groupe, il me semble qu'il serait imprudent d'agir avec précipitation. Ces hommes ont le droit d'être jugés légalement. Je suis sûr, d'ailleurs, qu'il y a là-dessous quelque mystère.

— Oui, répliqua l'inconnu, j'ai agi comme je le devais; le bandit que j'ai jeté en pâture aux caïmans était un membre de la Main Rouge.

— Au fait, dirent quelque voix, il a peut-être raison.

Une discussion acharnée se produisit entre les partisans des deux opinions, mais tout à coup le capitaine apparut, flanqué de quatre robustes matelots armés de brownings et de coutelas.

— C'est moi seul qui suis le maître à bord de mon navire, déclara-t-il. Je sais ce que j'ai à faire.

Et, tirant son chronomètre, il ajouta:

— Je donne trois minutes à ces deux vauriens pour se rendre à discrétion. Passé ce délai, je les tue comme des chiens.

Les quatre matelots avaient mis en joue les fugitifs et le capitaine, l'oeil sur son chronomètre, attendait la dernière seconde de la troisième minute pour commander le feu.

Dans ces conditions, toute résistance était impossible. Les fugitifs se rendirent. On les garrotta solidement et on les enferma dans une cabine vide.

Le coup de force du capitaine avait produit une grande impression. Un profond silence régna quelque temps sur le pont, et ce ne fut qu'au bout d'une dizaine de minutes que les conversations et les discussions recommencèrent aussi passionnées et aussi bruyantes qu'auparavant. La curiosité de tous était excitée au plus haut point. On voulait savoir quels étaient les deux étranges personnages qui venaient de faire une si belle défense et d'où ils arrivaient. Quelques-uns des plus importants parmi les passagers supplièrent le capitaine de procéder à un interrogatoire qui donnât satisfaction à l'opinion, et il s'y résolut sans peine car il était lui-même très intrigué par cette aventure.

Pour donner à ses agissements une sorte de forme légale, il s'adjoignit un constable qui allait passer ses va-

cances à la Nouvelle-Orléans et un marchand de suif qui avait été membre du jury l'année précédente.

L'Indien déclara se nommer Kloum ; quant à son compagnon, il affirma être ce même lord Astor Burydan, dont plusieurs mois auparavant, la mort avait été annoncée par tous les journaux. Cette affirmation était déjà irraisonnable, mais quand le capitaine lui demanda d'où il venait il se perdit dans une histoire tellement incroyable qu'il devint évident pour les membres du tribunal improvisé qu'ils se trouvaient en présence de deux fous, car l'Indien Kloum appuyait énergiquement toutes les affirmations de son compagnon.

Le prétendu lord Burydan racontait que, s'étant trouvé en compagnie de Kloum sur un navire chargé de cercueils de Chinois, il avait fait naufrage, avait été jeté dans une île glacée, l'île des Pendus, qui appartenait à la Main Rouge, et où il avait été chargé de surveiller les phoques à fourrure.

— Vous avez le cerveau fêlé, mon garçon, dit le capitaine, et où est-elle, cette île ?

— Je ne sais pas.

— Et comment vous en êtes-vous échappé ?

— Dans un aéronef merveilleux qui nous a déposés au milieu d'un village de noirs. Ces misérables ont brisé notre machine et vous connaissez le reste de notre histoire.

— Et pourquoi avez-vous tué mon chauffeur ?

— Parce que je l'ai reconnu pour être un des bandits de la Main Rouge qui, dans l'île des Pendus, avaient été chargés de me garder.

Le capitaine ne voulut pas en entendre davantage. Son opinion et celle de ses assesseurs était désormais irrévo-

cablement fixée. Ils avaient affaire à deux fous dangereux, échappés de quelque asile.

En dépit de toutes leurs protestations, lord Burydan et Kloum furent gardés à vue, surveillés plus étroitement que jamais et le soir du même jour, quand l'Arkansas prit terre à la Nouvelle-Orléans, ils furent conduits sous bonne escorte à la prison de la ville en attendant qu'on décidât de leur sort.

CHAPITRE V

La signature

Oscar Tournesol, malgré la proposition qui lui en avait été faite, avait refusé d'accompagner ses amis dans leur voyage à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans. Le bossu avait ses projets. Avec l'indépendance de caractère et l'entêtement qui étaient ses qualités dominantes, il s'était dit que, jusqu'alors, on n'avait pas pris les meilleurs moyens pour retrouver la trace de M. Bondonnat. Selon lui, il eût fallu se faire affilier à l'association de la Main Rouge et il était persuadé que c'était de cette manière que l'on arriverait à un résultat. Il se promit donc d'explorer les bas-fonds de la ville de New-York et de faire à tout prix connaissance avec quelqu'un des bandits.

Un matin, il alla trouver Fred Jorgell qui, précisément, était d'excellente humeur, car ce jour-là, pour la première fois, l'ingénieur Harry Dorgan avait pu descendre au jardin, appuyé au bras de miss Isidora et d'Agénor Marmousier.

— Je viens vous demander un congé, dit-il au milliardaire.

Et il exposa nettement ses projets. Fred Jorgell accueillit sa requête par

un sourire. L'esprit d'initiative et l'originalité du bossu lui étaient de plus en plus sympathiques.

— Tu veux un congé, mon garçon, répondit-il, eh bien, soit. Agis à ta guise. Après le service que tu m'as rendu, je n'ai rien à te refuser. En outre, si tu as besoin de quelques centaines de dollars, demande-les à mon ami Agénor qui te fera un bon sur ma caisse.

— J'accepte votre offre, mais je n'en abuserai pas. Ainsi donc, ne vous étonnez pas de me voir disparaître pendant une semaine et peut-être plus.

— Et où vas-tu comme cela?

— Permettez-moi de ne pas vous le dire. Pour que mes projets réussissent, il faut qu'ils soient conduits dans le plus grand secret.

— Comme il te plaira, fit le milliardaire sans insister. Au revoir, mon garçon, et bonne chance.

Quelques heures plus tard, Oscar Tournesol, qui avait repris son ancien costume délabré de ciréur de bottines, faisait sa première apparition dans un bizarre établissement que l'on appelait le "Gorill Club" et qui était situé dans la partie la plus sordide et la plus fangeuse du quartier irlandais. Le "Gorill Club" était un établissement d'un genre tout spécial et dont on n'eût certainement pas trouvé l'équivalent dans toute l'Amérique. C'était une sorte d'école professionnelle où, moyennant la modique rétribution de trois dollars par semaines, les équilibristes, les athlètes, les hommes-serpent, les mangeurs de feu, les dresseurs de reptiles, en un mot les acrobates de toute espèce venaient se perfectionner dans leur art. Un ancien directeur de cirque, l'honorable Mr. John Sleary, veillait aux destinées de cet institut d'un

nouveau genre, dont il était également le propriétaire.

Ce nom de "Gorill Club" venait d'une troupe de clowns qui, revêtus de peaux de singe, exécutaient des exercices à la fois périlleux et comiques qui avaient été applaudis dans quelques villes de l'ancien et du nouveau monde. Un peu de gloire avait rejailli sur l'école où ils avaient modestement débuté.

Après avoir traversé les ruelles boueuses où s'ébattaient des enfants à demi-nus et où de loin en loin des ivrognes, allongés sur le trottoir, cuevaient paisiblement leur whisky. Oscar fit halte devant une porte cochère aux ais disjointes. Au-dessus, on lisait en lettres d'or délavées par les pluies: "Professional School Sleary", et à côté, en caractères plus gros, et qui semblaient avoir été tracés avec du cirage: "Gorill Club".

Une fois dans l'immeuble, Oscar pénétra dans une pièce d'entrée où, devant un bureau démodé et couvert de taches d'encre, il aperçut un homme d'une quarantaine d'années, à la chevelure broussailleuse, à la figure réplète et au ventre bedonnant, qui écrivait sur un registre graisseux. Un verre et une bouteille de gin se trouvaient à portée de sa main. C'était le directeur lui-même, John Sleary.

Tout dans sa personne révélait son ancienne profession, sa bague énorme qu'il portait au doigt comme la lourde chaîne d'or à laquelle étaient suspendues des griffes de tigre et qui s'éta- lait sur un gilet de velours incarnadin.

En voyant entrer le bossu, il se leva et alla au-devant de lui avec un sourire plein d'affabilité.

— Salut, jeune gentleman, dit-il à Oscar d'une voix que le gin et l'asth-

me rendaient à la fois rauque et hale-tante, je suis un peu poussif; n'y faites pas attention! Heu! heu!... Les fatigues du métier... vous savez...

— Monsieur... interrompit Oscar.

— Oui, oui, je devine ce qui vous amène... Vous voulez devenir un artiste célèbre. Vous pouvez dire que vous avez été bien inspiré en venant ici. Sans me vanter, vous ne trouverez pas dans tout New-York, et même dans toute l'Amérique, un établissement pareil à celui de John Sleary. Combien de compagnons, après avoir terminé leur éducation artistique sous mes ordres, gagnent aujourd'hui des cachets de vingt-cinq dollars par soirée!

— Je n'ai pas de si grandes prétentions, dit modestement Oscar.

— Vous avez tort, jeune homme... heu! heu!!! il faut être ambitieux... heu! heu!... Vous avez le dos un peu rond, c'est un excellent atout dans votre jeu. Tous les bossus que j'ai connus... heu! heu!... sont arrivés à des situations superbes... Voulez-vous prendre un verre de gin avec moi?... heu! heu!...

— Je vous remercie.

— Mais quelles sont vos intentions? Heu! heu!...

— Je voudrais surtout prendre des leçons de gymnastique.

— Excellente idée!... C'est... heu!... heu!... une des spécialités de l'établissement. Vous me paraissez taillé pour faire un clown de premier ordre. D'ailleurs, mon garçon, mettez-vous bien une chose dans l'esprit, c'est que notre époque... heu! heu!... est l'époque du muscle. Celui qui n'a pas de solides biceps aura beau être intelligent il sera certainement... heu! heu!... foulé aux pieds dans la bataille de l'existence!

— C'est absolument mon avis. Et maintenant, quelles sont les conditions?

— Trois dollars par semaine pour les leçons... heu! heu!... Maintenant, si vous logez dans l'établissement même, ce sera trois dollars en plus pour une chambre très confortable... heu! heu!... Et douze dollars encore en plus si vous prenez vos repas à la pension des artistes... Je crois que c'est... heu! heu!... très raisonnable!

Oscar ne fit pas la moindre observation et il versa une quinzaine d'avancé, ce qui le mit immédiatement dans les bonnes grâces de l'illustre John Sleary.

— Maintenant que cette petite formalité est remplie, lui dit pompeusement celui-ci, je vais vous introduire tout de suite dans le hall des exercices.

Il poussa une porte et Oscar pénétra à la suite du directeur dans une vaste salle où, dans un épais brouillard causé par la fumée du tabac, s'agitait une foule d'être fantastique. "Le hall des exercices" était constitué par une vaste cour carrée autour de laquelle s'élevaient quatre corps de bâtiments à demi ruinés. C'était dans ces constructions que logeaient les pensionnaires de "Gorill Club". La cour avait été recouverte d'un vitrage, mais nombre de carreaux en avaient été cassés à coups de pierre et des toiles d'araignée faisaient régner dans le hall une pénombre discrète.

A mesure que ses yeux s'accoutumaient à la fumée, le bossu distingua une soixantaine d'acrobates, en ce moment dans toute l'ardeur du travail, si absorbés qu'ils ne s'étaient pas aperçus de son arrivée. Tout en haut et semblant voguer au-dessus du brouillard de la fumée, des équilibristes en

maillot cerise évoluaient sur des trapèzes; plus bas, des clowns tournaient comme des météores autour d'une barre fixe; des sauteurs franchissaient une série de tremplins avec une agilité d'écureuils, tandis que, sur le sol même, rampaient des hommes-serpent, des femmes-tronc et des culs-de-jatte, ce qui n'empêchait pas qu'une petite écuyère, Mlle Régine Sleary elle-même, montée sur un vieux cheval blanc, ne s'exerçât à franchir des cerceaux enflammés et à retomber d'aplomb sur le panneau de la selle.

Dans un autre coin, des tireurs canadiens s'exerçaient au noble jeu de la cible humaine, et un vieillard à mine respectable, armé d'une crovache, apprenait à deux gorilles, tristement assis en face d'une table de zinc, à lire le journal et à fumer des cigares comme deux gentlemen du meilleur monde.

Se frayant un passage entre un maigre jeune homme qui s'étudiait à marcher sur la tête et un Japonais fort occupé à jongler, avec des torches allumées, ils s'arrêtèrent en face d'un personnage corpulent qui, les poings recouverts de gants de boxe, était en train de faire un match avec un kangouroo. A la vue de M. Sleary, il interrompit cet exercice violent.

— Allons, monsieur Tony, dit-il à l'animal, en voilà assez pour le moment. Prenons un peu de repos, s'il vous plaît.

Et en même temps, il montrait sa cravache. Le kangouroo comprit l'injonction avec une remarquable docilité et se tint coi. M. Sleary put procéder aux présentations de rigueur.

— Jeune homme, dit-il à Oscar, je vous présente M. Bombridge, le célèbre clown, si connu dans les Etats

de l'Union, et même dans le vieux monde. C'est lui qui, sur ma recommandation, et par faveur spéciale, va se charger de votre éducation artistique. Vous êtes en bonnes mains et avec un pareil maître vous irez loin.

M. Bombridge, dont la voix était presque aussi éraillée que celle de son directeur, remercia celui-ci de l'honneur qui était fait, et après avoir échangé divers compliments, tous deux sortirent pour aller tranquer à la santé du néophyte qu'ils laissèrent dans la hall, afin qu'il "prit l'air de la maison".

Une heure plus tard, un roulement de tambour appela les pensionnaires au dining-room, longue salle blanchie à la chaux et décorée d'instruments de musique et de la fourrure d'un ours qui avait été longtemps le collaborateur dévoué de M. Sleary.

Là, Oscar se régala médiocrement de morue aux pommes de terre et de bière aigre. Le directeur qui, suivant un usage patriarcal présidait à ces agapes et occupait le haut bout de la table, déclara avec un à-propos tout à fait remarquable, que la sobriété était une des conditions nécessaires au succès dans les arts acrobatiques, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de donner, au dessert, une forte accolade à la bouteille de gin, sa compagne inséparable.

Après avoir passé le reste de la journée à de fatigants exercices d'assouplissement, sous la direction de M. Bombridge, qui était véritablement un bon professeur, Oscar gagna le gale-tas qui lui avait été assigné pour demeure. Le milieu excentrique et débrouillé où il se trouvait ne l'étonnait pas et il s'endormit en pensant qu'il aurait vraiment peu de chance si, dans cette société interlope et mêlée, il

n'arrivait pas à faire connaissance de quelque membre de l'association de la Main Rouge.

Au bout d'une semaine Oscar écrivit à Agénor une longue lettre où il lui décrivait les types curieux avec lesquels il se trouvait en rapports journaliers; en même temps, il lui faisait part de ses espérances.

Fred Jorgell, auquel Agénor montra cette lettre, la lut avec beaucoup d'intérêt et fit adresser au futur clown un bon de cinquante dollars à titre d'encouragement.

Après les effroyables trances qu'il venait de traverser, le milliardaire se trouvait dans une période de calme et de chance. Ses ennuis semblaient complètement terminés. La Société des paquebots-éclair donnait de magnifiques dividendes et, ce qui était beaucoup plus important encore pour Fred Jorgell, l'ingénieur Harry Dorgan terminait heureusement sa convalescence. Le jour vint où les médecins déclarèrent qu'il pouvait, sans inconvénient, faire une promenade en auto, en compagnie de miss Isidora et de l'indispensable mistress Mac Barlott.

Il faisait une tiède journée de printemps. Harry Dorgan, encore un peu pâle, aspirait avec bonheur l'air pur des grandes avenues du bord de l'Hudson. Isidora contemplant silencieusement en souriant ce fiancé si miraculeusement échappé à la mort, et elle le couvrait du regard comme un avare son trésor.

Les deux jeunes gens effleurèrent divers sujets de conversation, puis mistress Mac Barlott ayant prononcé le nom de Baruch, ils en vinrent à parler du misérable toujours détenu au "Lunatic Asylum" de Greenaway, dans la banlieue de New-York.

Miss Isidora, on le sait, n'était pas entièrement persuadée de la culpabilité de son frère. Ses longues réflexions l'avaient conduite à penser qu'un profond mystère planait sur toute cette affaire et que Baruch n'était peut-être pas aussi coupable qu'il le paraissait. Elle était la seule personne qui s'occupât encore de lui et elle continuait à lui faire servir une petite pension pour qu'il fût bien traité et qu'on ne le confondit pas avec la tourbe des déments pauvres.

— Il ya bien longtemps que je n'ai été rendre visite à ce malheureux, murmura-t-elle non sans émotion.

— Voulez-vous qu'aujourd'hui même je vous accompagne jusqu'à Greenaway? proposa Harry Dorgan qui s'évertuait à satisfaire les moindres caprices de la jeune fille.

— Je n'osais vous le demander, mais je ne veux pas vous infliger une si pénible entrevue. Nous irons jusqu'à Greenaway, mais vous m'attendrez pendant que j'irai voir ce pauvre être.

— Non, pas, je viendrai avec vous.

L'ingénieur, en effet, n'était pas fâché de se faire une opinion personnelle sur les transformations que le temps, la maladie et la captivité avaient pu apporter dans la physionomie matérielle et morale du meurtrier. Un ordre fut donc crié au chauffeur et l'auto stoppa bientôt en face de la solide grille aux lances dorées qui donnait accès à l'intérieur du "Lunatic Asylum".

Mistress Mac Barlott ayant déclaré que la vue des aliénés lui était toujours désagréable, demanda à demeurer dans l'auto. Harry Dorgan et miss Isidora entrèrent donc seuls, et le concierge les remit aux soins d'un

athlétique personnage, vêtu d'un uniforme jaune à boutons de métal et coiffé d'un casque de cuir bouilli. C'était le surveillant en chef.

Dès l'entrée, la jeune fille avait été frappée de l'état de désordre qui semblait régner dans l'établissement. Les allées sablées étaient encombrées de mauvaises herbes, les couloirs n'étaient pas balayés, les surveillants se promenaient insoucieusement, la pipe à la bouche; enfin, d'un baraquement en bois où étaient enfermés les fous pauvres, s'élevait une chanson populaire hurlée en chœur par des centaines de voix exaspérées. Miss Isidora ne put s'empêcher de manifester son étonnement d'un pareil état de choses. Le surveillant en chef eut un sourire qui en disait long.

— C'est que, miss, expliqua-t-il, depuis l'arrestation de M. Johnson, l'ancien directeur, — un brave homme, quoiqu'il ait commis certains abus de pouvoir, — tout est changé ici. Le nouveau directeur, M. Palmers, est un ancien jockey. On ne le voit jamais; il passe tout son temps sur les champs de courses. Aussi, chacun fait ce qu'il veut, et s'il n'y avait pas quelques surveillants sérieux comme moi, je ne sais pas ce que cela deviendrait.

Tout en parlant, il avait ouvert une petite porte de fer munie d'un judas. Il introduisit les visiteurs dans un enclos dont le maigre gazon était ombragé par quelques arbres chétifs. C'était là, sans nul doute, les magnifiques jardins propices aux cures de plein air annoncés pompeusement par les prospectus. Une trentaine d'aliénés s'y trouvaient, les uns gesticulant et parlant tout seuls, les autres en proie à un morne abattement.

Miss Isidora s'était rapprochée

d'Harry Dorgan. Elle se sentait le cœur serré.

— Cher Harry, murmura-t-elle, ces visites à mon frère si coupable, mais si terriblement puni, me sont tellement pénibles que je suis heureuse que vous soyez près de moi pour m'aider à supporter ma douloureuse émotion.

— Ne dois-je pas partager avec vous le malheur aussi bien que le bonheur, répondit le jeune homme en pressant tendrement la main de la jeune fille.

— Voici mon frère, dit-elle en montrant dans une allée sablée du triste jardin rectangulaire un homme pâle et vêtu de noir dont l'attitude et la physionomie reflétaient bien plus que la folie une poignante tristesse.

Harry Dorgan ressentait une étrange émotion, mais, à mesure qu'il examinait le dément une étrange surprise s'emparait de lui. Cet homme à la mine chétive et timide était-il bien l'audacieux Baruch? Cela lui paraissait impossible.

— Comme il est changé! ne put-il s'empêcher de dire à miss Isidora qui, doucement, avait pris les mains du dément et le regardait en souriant.

Le fou paraissait très préoccupé de la présence de l'ingénieur qui, lui, se sentait envahi par une sorte d'angoisse. Leurs regards se rencontrèrent et on eût dit qu'un éclair de lucidité avait passé dans les yeux vagues de Baruch. Il semblait faire des efforts inouis pour se rappeler où il avait vu ce visiteur et comment il se nommait.

— Comment te trouves-tu? demanda miss Isidora avec sollicitude.

A la grande surprise d'Harry Dorgan, Baruch répondit d'une façon très sensée:

— Je suis très mal, mademoiselle. J'ai cru un moment que j'allais gué-

rir, mais j'ai fait une rechute. Je n'ai plus de mémoire... je ne puis plus me souvenir...

— Ma chère Isidora, dit l'ingénieur, ne prolongeons pas trop longtemps notre visite. Ne craignez-vous pas de fatiguer le malade?

— Non, répondit-elle; aujourd'hui il semble aller mieux. Il a répondu sensément à ma question. Qui sait si le temps et le repos ne rallumeront pas la flamme de la raison, mais comme il est changé.

— C'est ce que je remarquais tout à l'heure.

Il y eut un silence, Baruch s'était emparé de l'ombrelle de miss Isidora et, comme les enfants, s'amusait machinalement à écrire sur le sable de l'allée. Mais tout à coup, Harry poussa un cri de stupeur.

— Regardez, Isidora, ce qu'il vient d'écrire!

La jeune fille lut avec surprise ces deux mots très nettement tracés: "Joë Dorgan".

— Peut-être me prend-il pour mon frère, murmura l'ingénieur; mais il me vient une idée. Et tirant de sa poche un carnet et un crayon, il les présenta au dément. Celui-ci ne se fit pas prier pour écrire de nouveau les deux mots "Joë Dorgan", qu'il souligna d'un paraphe compliqué.

— Par exemple, s'écria l'ingénieur en arrachant le carnet presque des mains du fou, voilà qui est stupéfiant. Regardez donc, Isidora. Il vient de tracer la propre signature de mon frère. C'est à n'y rien comprendre. C'est l'écriture de Joë Dorgan, et c'est son paraphe.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura la jeune fille au comble de l'étonnement; rendez-lui donc le carnet et le crayon. Nous allons bien voir.

Baruch n'hésita pas à écrire de nouveau comme on l'en sollicitait, mais on eût dit qu'il ne connaissait rien d'autre que la signature "Joë Dorgan". Il la reproduisit plusieurs fois et traça des mots sans suite, comme mémoire... mort... docteur...

— Tu connais donc Joë Dorgan, lui demanda Isidora.

— Oui... Joë Dorgan, répéta-t-il stupidement.

— Ecris: Baruch Jorgell.

Il obéit docilement à la surprise croissante d'Harry, les mots Baruch Jorgell étaient tracés de l'écriture de Joë Dorgan.

— Il y a là un étrange mystère! s'écria l'ingénieur. Il faudra que j'arrive à l'éclaircir. Je n'ose aller jusqu'au bout de ma pensée.

— Ne cherchons pas à expliquer ce qui est inexplicable, dit miss Isidora, profondément troublée. J'ai toujours, moi aussi, dit qu'il y avait là un mystère.

— Il est temps de nous retirer. J'ai besoin de beaucoup réfléchir à ce que je viens de voir.

— Oui, partons, vous avez raison.

Ils prirent congé du dément qui, maintenant était retombé dans un morne abattement. La fugitive étincelle de lucidité qui avait brillé un instant s'était éteinte. C'est à peine s'il parut s'apercevoir du départ de ses visiteurs.

Obséquieux et flairant sans doute quelque pourboire, le surveillant en chef attendait Harry et Isidora à la petite porte de fer du jardin. Pendant qu'il les reconduisit par les allées en friche de l'entrée, l'ingénieur dit brusquement:

— Je suis persuadé que si le malade était entre les mains de spécialistes habiles, arraché à la promiscuité des

aliénés, il finirait par guérir et alors nous aurions la clef de l'énigme.

— Je m'occuperai de le faire sortir d'ici, balbutia la jeune fille avec agitation, je suis sûre, moi aussi, que mon frère serait guérissable.

— Il n'y a qu'un inconvénient à cela, interrompit le gardien-chef qui avait tout en tendu, c'est que M. Baruch Jorgell ayani été condamné à mort, ne peut sortir d'ici.

— Mais, objecta la jeune fille, on indemniserait le directeur.

La chose est impossible. Il n'y a pas d'indemnité qui tienne. La loi est la loi. Le directeur est responsable de son prisonnier et si nous appliquions strictement le règlement, il devrait être enfermé dans une cellule munie de barreaux de fer. Ce n'est que par faveur qu'on lui permet de demeurer avec les aliénés paisibles.

Miss Isidora ne répondit pas un mot à cette phrase qui lui rappelait de cruels souvenirs, qui lui montrait que, pour la société, Baruch était toujours un criminel.

Quelques minutes après, elle remontait dans l'auto où mistress Mac Barlott l'attendait avec impatience.

Le retour à New-York fut silencieux. L'ingénieur ne pouvait s'empêcher de se demander anxieusement si c'était bien l'assassin Baruch qu'il venait de visiter.

CHAPITRE VI

Une joviale réception

Comme chaque matin, le hall des exercices du "Gorill Club" était en pleine animation. Jongleurs, athlètes, écuyers et animaux savants étaient plongés dans l'ardeur du travail, sous la **bénévole surveillance** de l'illustre

John Sleary et de son non moins illustre ami, le clown Bombridge.

Oscar Tournesol, qui depuis son arrivée au club avait fait de rapides progrès et donnait à ses professeurs les plus belles espérances, était occupé à réaliser une série de sauts périlleux, vêtu d'une fourrure ajustée à sa taille, qui lui donnait l'aspect d'un singe de grande espèce, lorsque John Sleary, le visage très animé, vint lui dire qu'un gentleman de la plus rare correction le demandait au bureau.

— C'est, fit-il, heu... heu... quelqu'un qui appartient certainement... heu... heu... à l'aristocratie du vieux continent... Il porte une chemise brodée, un costume qui sort de chez le tailleur, et il est arrivé dans une auto tout à fait... heu... heu... luxueuse.

Sans quitter son pittoresque déguisement, Oscar s'empressa de suivre le directeur jusqu'au bureau situé près de la porte d'entrée, et là, il se trouva inopinément en face de son compatriote et ami, Agénor Marmousier. Tous deux se serrèrent la main avec effusion. Et leur premier soin fut de congédier M. Sleary qui s'obstinait à vouloir faire prendre aux visiteurs un verre de gin.

— Ce vieil ivrogne est assommant. dit Oscar, il est tellement imbibé d'alcool que je suis sûr qu'il prendrait feu comme un simple punch si l'on approchait de lui une allumette.

Agénor paraissait si préoccupé qu'il n'avait pas même fait attention à l'étrange costume dont était revêtu son ami et que complétait une tête de carton au masque hideux, pour le moment rejetée en arrière comme un capuchon.

— Mon brave Oscar, je suis venu vous trouver pour vous confier mon

embarras. Je me trouve dans une situation singulière. Et, pour comble d'ennui, M. Fred Jorgell, l'ingénieur Dorgan et miss Isidora sont allés en auto au-devant de vos amies Andrée et Frédérique et de leurs fiancés qui reviennent de la Nouvelle-Orléans sans avoir abouti dans leurs recherches.

— Je m'attendais à cela, murmura Oscar, mais de quoi s'agit-il?

— Vous allez le savoir. Je vous ai bien des fois parlé de mon bienfaiteur, lord Astor Burydan, qui possède l'imagination d'un poète en même temps que la générosité d'un prince, lord Burydan près duquel pendant trois ans j'ai coulé les plus heureux jours de ma vie.

— Mais vous m'avez dit qu'il était mort, qu'il avait péri dans le naufrage de la "Ville-de-Frisco"?

— Il n'en est rien, heureusement; mais lord Burydan, ce qui ne m'étonne qu'à moitié de sa part, d'ailleurs, se trouve en ce moment-ci dans la plus étrange des situations. Tenez, lisez ceci, et vous serez plus rapidement renseigné.

Et Agénor tendait au bossu un numéro du "New-York Sun" dont un article portait en manchette:

UN DRAME SUR LE MISSISSIPI

Un prétendu lord jette le chauffeur
d'un yacht en pâture aux caïmans.
Deux aliénés dangereux.

Le commencement de cet article sensationnel contenait le récit à peine exagéré des événements que nous avons vu se dérouler à bord de l'Arkansas. On y narrait l'arrestation de lord Burydan et de l'Indien Kloum. Les deux fugitifs avaient d'abord été enfermés dans une prison de la Nouvelle-

Orléans. Mais, devant le constable, lord Burydan s'était réclamé de l'ambassade d'Angleterre à New-York et avait mené grand tapage. Le consul anglais de la Nouvelle-Orléans ayant par principe appuyé ses réclamations, le lord et son compagnon avaient été embarqués sous bonne escorte et conduits à New-York. L'excentrique lord, qui avait dans les milieux diplomatiques de hautes et puissantes relations, ne doutait pas qu'une fois arrivé dans la capitale de l'Union, il ne lui fût rendu promptement justice.

Malheureusement, l'ambassade avait montré une mauvaise volonté extraordinaire et, comme lord Burydan n'avait sur lui aucun papier qui pût prouver sa qualité, on l'avait bel et bien enfermé avec son soi-disant complice au "Lunatic Asylum" de Greenaway, en attendant qu'on prît un arrêté d'expulsion en bonne forme.

Ce que le journal ne disait pas, c'est qu'un des attachés de l'ambassade anglaise était le fils d'un parent éloigné de lord Burydan, qui, sur la nouvelle de son décès, s'était fait provisoirement envoyer en possession de son immense fortune.

Dans ces conditions, l'excentrique avait de grandes chances de faire un long séjour dans les cabanons grillés du "Lunatic Asylum" où, sur recommandations expresses, il avait été immédiatement "bouclé" en qualité de fou dangereux.

— Vous savez, dit Agénor, lorsque le bossu eut terminé la lecture de l'article, que, dans le naufrage, j'ai réussi à sauver tous les papiers de lord Burydan dont j'étais porteur. Comme tout le monde l'aurait fait à ma place, je courus avec ces papiers à l'ambassade d'Angleterre; mais on m'y a fort mal accueilli, on m'a presque jeté de-

hors en me conseillant de ne pas me mêler de ce qui ne me regardait pas. Très surpris, je suis allé au "Lunatic Asylum". On ne m'a même pas laissé entrer et on m'a fort insolemment fait entendre qu'il fallait que je fusse un complice des deux internés pour demander ainsi à venir les voir. Il faut absolument que je porte secours à mon ami et que je l'aide à s'échapper de cet asile. Pour qu'on n'ait pas tenu compte de mes réclamations, il faut qu'il ait des ennemis puissants. Si je ne me hâte pas de lui faire rendre la liberté, il sera peut-être emmené dans quelque hospice de province où il me serait impossible de le découvrir.

— Attendez l'arrivée de Fred Jorgell.

— Je ne puis rien attendre. J'aurais un remords éternel d'avoir, par mes retards, causé le malheur de mon bienfaiteur.

— Je comprends cela. Mais en quoi puis-je vous être utile?

Depuis un instant, Agénor considérait attentivement le costume de singe dont Oscar était revêtu.

— Eh bien, fit-il, grâce à votre déguisement.

— Jecomprends de moins en moins.

— Voici mon plan. Je vais vous faire enfermer au "Lunatic Asylum".

— Hum!... s'écria Oscar, dont la bosse tressauta.

— Ne vous étonnez pas et écoutez-moi jusqu'au bout. Vous êtes agile. Ce doit être un jeu pour vous d'escalader une muraille ou de franchir une grille?

— Bien sûr.

— Alors, il s'agit de faire évader lord Burydan et le Peau-Rouge. Je vais vous donner une bonne lime, un revolver cinq ou six bank-notes de cent dollars. Si avec cela vous ne réus-

sissez pas, vous n'êtes pas digne de la haute opinion que j'ai de vous.

— On est Parisien, fit Oscar en se rengorgeant. Bien que ça n'ait pas l'air très commode, je vais tenter l'entreprise. Seulement, il faudra m'excuser près de M. Sleary et dire que vous m'emmenez en vacances.

Au bout d'une demi-heure de conversation, Oscar, d'abord un peu hésitant, était devenu enthousiaste de cet original projet qui n'avait pu germer que dans la cervelle d'un poète fantaisiste tel que l'était Agénor Marmousier.

Après divers préparatifs, les deux amis montèrent en auto et se firent conduire au "Lunatic Asylum" de Greenaway. Oscar était toujours en singe et le hideux masque de carton qu'il avait rabattu sur son visage complétait à miracle le déguisement.

Comme ils allaient descendre en face de la grille dorée de l'établissement, Oscar dit à son compagnon:

— J'espère bientôt vous faire parvenir des nouvelles; mais je vous recommande surtout de ne souffler mot de cette aventure ni à Mlles Frédériques et Andrée, ni à leurs fiancés. Je leur avais promis de ne rien faire qui n'eût pour but de retrouver M. Bondonnat et je manque à ma parole pour vous être agréable en me laissant enfermer dans cet asile.

Agénor fit la promesse que son ami exigeait de lui; tous deux passèrent gravement devant la loge du concierge ébahi et se dirigèrent vers le cabinet directorial. Dans sa stupeur, le concierge n'avait pas reconnu dans Agénor le gentleman qui, quelques heures auparavant, était venu lui parler de lord Burydan.

Ils sonnèrent et ce fut M. Palmers lui-même qui vint leur ouvrir, très

mécontent d'avoir été dérangé d'un travail de pointage des journaux sportifs auquel il se livrait avant de se rendre sur le turf, suivant sa louable habitude.

A la vue du quadrumane qui accompagnait Agénor, il eut un froncement de sourcils.

— Que signifie cette mauvaise plaisanterie? grommela-t-il.

— Ce n'est pas une plaisanterie, reprit gravement Agénor, je vous amène un client, et un client payant.

M. Palmers eut un sourire débonnaire.

— Qui, continua, le poète, mon malheureux neveu que vous voyez affublé de ce déguisement ridicule, à la funeste quoique inoffensive manie de se croire devenu singe. Il passe son temps à grimper aux arbres, à croquer des noisettes et à faire de hideuses grimaces; mais je ne doute pas qu'après quelques semaines de traitement, il ne revienne à des idées très raisonnables.

— Vous pouvez en être sûr., fit M. Palmers, dont l'imagination rapide combinait déjà une nouvelle martingale. Mais vous savez que l'usage est de payer trois mois d'avance à raison de cent dollars par mois.

Sans la moindre observation, Agénor tendit trois bank-notes. M. Palmers les fit disparaître dans la profondeur de son gilet avec la prestesse d'un escamoteur de profession; puis, oubliant la présence de ses visiteurs, il jeta un coup d'oeil radieux vers les journaux de sport annotés au crayon bleu et murmura entre ses dents:

— Décidément, je joue le favori, cela suffira.

— Si cela ne vous suffisait pas... reprit Agénor, gardant à grand-peine son sérieux.

— Non, mille pardons, je pensais à autre chose. Vous dites que ce malade est inoffensif?

— Absolument.

— C'est bien. Je vais procéder moi-même à son installation et d'ici peu, je vous garantis qu'il ira mieux.

Et il congédia doucement Agénor qui contenait difficilement une grande envie de rire.

Pendant tout ce dialogue, Oscar était demeuré dans un coin, feignant de ne rien entendre de la conversation, mais sitôt qu'Agénor eut disparu, il se mit à gambader sautant par-dessus les meubles et déchirant au hasard les journaux de courses qui lui tombaient sous la main.

M. Palmers, vaguement inquiet, se réfugia le plus loin possible du singe et se hâta de sonner un des gardiens. Un de ces fonctionnaires, vêtu de la casaque jaune à boutons de métal et coiffé de casque de cuir bouilli, qui était, on le sait, l'uniforme de la maison, apparut dans l'entre-bâillement de la porte. C'était le surveillant en chef, celui-là même que nous avons vu servir de guide à miss Isidora et à son fiancé dans leur dernière visite au "Lunatic Asylum".

— Rugby, lui dit-il d'un air dégoûté, conduisez-moi vivement ce gorille dans un cabanon quelconque et commencez par le mettre au pain et à l'eau pour lui apprendre à vivre. Ah! mon bonhomme, je vais t'enseigner à faire le singe, moi, attends un peu!

— Est-il dangereux? demanda Rugby.

— Inoffensif, complètement inoffensif, et de plus, c'est un malade payant.

— Bien, monsieur le directeur; mais je voulais vous dire quelque chose...

— Qu'y a-t-il encore? fit M. Palmers d'un air furieux.

— Les malades refusent énergiquement de manger du boudin.

— Alors, donnez-leur des harengs marinés; il y a encore la moitié du stock que j'ai acheté à la criée, le mois dernier.

— Ils ne veulent pas de harengs marinés non plus. Ils prétendent que cela leur donne une soif de tous les diables. Et précisément, il n'y a plus de bière en cave et le brasseur refuse de faire une nouvelle livraison à crédit.

— Au diable tous ces toqués! ils sont vraiment bien difficiles. Pour ce matin, tâchez qu'ils se contentent encore de boudin et de harengs marinés, et comme boisson, vous leur donnerez de l'eau teintée de whiskey. Je vais aux courses. J'ai des tuyaux épatants. Si j'ai touché le gagnant, les fous auront ce soir un bont rôti de cheval avec des pommes de terre autour et de la bière à discrétion.

— Mais, monsieur le directeur...

— Assez! Je n'ai pas le temps d'écouter vos sornettes. Emmenez votre gorille et fichez-moi le camp!

Le bossu, que cette scène réjouissait infiniment, suivit le gardien sans résistance; mais avant de sortir de la pièce, il eut soin de renverser d'un coup de pied une bouteille d'encre dont le contenu inonda toutes les papiers de M. Palmers.

Pendant que celui-ci jurait et tempêtait, Oscar suivit le gardien qui riait sous cape, et se laissa conduire par lui jusqu'à une arrière-cour presque entièrement entourée de cellules grillagées. Le surveillant en ouvrit une et poussa brutalement Oscar dans l'intérieur, non sans l'avoir gratifié d'un coup de pied.

Oscar regarda autour de lui et vit une étroite pièce meublée d'un lit de sangle, d'un escabeau et d'une cruche d'eau au-dessus de laquelle était posé un pain de munition.

— Ça, c'est rigolo, par exemple! s'exclama-t-il, je me demande un peu comment on trace les pensionnaires qui ne paient pas et qui ne sont pas inoffensifs?

Il passa le restant de la journée fort tristement et il fut assez surpris quand, le soir, on lui apporta une portion de rôti entouré de pommes de terre accompagné d'une pinte de bière. Il pensa que, décidément, M. Palmers avait dû toucher le gagnant. Après son repas, auquel assista le surveillant, celui-ci, qui paraissait de moins mauvaise humeur que le matin, daigna lui souhaiter le bonsoir et le laissa méditer sans chandelle sur sa bizarre situation. Bientôt, une cloche annonça que tout le monde dormait ou devait dormir dans l'établissement. Oscar n'attendait que ce moment pour se mettre au travail.

Tout d'abord, il tira des poches intérieures de sa fourrure de singe une minuscule lanterne électrique de forme plate, un tournevis et une lime. En un clin d'oeil, à l'aide du tournevis, il eut dévissé la serrure de son cabanon. Une fois dans la cour, il réfléchit. Il était évident pour lui que lord Burydan devait se trouver dans une des cellules voisines. Eteignant sa lanterne, il frappa à l'une des portes; il n'obtint pas de réponse. Il en heurta une autre, puis une autre encore, puis une quatrième, toujours du silence. Il commençait à désespérer, à se demander si celui qu'il cherchait ne se trouvait pas dans une autre partie de l'établissement et ce fut sans grand espoir qu'il ébranla du poing la sixième por-

te; mais, à sa grande joie, une voix bien timbrée répondit de l'intérieur :

— Qui est là? Quel est le gremlin qui se permet de troubler le sommeil de ma seigneurie?

— Silence, fit Oscar. Vous êtes lord Burydan?

— Parbleu, oui, mais...

— Silence, vous dis-je; je viens de la part de M. Agénor Marmousier.

L'excentrique lord eut peine à retenir un cri de joie :

— Ce cher Agénor! s'écria-t-il, il est vivant! Comme je suis heureux qu'il ait échappé au naufrage!

— Ne criez pas si fort. Je suis envoyé par votre ami pour vous délivrer; mais soyez prudent et ne manifestez aucun étonnement du bizarre costume dont vous me verrez revêtu.

— Bon, je suis tout oreilles.

— Passez la main entre les deux barreaux de l'ouverture grillée qui est au bout de la porte. Je vous donne trois objets: une lime, un tournevis et une lampe électrique; avec cela, vous pouvez être libre dans dix minutes.

Le noble lord ne se fit pas répéter cette invitation. Oscar entendit grincer le tournevis, bientôt la serrure tomba et la porte s'ouvrit.

Les deux amis de fraîche date échangèrent une cordiale poignée de main, puis ils se mirent à la recherche de la cellule de Kloum qui fut délivré de la même manière.

— Maintenant, dit Oscar, il ne nous reste plus qu'à passer par-dessus les murs ou à franchir la grille.

— C'est que, dit lord Burydan, la muraille a dix-huit pieds de haut et je souffre encore d'une blessure à la jambe. Il me semble préférable de s'emparer des clefs que le surveillant porte toujours à sa ceinture. Je sais déjà que la petite porte du jardin

aboutit à une ruelle déserte. C'est la clef de la porte qu'il nous faudrait.

— Il faudrait faire venir ici le surveillant.

— Comment?

— En poussant des hurlements féroces et en allumant votre lampe électrique.

Ce stratagème eut un plein succès. Au bout de dix minutes de cris accompagnés d'illuminations, les fugitifs entendirent une clef grincer dans la serrure de la porte de la cour. Aussitôt, ils éteignirent leur lanterne et se tapirent dans un angle obscur. Un surveillant — mais ce n'était pas le gardien chef — passa devant eux sans les voir. Dès qu'il les eut dépassés, l'impassible et silencieux Kloum lui sauta à la gorge, le bâillonna avec son mouchoir et le ficela soigneusement. Cela fait, l'homme fut jeté dans la cellule qu'avait occupée Oscar. La lanterne électrique fut rallumée et les vociférations recommencèrent. Le truc était décidément excellent, car un second gardien fut capturé de la même manière, puis un troisième qui était venu à la recherche des deux autres. Enfin, ce fut le tour du surveillant-chef qui, après une courte lutte, alla rejoindre ses collègues dans le cabanon.

Kloum prit les clefs que ce fonctionnaire portait à la ceinture, pendant qu'Oscar s'écriait joyeusement :

— Je crois que l'affaire est dans le sac. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à filer.

— Une minute, dit lord Burydan. Je ne veux pas que le passage dans cet établissement de celui qu'on a surnommé le "lord excentrique" ne soit pas signalé par quelque haut fait. Je ne m'en vais pas d'ici sans avoir offert

un joyeux souper à mes collègues, messieurs les aliénés.

Oscar voulut faire quelques timides objections, mais lord Burydan lui coupa la parole et lui démontra clair comme le jour qu'un pareil repas était d'autant plus indispensable, que les malheureux aliénés mouraient à peu près de faim, réduits qu'ils étaient, depuis quelques semaines, au régime de la charcuterie et des conserves avariées.

L'occupation méthodique de l'établissement par les trois conspirateurs continua, et tout d'abord, on s'empara de la loge du concierge qui, surpris dans son premier sommeil aux côtés de sa femme, fut promptement mis hors d'état de nuire.

La menace du revolver que portait Oscar et les poings solides de lord Burydan eurent vite raison des autres gardiens cernés dans le logement qu'ils occupaient, et Kloum, sortant tranquillement par la grille principale, sauta dans un taxi en jetant au chauffeur l'adresse d'un restaurant ouvert toute la nuit. Il était de retour une demi-heure après, avec les éléments d'un pantagruélique souper: jambons roses, comme les joues pudiques des jeunes misses, andouilles phénoménales, savoureux rosbifs, volailles truffées, sans compter plusieurs paniers de vins de divers crus où le champagne n'était pas oublié.

Pendant que le Peau-Rouge remplissait ainsi les fonctions d'officier de bouche, lord Burydan et Oscar ouvraient une à une les portes des dortoirs et annonçaient que, par extraordinaire, l'honorable M. Palmers, ayant touché la forte côte, offrait à tous les pensionnaires un joyeux réveillon.

Cette nouvelle suscita un réel enthousiasme. En un clin d'oeil tout le

monde fut sur pied; l'électricité fut allumée dans tous les corps de bâtiments; puis le domicile particulier de M. Palmers fut envahi et c'est là qu'on prit les serviettes, les nappes damassées, les cristaux et les porcelaines jugés indispensables à la solennité du festin. Les folles mirent le couvert, chacun prit place à table, et bientôt la réunion présenta le spectacle le plus vif et le plus animé.

À la grande surprise de lord Burydan, qui s'en donnait à coeur joie, les convives, à part quelques éclats de rire trop perçants, quelques répliques un peu trop vives, conservaient un décorum parfait. Les hommes offraient à boire à leurs voisins et leur passaient les plats avec une politesse exquise; on se fût cru dans la salle d'une table d'hôte ordinaire; mais à mesure que les fumées du vin montaient à ces cerveaux déséquilibrés, des changements se produisirent dans l'attitude des invités.

On n'était pas arrivé au dessert que l'homme-chat sautait sur la table, faisait le gros-dos en exécutant toute une gamme de miaulements les plus réjouissants du monde. L'homme-automobile, qui se promenait toute la journée emmaillotté de pneumatiques, réclamait à grands cris du benzo-naphtol. On lui fit avaler un siphon d'eau de Seltz et il déclara qu'il avait son plein d'essence et qu'il allait bientôt partir. Une grosse dame, qui se croyait changée en gigots de mouton, offrait un couteau et une fourchette à ses voisins pour leur permettre de goûter un morceau de son épaule d'odue. Quelques charitables folles, songeant aux blessés de la guerre balkanique, transformaient activement en charpie la nappe et les serviettes damassées de M. Palmers.

Quelques-uns chantaient des cantiques et d'autres des chansons à boire. Le bacchanal était devenu indescriptible. On cassait la vaisselle pour s'amuser et l'on jetait les bouteilles vides par les fenêtres. Quelqu'un proposait d'organiser un bal lorsque, tout à coup l'honorable M. Palmers, qui était rentré tranquillement par la petite porte de la grille dont il avait la clef et que l'illumination de son établissement à une heure pareille remplissait d'étonnement, parut à la porte de la salle du festin. En présence de cet étonnant spectacle, ses yeux s'arrondirent et son visage exprima la stupeur la plus complète; mais bientôt, il reconnut les lambeaux de son linge de table déchiqueté et les débris de ses assiettes et de ses compotiers. Il poussa un cri de rage et sa figure devint écarlate.

— Vive M. Palmers! criaient les convives avec enthousiasme.

— Canailles!... fripouilles!... bandits!... rugit-il en tirant son browning, vous m'en paierez cela!

Et tout en menaçant les fous de son revolver, il cherchait à faire retraite du côté de la porte.

Il n'en eut pas la possibilité. Sur un signe de lord Burydan, Kloum l'avait saisi par le poignet et l'avait désarmé. Il continuait à proférer de terribles menaces, mais les fous l'entouraient en hurlant et exécutaient autour de lui une sarabande échevelée.

— C'est ce misérable qui ne nous fait manger que des harengs marinés et de la charcuterie!

— Il faut le pendre!

— Le faire rôtir avec des pommes de terre autour!

— Le goudronner et l'emplumer!

— Oui, c'est cela! appuyèrent une dizaine de voix.

Et aussitôt, on alla chercher à la cave un bril de goudron et au dortoir tout ce qu'on put trouver d'édredons et d'oreillers de plumes, et M. Palmers, déshabillé malgré ses supplications, fut soigneusement goudronné et emplumé. On eût dit un poulet échappé par miracle au cuisinier en train de l'apprêter. Son aspect était si pitoyablement comique que tous les fous éclatèrent d'un rire bruyant.

— Il faut, proposa quelqu'un, emplumer les gardiens.

Cette proposition fut vivement applaudie et tout le monde se dirigea précipitamment du côté des cellules. Il ne demeura dans la salle que lord Burydan, le Peau-Rouge, Oscar et un aliéné triste, timide et vêtu de noir, qui se dissimulait derrière les doubles rideaux des fenêtres.

— En voilà assez, maintenant, dit lord Burydan, filons!

— Oui, approuva Oscar, le moment est propice.

Et tous trois rasant les murs se dirigèrent du côté des jardins. Ils ne s'aperçurent pas que le fou aux vêtements noirs les suivait lentement à une trentaine de pas en arrière.

Le lendemain du soir qui avait vu se dérouler ces mémorables événements, Agénor fut un peu surpris de ne pas recevoir de nouvelles d'Oscar, mais il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Il pensa que le bossu s'était trouvé dans l'impossibilité d'écrire et qu'il aurait sans doute une lettre le jour suivant; d'ailleurs, l'attention du poète fut retenue par Fred Jorgell et miss Isidora, revenus en compagnie des Français plus tôt qu'ils ne l'avaient annoncé.

Ce matin-là, d'ailleurs, miss Isidora trouva dans son courrier une lettre arrivée déjà depuis deux jours et dont la teneur lui causa quelque inquiétude.

Elle était signée Rugby, le surveillant en chef du "Lunatic Asylum". Il y disait en substance que l'établissement, depuis la dernière visite de la jeune fille, allait de mal en pis. Il n'y avait plus ni organisation ni discipline; bien plus, le directeur, M. Palmers, jopant aux courses tout l'argent qu'il pouvait rassembler, ne payait plus ses fournisseurs. Malades et gardiens étaient affreusement mal nourris, quand ils l'étaient. Le "Lunatic Asylum" était devenu une vraie pétardière et des catastrophes étaient à prévoir. Il considérait de son devoir, lui, Rugby, de prévenir de cet état de choses l'honorable miss Jorgell, pour qu'elle prit telles mesures qu'il conviendrait et il déclarait en terminant qu'il espérait que la jeune fille lui serait reconnaissante de sa vigilance et de son dévouement.

Cette lettre alarma tellement Isidora qu'aussitôt après son déjeuner, elle se rendit à Greenaway en compagnie de Frédérique qui avait bien voulu consentir à l'accompagner.

Mais elles ne purent pénétrer dans l'établissement. Les grilles étaient fermées et barricadées intérieurement. Elles n'aperçurent aucun surveillant. Du haut des murailles où ils étaient juchés, des aliénés leur faisaient des signes menaçants.

Elles s'enfuirent épouvantées jusqu'au premier poste de policemen auxquels elles racontèrent ce qu'elles venaient de voir. Le chef du poste, sachant qu'il avait affaire à la fille du milliardaire Fred Jorgell, se hâta d'obtempérer à sa demande et envoya douze hommes accompagnés d'un serrurier. La grille fut forcée et les policemen pénétrèrent dans l'intérieur de l'établissement.

Tout d'abord, ils aperçurent M. Palmers et les gardiens qui, vêtus seulement de leur plumage improvisé, avaient cherché un refuge dans les arbres de l'avenue. On recueillit ces malheureux pour leur procurer les soins que nécessitait leur état.

Il fallut plusieurs heures pour faire le siège des bâtiments où les fous s'étaient retranchés et ce ne fut qu'à grand-peine qu'ils purent être réintégrés dans leurs cellules. Mais en dépit de toutes les perquisitions, on ne retrouva ni l'excentrique lord Burydan, ni Kloum le Peau-Rouge, ni Baruch Jorgell pas plus d'ailleurs que l'homme-singe dont on ignorait le nom et qui devait certainement avoir été l'un des principaux instigateurs de la révolte.

Deuxième partie

L'AUTOMOBILE FANTOME

CHAPITRE PREMIER

M. Steffel n'est pas content

M. Steffel, le chef de la police de New-York, était ce jour-là de fort mauvaise humeur. Il arpenta d'un pas saccadé son luxueux cabinet de travail en brandissant un rapport qu'il venait de recevoir et qui émanait du chef de police de Greenaway.

— Vraiment, s'écria-t-il tout haut, c'est à ne plus savoir où donner de la tête. Je suis débordé. Il me faudrait un personnel deux fois plus considérable! Il n'y a pas de jour que les journaux ne me tournent en plaisanterie au sujet de cette fameuse association de la Main Rouge!...

Et il ajouta en froissant nerveusement le rapport qu'il tenait entre les mains:

— Comment diable veut-on que je détruise les bandits de la Main Rouge? Ils sont mieux organisés que la police. Il y a des moments où je suis, ma foi, tenté de le croire! Sans compter que dans mon administration, il y a pas mal de fonctionnaires, grands et petits, qui sont à la solde des bandits! Vraiment, c'est décourageant. Il y a des jours où, ma foi! j'ai envie de donner ma démission!

M. Steffel déposa le rapport, dont la lecture l'avait tant irrité, parmi les paperasses qui encombraient son bureau, mais sa mauvaise humeur n'avait pas fini de s'exhaler.

Il ne manquait plus que cette révolte de fous au "Lunatic Asylum" pour compléter la série!

Le chef de la police sonna.

— Qu'on fasse venir l'agent Grogmann, dit-il au garçon de bureau qui était accouru.

Une minute après, un personnage à la mine rubiconde, aux longues moustaches rousses, et au ventre bedonnant, fit son entrée dans le cabinet directeur. Un sourire naïf s'épanouissait sur sa physionomie débonnaire.

— Alors, dit M. Steffel d'un air impatienté, vous avez assisté au siège du "Lunatic Asylum"? Vous pouvez me donner des détails précis?

— Oui, monsieur le directeur. Et il a fallu déployer une véritable bravoure, faire le siège de chaque corps de bâtiment. Les fous nous ont jeté toutes sortes d'objets sur la tête: des traversins, des pommes de terre pourries et jusqu'à des marmites, des vases de nuit et de vieux souliers.

— Je ne vous demande pas cela, s'écria M. Steffel en haussant les épaules, vous avez l'air tout fier d'avoir reçu de vieux godillots et des vases de nuits sur le nez; il n'y a pas de quoi

s'en vanter. Dites-moi plutôt le nombre exact des évadés et leur signalement.

— Ils ne sont que quatre.

— Vous trouvez que ce n'est pas assez, sans doute; continuez. . .

— Il y a d'abord le prétendu lord Burydan et Kloum, son domestique peau-rouge; puis un inconnu qui s'est présenté la veille habillé en singe.

— Un inconnu? M. Palmers n'a donc pas noté son nom et son âge ainsi que les règlements l'y obligent.

— Non, monsieur le directeur.

— C'est bon! M. Palmers sera mis à l'amende. Il faudra le convoquer à mon bureau sitôt qu'il aura été suffisamment savonné et qu'il sera débarrassé des plumes et du goudron dont il est enduit. Mais quel est le quatrième évadé?

— C'est le fameux Baruch Jorgell, l'assassin milliardaire.

— Voilà qui est très ennuyeux, murmura-t-il. Les journaux vont faire un beau tapage. Et si je ne repince pas pas ce gremlin dans les vingt-quatre heures, on ne va pas manquer de dire que j'ai touché la forte somme pour le laisser évader.

— Cela ne sera peut-être pas si commode que ça de le rattraper, dit tranquillement l'agent Grogmann.

— Parbleu oui, vous, cela vous est égal, s'écria M. Steffel exaspéré. Ce n'est pas vous qui êtes responsable! Mais je veux qu'ils soient retrouvés tous les quatre aujourd'hui même! Vous entendez? Et c'est vous que j'ai vais charger de cette quadruple arrestation et que j'en rendrai responsable!

— Mais, monsieur le directeur. . .

— Taisez-vous. Possédez-vous seulement le signalement des évadés?

— C'est que. . . balbutia l'agent Grogmann d'une voix hésitante.

— Quoi?... Allons, parlez donc!

— Le signalement de Baruch Jorgell doit certainement se trouver dans son ancien dossier. Quant à celui du fou qui portait un déguisement de singe, je ne l'ai pas. Et celui des deux autres non plus. Je sais seulement que Kloum est Peau-Rouge et que le faux lord Burydan est un homme blanc...

— Nous voilà bien avancés, s'écria M. Steffel en donnant, de colère, un coup de poing sur la table. Autant dire tout de suite que vous ne possédez aucun renseignement! D'autant plus que Baruch lui-même a, dit-on, beaucoup changé, beaucoup vieilli depuis son internement!

M. Steffel fut interrompu par l'arrivée du garçon de bureau qui lui apportait une demi-douzaine de lettres et de télégramme.

— Donnez, fit-il nerveusement.

Tout de suite, il décacheta une grande enveloppe fermée d'un cachet rouge, mais le contenu de ce pli était sans doute satisfaisant, car à mesure qu'il lisait sa physionomie se détendait. Et quand il eut achevé la missive, qui ne portait ni date, ni signature et qui était écrite à la machine, il poussa un soupir de satisfaction.

— Allons, murmura-t-il, voici heureusement une dénonciation anonyme qui va nous éviter bien des démarches inutiles.

Et il relut, mais cette fois à voix haute:

“Les quatre aliénés qui se sont échappés du ‘Lunatic Asylum’ ont trouvé un refuge dans un cabaret de la banlieue de New-York, qui n'est guère fréquenté que par les Indiens et les Métis: la buvette du ‘Grand Wigwan’, à Tampton. C'est le Peau-Rouge Kloum qui a conduit dans cet endroit ses compagnons de fuite. Si la

police prend bien ses mesures et surtout si elle ne perd pas de temps, elle mettra la main sur eux sans coup férir.”

— Certainement que je ne perdrai pas de temps, fit M. Steffel en se frottant les mains. Grogmann, vous allez prendre deux escouades d'agents et partir immédiatement. Pendant ce temps, je téléphonerai au poste de Tampton pour que deux ou trois escouades se mettent en marche, de façon à cerner cette buvette du ‘Grand Wigwan’, que je connais d'ailleurs parfaitement. Elle est notée comme un repaire de rôdeurs indiens, d'ivrognes et de mauvais drôles de toute espèce.

M. Steffel n'eut pas un seul instant de doute sur l'exactitude du renseignement qui lui parvenait si à point dans ce billet anonyme. L'habitude qu'il avait de ces sortes de dénonciations lui avait permis de se rendre compte d'un coup d'oeil, que celle-là disait bien la vérité.

Mais, par exemple, le chef de la police eût été fortement étonné s'il avait pu deviner que c'étaient les lords de la Main-Rouge eux-mêmes qui le renseignaient gracieusement. C'était, en effet, de Cornélius qu'émanait le billet. Le diabolique docteur avait pensé que le meilleur moyen d'avoir sous la main les quatre personnages dont il redoutait tant les révélations, était de leur faire réintégrer le Lunatic Asylum où il les savait à sa merci.

Aussitôt que Grogmann se fut retiré pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, M. Steffel saisit le récepteur du téléphone placé sur sa table et demanda la communication avec le chef du poste de police du village de Tampton; mais à ce moment le garçon de bureau lui remit une carte de visite ainsi libellée:

AGENOR MARMOUSIER

secrétaire particulier de Mr. Fred Jorgell

— Faites entrer, dit immédiatement M. Steffel; et, se composant une physionomie à la fois digne et souriante, il salua le représentant du milliardaire et lui désigna courtoisement un fauteuil.

— Monsieur le directeur, dit Agénor, après avoir échangé avec le haut fonctionnaire les politesses d'usage, je viens au sujet de la révolte dont le "Lunatic Asylum" de Greenaway a été cette nuit le théâtre...

— Et vous n'ignorez pas, sans doute, interrompit Steffel, que le fils de Mrs. Fred Jorgell est un des quatre fugitifs qui ont réussi à franchir les murailles de l'établissement.

— C'est précisément à cause de lui que je viens, et tout d'abord je vais vous dire que ce n'est pas le père du dément qui m'envoie; il a maudit une fois pour toutes le fils indigne et il ne veut plus entendre parler de lui sous quelque prétexte que ce soit.

— De la part de qui venez-vous donc? demanda le chef de la police avec étonnement.

— De la part de miss Isidora, la soeur de Baruch. Plus pitoyable que le milliardaire envers le fou assassin, elle tremble que ce misérable, perdu dans New-York et ne possédant pas sa raison, ne soit victime de quelque accident, et elle vous supplie instamment de le faire rechercher et de le réintégrer sans violence dans l'établissement où il reçoit les soins nécessaires à son état. Voici, d'ailleurs, ajouta le poète, en déposant un petit portefeuille sur le bureau, quelques bank-notes de cent dollars chacune pour stimuler le zèle de vos agents.

M. Steffet jeta négligemment le portefeuille dans un des tiroirs de son bureau.

— Merci pour mes hommes, de la part de la charmante miss, dit-il, mais cette prime n'était pas nécessaire...

Le directeur de la police fut interrompu par la vibration sonore du téléphone.

— Une minute, cher monsieur, dit-il à Agénor, vous permettez...

Et prenant en main le récepteur qu'il avait quitté lorsque son visiteur était entré:

— Allô! cria-t-il.

— C'est vous?... le chef du poste de Tampton?

— ...

— Ah! parfaitement. Il s'agit de faire cerner par vos hommes, et cela sans perdre un instant, un repaire d'Indiens et de Métis que je vous ai d'ailleurs donné ordre de surveiller! C'est la buvette du "Grand Wigwan..."

— ...

— Oui, je sais. C'est là qu'ils sont tous les quatre. Deux escouades sont déjà parties qui arriveront dans la direction du sud. Que vos escouades à vous se portent dans la direction nord et ne laissent passer personne. Vous pourrez opérer l'arrestation à la nuit tombante...

— ...

— Alors, je compte sur vous. Ces arrestations, surtout celles de Baruch Jorgell et de lord Burydan, sont très importantes!

M. Steffel racrocha le récepteur et, se tournant avec son sourire le plus aimable vers Agénor qui était devenu pâle en entendant ce lambeau de conversation dont il n'avait pas perdu un seul mot:

— Je vous disais donc, cher monsieur, reprit-il, qu'il était absolument

inutile que miss Isidora offrit une prime à mes agents. Nous savons d'ores et déjà où se trouvent les évadés du "Lunatic Asylum". J'ai envoyé des hommes pour procéder à leur arrestation. Toutes nos mesures sont prises. Vous pouvez rassurer miss Isidora et lui dire que son malheureux frère sera traité avec tous les égards possibles et réintégré sans violence dans la maison de santé où il est en traitement.

Agénor se hâta de prendre congé du haut fonctionnaire et sitôt qu'il fût sorti des bâtiments de la police, il sauta dans un cab, promit cinq dollars au cocher en lui jetant l'adresse de la buvette du "Grand Wigwan" dans le village de Tampton.

— Pourvu que j'arrive à temps, répétait-il en jetant de minute en minute des coups d'oeil impatients sur sa montre.

Pendant une demi-heure, le cab attelé d'un vigoureux cheval du Far-West fila au grand galop à travers les mornes paysages de briques et de plâtras de la banlieue new-yorkaise. On était arrivé au haut d'une montée, lorsque Agénor vit, à cinq cents mètres en avant de lui, une demi-douzaine de policemen qui s'avançaient d'un pas tranquille, sous la conduite d'un sergent qui n'était autre que le jovial Grogmann.

Le poète réfléchit un instant. Il apercevait tout à fait dans le lointain un amas de cahutes sordides qui ressemblaient plus à des tanières de romanichels qu'à la demeure d'honnêtes citoyens yankees.

— Arrêtez! cria-t-il au cocher; sommes-nous bientôt à Tampton?

— Mais nous y sommes depuis quelques minutes.

— Et ces masure, là-bas, ne serait-ce pas la buvette du "Grand Wigwan"?

— Mais oui, nous allons y arriver.

— Alors, c'est bien, je n'ai plus besoin de vos services!

Agénor descendit, paya le cocher et se mit à marcher à grandes enjambées sur la route déserte.

Il n'eut pas de peine à dépasser le petit groupe des policemen qui continuaient à avancer avec un flegme tout britannique, comme des gens qui sont sûrs, quoi qu'il arrive, de toucher leurs appointements à la fin du mois. La présence d'Agénor ne parut nullement suspecté à Grogmann, car il l'avait précisément aperçu au moment où il sortait du Police Office.

L'honnête sergent pensa que ce monsieur si bien mis qui suivait le même chemin que lui était sans doute un agent supérieur de l'administration, chargé par M. Steffel d'assister en personne à l'arrestation des quatre dangereux aliénés.

CHAPITRE II

La buvette du "Grand Wigwan"

Quand on avait franchi une porte vermoulue faite des planches arrachées à des caisses d'emballage et à laquelle des morceaux de cuir servait de gonds, on se trouvait dans une salle longue, basse et enfumée, où la vue et l'odorat étaient aussi désagréablement affectés l'un que l'autre; il régnait là une infâme odeur de poisson fumé, mêlée à des relents de mauvais alcools et de graisse rance; la fumée des pipes compliquée de celle du foyer s'échappait par un trou pratiqué dans la toiture après avoir saturée toute l'atmosphère de la pièce en formant

un brouillard tellement épais qu'on ne se voyait pas à trois pas.

Lorsque le regard s'était accoutumé à ces ténèbres, on distinguait, accrochées au mur, des panoplies barbares qui avaient dû appartenir autrefois à quelque chef redouté. Il y avait des couronnes de plumes d'aigle, des colliers faits avec les dents du puma ou les griffes de l'ours gris, des arcs, des flèches, des tomahawks, mêlés à des mocassins de peau de daim, à des bracelets de graines et de verroteries. On voyait encore des couteaux à scalper, une ou deux carabines d'ancien modèle, des pistolets à pierre, des bois d'élan et de renne, et tout un arsenal de petits sacs brodés pour mettre le tabac, et des calumets, dont quelques-uns, les plus anciens, étaient formés d'une pierre creusée et emmanchés d'un roseau.

En outre de ces panoplies qui recouvraient entièrement les murailles, le mobilier se composait de quelques escabeaux boiteux, de nattes de pailles de maïs et d'une étagère qui supportait une douzaine de bouteilles de whisky.

Tel était l'étrange repaire connu dans le pays sous le nom de buvette du "Grand Wigwam". C'est là que, deux lieues à la ronde, se réunissaient les Indiens pour converser des choses de leur race et surtout pour boire de "l'eau de feu" jusqu'à ce qu'ils restassent morts sur la place.

La propriétaire de cet établissement unique en son genre était une vieille "squaw" aussi sèche, aussi noire et aussi ratafinée qu'une momie. Elle se tenait généralement accroupie devant l'âtre et fumant sans répit une vieille pipe de terre noire qu'on lui connaissait depuis des années. Les familiers de la maison prétendaient mêm-

me que c'était à cette atmosphère fuligineuse qu'elle devait sa grande longévité et ils affirmaient qu'elle ne mourrait jamais, conservée qu'elle était par la fumée, à la façon des harengs saurs et des jambons.

Les deux filles de cette vénérable matrone, deux grandes créatures à la peau rouge, aux cheveux bleuâtres, au nez plat et aux dents longues, servaient les buveurs et, disait-on, étaient pour beaucoup dans la prospérité de l'établissement.

La directrice de la buvette du "Grand Wigwam", étant cousine de Kloum au huitième degré, celui-ci avait eu l'idée d'emmener ses amis dans ce repaire où ils avaient les plus grandes chances de n'être pas découverts. En quittant le "Lunatic Asylum" ils s'étaient donc rendus à Tampton.

Ils y étaient arrivés au petit jour, très fatigués tous les quatre par la nuit blanche qu'ils avaient passée et par toutes les émotions qu'ils avaient dû traverser. Ce n'est qu'une fois sorti de la maison de fous que lord Burydan s'était aperçu qu'un quatrième pensionnaire de l'établissement s'était attaché à leur suite.

— Qu'allons-nous faire de lui? avait demandé Oscar, qui ne reconnaissait nullement dans le nouveau venu le Baruch qu'il avait connu chez M. de Maubreuil, tant la captivité et la nature avaient déjà altéré l'oeuvre du sculpteur de chair humaine.

— Ma foi, je ne sais pas, avait dit lord Burydan.

Kloum, plus catégorique, avait déclaré qu'il fallait se débarrasser à tout prix de ce gêneur et, d'un geste impérieux et bref, il avait intimé au dément l'ordre de quitter la place au plus vite.

C'est alors que le pseudo-Baruch s'était jeté aux genoux de lord Burydan en joignant les mains d'une façon tellement suppliante que l'excentrique avait été profondément apitoyé.

— Ce pauvre diable a l'air inoffensif, avait-il dit; gardons-le provisoirement, plus tard, nous verrons.

L'aliéné, comme un chien perdu qui s'attache aux pas du premier passant sympathique, s'était mis à marcher docilement derrière ses compagnons.

À peu de distance du "Lunatic Asylum", les fugitifs avaient eu la chance de rencontrer un cab et le cabman s'était figuré, en voyant le déguisement de singe dont Oscar était revêtu, qu'il avait affaire à des gens revenant de quelque mascarade et les avait laissés monter dans son véhicule sans observation. C'est de cette façon qu'ils avaient gagné le village de Tampton; mais ils avaient eu la prudence de descendre à quelque distance de la buvette du "Grand Wigwam" pour qu'on ne sût pas où ils se rendaient.

Kloum et ses amis avaient été chaleureusement accueillis par la vieille "squaw" et ses filles, et là, Oscar avait pu se débarrasser de son costume de singe qu'il avait accroché à la muraille où il faisait bonne figure à côté des peaux de grizzly et des panoplies barbares. Le bossu avait revêtu un complet de toile bleue que lui avaient cédé les Indiennes et qu'avaient laissé là des Peaux-Rouges qui travaillaient à une carrière du voisinage.

— La première chose que nous ayons à faire, déclara lord Burydan, c'est de nous reposer. Nous pouvons demeurer ici toute la journée; je pense que personne n'aura l'idée de venir nous y chercher. Quand il fera nuit, nous sortirons.

La vieille Indienne, mise au courant de cette décision par Kloum, fit passer les quatre amis dans un cabinet obscur attenant à la pièce principale, dont il n'était séparé que par une portière faite d'une couverture de laine de couleur voyante. Les fugitifs se jetèrent sur les nattes dont le logis était meublé et ne tardèrent pas à tomber dans un profond sommeil.

Ce fut Kloum qui se réveilla le premier. Il ronflait encore à poings fermés lorsqu'un singulier picotement derrière la tête l'arracha à ses rêves. C'était une des Indiennes qui suivant une ruse des gens de sa race, le chatouillait doucement au-dessous de l'oreille.

Kloum ouvrit les yeux, sans avoir fait le moindre bruit, sans avoir prononcé une parole; il vit devant lui l'une des deux soeurs qui, mettant un doigt sur ses lèvres, lui faisait signe de regarder avec précaution dans la grande pièce.

Le Peau-Rouge écarta doucement la couverture qui tenait lieu de portière et, à quelque distance d'un groupe de carriers indiens occupés à lamper à petits coups une "bouteille d'eau de feu", il aperçut Agénor, en train de parlementer, non sans force cris et gesticulations, avec la vieille squaw toujours impassible, la pipe aux dents, au coin de son âtre.

Tout de suite, il poussa un cri de joie et réveilla lord Burydan et les autres dormeurs. L'instant d'après, le lord excentrique et son ami se jetaient en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

— Mon cher Agénor! comme je suis heureux de vous retrouver!

— Et moi qui pleurais votre mort!

— Moi aussi, je me figurais que vous aviez péri dans le naufrage de la

“Ville-de-Frisco”! Mais maintenant, j'espère que nos ennuis sont terminés!

— Hélas, non! répliqua Agénor devenu grave, ne perdons pas de temps en effusions inutiles, car vous êtes sérieusement menacés et c'est pour cela que je suis ici.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Oscar Tournesol.

— La maison est cernée par les policemen qui, je ne sais comment, ont appris votre retraite. Dans un quart d'heure, ils seront ici!

— Diable! murmura lord Burydan d'un air mécontent, c'est que je ne tiens nullement, moi, à retourner en prison ou dans une maison de fous!

— Il faut aviser, et rapidement, murmura Agénor; mais tout d'abord, je vous rends vos papiers que j'ai pu sauver du naufrage. Ils sont dans ce portefeuille où j'ai aussi, en cas de besoin, glissé quelques bank-notes.

Pendant ce temps, Kloum parlait avec les Indiens occupés à boire du whisky. Au bout de quelques minutes, l'un d'entre eux, le plus leste, se hissa à la force du poignet par le trou qui tenait lieu de cheminée et grimpa sur le toit. Il ne tarda pas à redescendre, la mine consternée.

— Quatre troupes de policement, expliqua-t-il en comptant sur ses doigts. Ils occupent toutes les routes qui aboutissent au “Grand Wigwam”.

— Nom d'un chien! s'écria Oscar, comment va-t-on faire?

— Ma foi, je ne vois pas trop, répliqua lord Burydan. Nous ne sommes ni assez nombreux, ni assez bien armés pour faire une trouée.

Il y eut quelques minutes de réelle angoisse. De quelque côté qu'on se tournât, la fuite était impossible; et les policemen, de minute en minute

plus distincts, approchaient avec l'implacable lenteur du Destin.

Tout à coup, Kloum eut un rire silencieux, et du doigt il montra, en face de la porte du Wigwam, trois ou quatre wagonnets que les carriers indiens avaient laissé là pendant qu'ils entraient se désaltérer.

Tous avaient compris. Il s'agissait simplement pour les évadés de se cacher dans l'intérieur des petits véhicules et de passer ainsi au nez et à la barbe des messieurs et des policemen.

Mais il n'y avait pas une minute à perdre, et tout d'abord, il fallait décider les carriers à prêter la main à cette évasion. L'éloquence de Kloum, appuyée de quelques dollars, obtint sans peine ce résultat.

Agénor serra en hâte la main de ses amis.

— Surtout, recommanda-t-il à lord Burydan, ne manquez pas de m'écrire et de m'indiquer votre retraite.

— Oui, dit Oscar, nous savons où est M. Bondonnat. Lord Burydan a été son compagnon de captivité.

— Et où est-il?

— A l'île des Pendus.

— Qu'est-ce que c'est que cette île-là?...

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Ma prochaine lettre vous racontera tout cela dans le plus grand détail...

Une dernière poignée de main fut échangée, puis l'excentrique et Oscar s'étendirent au fond du premier wagonnet pendant que Kloum et leur compagnon, toujours muet et docile, prenaient place dans le second.

Les deux Indiennes couvrirent le corus des fugitifs de vieilles couvertures pardessus lesquelles les carriers jetèrent quelques pelletées de sable, en assez grande quantité pour faire il-

lusion, pas assez pour empêcher l'air de pénétrer.

Ces préparatifs terminés, les Indiens se mirent à pousser les wagonnets sur les rails de la nonchalante allure qui leur était habituelle, en marchant à la rencontre de l'escouade que commandait l'honnête Grogmann. L'attitude flegmatique des Peaux-Rouges en imposa complètement au policier. Il n'eût pas le moindre soupçon. Il continua à marcher du même pas majestueux à la tête de ses hommes dans la direction de la buvette du "Grand Wigwam".

Il y arriva au moment même où Agénor en sortait et, toujours persuadé que le poète était un haut fonctionnaire de la police :

— Vous les avez vus? lui demandait-il.

— Non, répondit Agénor en secouant la tête. Les oiseaux sont envolés!

— Diable! Tant pis! Mais je vais toujours perquisitionner. Ces Peaux-Rouges ont des ruses diaboliques et nos fous peuvent être cachés dans quelque cave ou dans quelque soupenete.

— Oui, c'est cela, perquisitionnez bien, dit à tout hasard le poète en reprenant le chemin de New-York sans que personne s'y opposât.

Les policiers remuèrent vainement les loques sordides qui composaient le mobilier de la buvette et ne découvrirent rien.

Pendant ce temps, les quatre fugitifs étaient arrivés sans encombre jusqu'à la carrière de granit où travaillaient les Indiens et qui se trouvait à cinq cents mètres de là. Ils s'empresèrent de sortir de leurs incommodes véhicules et remercièrent chaleureusement leurs sauveurs.

La nuit venait à grands pas. Désormais, tout danger avait disparu. Ce fut donc sans se presser mais cependant en prenant un sentier qui permettait d'éviter la grande route, qu'Oscar Tournesol et ses amis arrivèrent à la gare de Tampton. Là, lord Burydan, qui avait combiné tout un plan, prit quatre billets de seconde classe à destination de Montréal, car il connaissait parfaitement le Canada où il possédait d'immenses propriétés.

Avant même que le train eût quitté la gare, les quatre fugitifs avaient pris place autour de la table du wagon-restaurant et ils étaient en train de combiner un menu substantiel, lorsque tout à coup Oscar poussa un cri de stupeur et demeura bouche bée, les yeux agrandis, les mains tremblantes comme s'il venait d'avoir une vision.

— Qu'y a-t-il donc? demanda lord Burydan inquiet.

Du doigt Oscar montra sur la route, qui n'était séparée de la voie que par une barrière de bois, une énorme automobile rouge et noire qui venait de stopper. Au volant se tenait, comme auréolé par la clarté éblouissante des phares, un homme à la physionomie énergique et dure; et, dans l'intérieur, un vieillard à la face glabre, au profil d'oiseau de proie, dont les yeux fascinés semblaient scintiller derrière les verres de ses lunettes à branches d'or.

— Voyez, dit le bossu avec une indicible émotion, le jeune homme qui conduit cette auto, eh bien! c'est le même, j'en suis sûr, qui a participé à l'enlèvement de M. Bondonnat et qui m'a moi-même à demi assommé d'un coup de crosse.

Mais à ce moment, le train s'ébranla et, quelques minutes plus tard, l'auto mystérieuse, l'auto fantôme, comme

l'appelait déjà Oscar, avait disparu cachée par un tournant de la voie.

CHAPITRE III

Pour une femme

Le milliardaire Fred Jorgell avait pour principe que si l'on veut être bien servi, il faut payer largement ses serviteurs; aussi tous ceux qui l'approchaient, depuis les ingénieurs la Compagnie des Paquebotsdéclairs jusqu'aux moindres domestiques, étaient-ils magnifiquement appointés. Le concierge même du palais était un véritable personnage et les sommes qu'il touchait chaque année, en y comprenant des bénéfices de divers genres, égalaient les appointements d'un général ou d'un directeur de ministère de notre vieille Europe.

Ce concierge se nommait Edward Edmond et était d'origine irlandaise. Il y avait près de dix ans qu'il était au service de Fred Jorgell, qui n'avait jamais eu contre lui le moindre sujet de plainte et qui le tenait en grande estime. C'était à Edward Edmond qu'était dévolue l'importante fonction de recevoir le nombreux courrier du milliardaire et de trier les lettres. Et il s'en acquittait à la satisfaction générale.

Au physique, Edward Edmond était un gaillard de belle prestance et de mine joviale, ses traits réguliers étaient encadrés de favoris blonds et il y avait dans l'ensemble de sa physionomie une expression de franchise, de santé heureuse et de bonne humeur qui le rendait de prime abord sympathique à tout le monde.

Edward Edmond déclarait lui-même qu'il était le plus heureux des hommes. Il n'avait pas de soucis, son

travail n'avait rien d'absorbant, et il plaçait chaque année des sommes assez importantes. Il attendait patiemment que ses économies eussent atteint un certain chiffre qu'il s'était fixée pour se retirer dans son pays et y mener l'existence paisible du rentier.

Brusquement, le caractère de ce serviteur modèle se modifia du tout au tout. Edward Edmond devint mélancolique, distrait. Il ne s'occupa plus de ses fonctions que d'une façon machinale et il cessa de parler du projet d'aller habiter l'Irlande qui faisait autrefois le fond de ses conversations. Il avait suffi d'un événement presque insignifiant pour troubler la béatitude de cette sereine existence.

Un soir, poussé par le désœuvrement, Edward Edmond était entré dans un music-hall presque exclusivement fréquenté par des matelots de toutes les nations, il se divertit extraordinairement aux grimaces de comiques irlandais vêtus de complets en toile à matelas et grotesquement coiffés de chapeaux hauts de forme en paille. Puis ce fut un chœur de musiciens noirs en habit rouge et vert qui jouèrent du banjo et exécutèrent des danses excentriques. Il y eut encore un homme-serpent qui, à force de s'amincir par des déhanchements gradués, arrivait à entrer dans une énorme carafe de cristal où sa face maquillée apparaissait hideuse comme celle d'un pitre foetus dans son bocal. Il y eut un tireur canadien au coup d'oeil infailible qui, d'une balle de sa carabine, cassait, à trente mètres, au ras des lèvres, la pipe que fumait paisiblement son associé.

Mais l'assistance réclamait à grand tumulte la célèbre Dorypha, la danseuse espagnole, dont le nom s'étalait en majuscules énormes sur l'affiche.

Elle parut: un tonnerre de bravos salua son entrée, puis tout le monde redevint silencieux. Edward Edmond lui-même, à la vue de cette créature, se sentit agité d'un étrange frisson.

Dorypha n'avait pas plus de vingt ans. C'était une gitane blonde aux grands yeux noirs dévorateurs sous le velours de leurs longs cils. Décolletée jusqu'aux pointes roses des seins menus, elle portait un corsage très long qui dessinait sa taille de guêpe et faisait valoir les rondeurs de sa croupe presque tangible aux regards sous une courte jupe de soie noire pailletée d'or.

Elle dansa le tango, accompagnée de deux guitares et d'une mandoline qui semblaient gémir d'amour pendant que la jeune femme, voluptueusement renversée, faisait rouler ses hanches, suggérait par une série de mimiques passionnées, toutes les tortures et toutes les délices des étreintes voluptueuses. Tantôt elle feignait de tomber comme une femme qui s'abandonne aux bras de son amant, puis elle se raidissait toute, la chair vibrante à demi pâmée.

Edward Edmond n'avait jamais éprouvé si foudroyante sensation. Ses yeux ne quittaient pas la grosse rose rouge piquée dans cette chevelure d'un blond roussi par les feux de l'enfer. Sa langue se collait à son palais, ses regards brillaient de luxure. Il pensait qu'un seul baiser de cette femme serait capable de rajeunir les vieillards et de réveiller les morts endormis dans leurs tombeaux.

D'ailleurs, dans toute la salle, les spectateurs haletants déliraient, le coeur bondissant, la cervelle chavirée par la vue de cette sorcière blonde qui semblait résumer en elle tous les piments sucrés de la féminité, toute la

douceur et toute la fougue brutale des caresses.

La danse finit au milieu du vacarme des ovations et la senora Dorypha, les seins moites de la fatigue de la danse, descendit rose et souriante pour faire la quête. Elle se fauflait comme une couloeuve entre les groupes, et de son corps ardent s'échappait un affolant parfum d'oeillet, de poivre et de praline. Les sous, les piastres, les dollars tombaient dru comme grêle dans le tambour de basque qu'elle tendait avec un sourire ingénu et elle remerciait gracieusement, presque timidement, ses longs cils noirs pudiquement baissés, tandis que les coins des lèvres rouges, grasses et arquées, se relevaient dans une expression d'une canaillerie décevante qui démentait la fausse candeur du regard.

Edward Edmond donna pour sa part un aigle d'or et il en fut remercié par la plus coquine des oeillades. Il sentit à cette minute que cette femme ferait de lui ce qu'elle voudrait, qu'il était à elle tout entier et que rien ne pourrait arracher de son coeur cette passion qui y avait grandi avec une foudroyante rapidité et qui maintenant y était enracinée pour toujours.

Dès lors, il ne quitta plus le music-hall. Il accabla la belle Dorypha de cadeaux de bouquets, de bijoux, mais, toujours provocante, elle se refusait, non sans un sourire aguicheur, qui, mieux que des paroles, promettait que sa résistance ne serait pas éternelle.

Au bout d'un mois, les économies d'Edward Edmond étaient profondément entamées, mais il avait triomphé. La Dorypha était à lui et quand, un matin, il sortit de la chambre de la danseuse, les reins cassés par une fatigue à la fois douloureuse et volup-

tueuse, il se regardait comme le plus heureux des hommes.

Quelques semaines passèrent encore. L'Irlandais menait une existence ardente, fiévreuse, qui ne lui laissait ni le temps de penser, ni celui de réfléchir et il fut tout surpris lorsque, à la banque où il avait déposé son avoir, on lui dit un jour qu'il ne restait plus à son actif qu'une somme insignifiante. Il alla conter ce malheur à Dorypha, mais la danseuse l'accueillit avec un éclat de rire gouailleur.

— J'en suis bien fâchée pour toi, lui dit-elle, mais si tu es pauvre, tu ne peux continuer à rester mon amant. J'ai toutes sortes de désirs et toutes sortes de besoins, moi. Il me faut de l'argent beaucoup d'argent. Ne t'ai-je pas été fidèle jusqu'ici? Trouve de l'argent et je continuerai à être pour toi ce que j'étais dans le passé. Mais un homme qui n'a pas le pouvoir de satisfaire mes caprices n'est pas digne de m'avoir pour maîtresse.

— C'est bon, murmura l'Irlandais d'un air sombre, j'en aurai, de ce maudit argent!

Ce jour-là il emprunta une centaine de dollars à des amis, se rendit dans un tripot qu'il connaissait, joua et gagna; mais cette ressource était précaire. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que les grecs du tripot, qui l'avaient laissé faire quelques gains, pour l'amorcer, avaient entièrement roflé le peu qu'il possédait encore.

Dorypha ne tenait aucun compte de ses sacrifices. Cet argent, qui coûtait si cher, elle le dépensait en fantaisies, en objets inutiles que très souvent elle jetait dans un coin sans même les avoir regardés. Et elle lui disait de sa voix tranquille:

— Que veux-tu, ce n'est pas de ma faute, à moi, si je suis ainsi faite. Si

tu ne peux pas y parvenir, laisse-moi, il ne manque pas d'adorateurs qui voudraient bien être à ta place!

Littéralement ensorcelé, Edward Edmond en était arrivé aux pires expédients. Un jour, ayant affaire dans les appartements de miss Isidora, il vola une bague en diamants oubliée par la jeune fille dans une coupe. Quelques heures après, il vendait le bijou à un recéleur pour cinq cents dollars, le quart de sa valeur. Muni de cet argent, il se rendit au tripot, se persuadant à lui-même qu'il gagnerait la forte somme et qu'il pourrait racheter la bague.

Mais en franchissant le seuil de la longue salle où des aigrefins de toutes les nations jouaient au baccara, au bridge et à l'écarté dans un tumulte de vociférations, d'éclats de rire et d'injures, il se sentit atteint d'un funeste pressentiment. Il s'assit néanmoins à une table de jeu et tout aussitôt les Grecs ou, comme on dit en Amérique, les "Gamblers", papillonnèrent autour de ses bank-notes. Deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'il avait perdu, non seulement ses cinq cents dollars, mais encore cent dollars sur parole. Il était désespéré.

— Je suis fini, songea-t-il, déshonoré, il ne me reste plus qu'à me faire sauter la cervelle.

Il prit dans sa poche la photographie de Dorypha pour la regarder encore une fois, furtivement, dans un coin, puis s'assurant que son browning était bien dans la poche de son pardessus, il se faufila dans les couloirs qui aboutissaient à un morne petit jardin situé derrière la salle de jeu. Il était calme maintenant comme un homme dont la résolution est prise. L'air glacé de la nuit rafraîchit délicieusement son front brûlant, et il

écoutait comme dans un rêve la voix lointaine des joueurs, qui lui semblait venir comme d'un autre monde.

— Allons, murmura-t-il avec effort, tout est dit, il faut en finir! Adieu Dorypha!

Et il prit son arme dans sa poche et s'assura de son bon fonctionnement.

Mais à ce moment une ombre bon-dit de derrière un massif. Edward Edmond se sentit le poignet broyé par une main de fer. Il lâcha le browning sans même avoir la pensée de résister, tant il avait été pris à l'improviste. Son agresseur, le laissant presque aussi brusquement qu'il l'avait empoigné, ramassa le revolver qui était tombé dans l'herbe, le mit dans sa poche, puis dit d'un ton très calme:

— J'ai à vous parler et je vous défends de vous tuer avant d'avoir entendu ce que j'ai à vous dire!

— Que me voulez-vous ? murmura Edward Edmond d'une voix étranglée. Rien maintenant ne peut m'intéresser.

— Eh! eh! cela dépend, ricana l'inconnu. Master Edward Edmond, sachez que je connais votre situation. Vous vous êtes endetté à cause d'une femme. Vous avez volé une bague à votre maîtresse, miss Isidora.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Et puis d'abord, ce n'est pas vrai...

— C'est très vrai.

— Mêlez-vous donc de vos affaires! Je ne vous connais pas, moi, je ne vous demande rien!

— Eh bien, moi, je vous connais et je vous offre quelque chose. Que diriez-vous si, à l'instant même, je vous mettais dans la main un beau billet de mille dollars?

Comme Edward Edmond demeurerait silencieux, l'inconnu continua d'un ton plus pressant:

— Que diriez-vous encore si je vous mettais à même de gagner chaque mois une pareille somme? Auriez-vous encore l'idée de vous suicider comme un imbécile? La belle Dorypha se moquerait de vous et elle aurait, certes, bien raison.

— Ne vous raillez pas de mon malheur! Mais si vous avez une proposition sérieuse à me faire, faites-la vite.

L'inconnu avait tiré d'un portefeuille une bank-note qu'il s'amusa à froisser entre ses doigts.

— La preuve, reprit-il, que ma proposition est très sérieuse, c'est qu'il dépend d'un mot de vous de toucher immédiatement les mille dollars que voici.

— Que faudra-t-il faire pour cela?

— Peu de chose, dit l'inconnu en baissant la voix. Vous êtes au service de Fred Jorgell. Il faudra simplement me permettre d'examiner les lettres qui lui parviennent et me donner certaines d'entre elles.

— C'est impossible, s'écria Edward Edmond dans une dernière révolte de sa probité à demi vaincue, demandez-moi autre chose, mais je ne veux pas trahir mon maître, Fred Jorgell a été très bon pour moi...

— Ce n'est pas si grave que vous l'imaginez, fit le tentateur qui continuait à froisser le bank-note avec un crissement de soie énervant, vous ne causerez aucun tort à Fred Jorgell, je suis tout simplement un détective privé au service d'une agence. J'ai besoin de certains renseignements. Si vous ne voulez pas me les procurer, je les aurai d'une autre façon, voilà tout.

Edward Edmond était plus qu'à demi persuadé.

— Si je croyais, murmura-t-il avec hésitation, que cela ne dût pas causer préjudice...

—Mais aucun. Vous avez vraiment une conscience trop timorée. Tout le monde fait cela. Fred Jorgell lui-même sait fort bien que toutes ses démarches sont épiées, que toutes ses lettres sont lues par des agents au service de ses adversaires financiers; mais il s'en moque, personne ne peut faire sérieusement de tort à un homme comme lui...

Cet argument fut décisif. L'Irlandais avait souvent entendu Fred Jorgell lui-même tenir un pareil raisonnement en sa présence.

—Eh bien, soit! s'écria brusquement l'ami de la Dorypha, j'accepte aux conditions que vous m'avez proposées. Mille dollars maintenant et autant chaque mois.

—C'est convenu. Voici votre première bank-note. Vous aurez désormais ma visite régulière aux heures du courrier, et si par hasard on remarquait mon assiduité, vous diriez que je suis un beau-frère ou un cousin venu d'Irlande, qui cherche à se placer. Ah! encore une recommandation; du moment où vous entrez dans ma combinaison, je vous défends de remettre les pieds dans ce tripot. Il n'y vient que des filous... Avant huit jours vous vous retrouveriez dans la même situation, et c'est ce que je ne veux pas!

L'Irlandais ne fit plus aucune objection. Sur l'invitation de l'inconnu il quitta le tripot, et les deux hommes, pour sceller leur entente, ne se séparèrent qu'après avoir bu un whisky au comptoir d'un bar du voisinage.

—Quel est votre nom? dit Edward Edmond, au moment où ils allaient se séparer. Je tiens à le connaître pour vous recevoir quand vous viendrez me demander.

—Slugh! répondit brièvement l'inconnu.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Dès le lendemain, le concierge de M. Fred Jorgell reçut, chaque jour, régulièrement et aux heures d'arrivée des courriers, le mystérieux M. Slugh, qui ne faisait dans la loge qu'un très rapide séjour. Il examinait méticuleusement la suscription et les divers cachets de chacune des missives qui lui étaient remises; mais il n'emportait que certains plis et, de préférence, ceux qu'on avait expédiés au Canada, qui étaient généralement adressés à Agénor Marmousier.

Aussi le poète, qui attendait avec impatience des nouvelles de lord Burydan et d'Oscar, éprouva-t-il une vive surprise, bientôt changée en inquiétude, en voyant qu'ils ne donnaient pas signe de vie. Il fit part de cette situation à Andrée de Maubreuil et à Frédérique. Les deux jeunes filles furent sérieusement alarmées. Pour que le bossu ne donnât pas de ses nouvelles, il fallait qu'il eût été victime de quelque catastrophe. Sans oser se l'avouer, elles tremblaient que les bandits de la Main Rouge n'eussent fait disparaître le courageux gavroche.

Leur crainte, d'ailleurs, était en partie bien fondée, car toutes les lettres volées par Slugh étaient aussitôt transmises au Dr Cornélius, qui se trouvait ainsi admirablement informé des faits et gestes et même des intentions de ses adversaires.

Pourtant ces précautions faillirent être mises en défaut. Un jour que Slugh se trouvait dans le bureau du concierge, la sonnerie du téléphone retentit. C'était Agénor que l'on demandait à l'appareil.

Edward Edmond allait mettre le Français en communication avec son

correspondant inconnu lorsque Slugh se saisit brutalement du récepteur de l'appareil et le porta à son oreille.

—M. Agénor Marmousier ? répéta une voix lointaine.

—Qui est-ce qui le demande ? fit Slugh.

—Ses amis Oscar Tournesol et lord Burydan.

—C'est que M. Agénor n'est plus ici, il a quitté l'Amérique depuis quelques jours et il est retourné en France.

—Voilà qui est singulier, reprit la voix d'un air mécontent. Puisqu'il en est ainsi, mettez-moi en communication avec M. Fred Jorgell, lui-même, vous lui direz que c'est son ancien protégé, Oscar Tournesol, qui le demande.

Slugh laissa s'écouler un certain temps pour faire croire qu'il avait prévenu le milliardaire, puis il reprit la conversation commencée dans l'appareil.

—M. Fred Jorgell est très mécontent. Il ne désire avoir désormais aucune relation avec vous. Il est très irrité que vous l'ayez quitté sans le prévenir. Ecrivez-lui ou venez le trouver, si vous désirez avoir de plus amples renseignements!

Puis Slugh, pour couper court à de nouvelles questions, raccrocha le récepteur. Se tournant ensuite vers Edward Edmond, auquel maintenant il commandait en maître:

—Faites bien attention à ceci, lui dit-il, c'est que du jour où un de ces deux individus, lord Burydan ou Oscar Tournesol, réussirait à entrer en communication téléphonique avec M. Fred Jorgell ou son secrétaire Agénor, votre pension de mille dollars par mois, serait radicalement supprimée. Vous voilà prévenu. Il en serait de

même, bien entendu, si vous laissiez passer sans me la remettre une des lettres que je vous ai signalées.

L'ami de la belle Dorypha s'inclina obséquieusement. Il comprenait, mais un peu tard, qu'en la personne de Slugh, il s'était donné un maître impérieux et tyrannique à la discrétion duquel il se trouvait entièrement.

Slugh se retira après cet avertissement, laissant Edward Edmond livré à ses réflexions. L'affilié de la Main Rouge avait à peine tourné les talons qu'Agénor entra dans le bureau.

—Il n'y a rien pour moi, aujourd'hui monsieur Edward? demanda-t-il.

—Rien, monsieur, répondit Edward d'une voix morne.

—Tant pis! S'il y avait une lettre pour moi, vous me la monteriez immédiatement.

Agénor regagna sa chambre très soucieux. Le poète avait des remords. Lors de sa visite à la buvette du "Grand Wigwam", il n'avait songé qu'au salut de ses amis traqués par la police et avait complètement oublié la mission dont miss Isidora l'avait chargé au sujet de son frère Baruch; mais il avait bien vite réfléchi que, placé sous la protection de lord Burydan, l'aliéné ne pouvait être tombé en de meilleures mains. Et comme il comptait avoir le lendemain même une lettre d'Oscar, il s'était contenté de dire à miss Isidora qu'on ignorait ce que son frère était devenu, se réservant de dire la vérité à la jeune fille dès qu'il pourrait lui apporter une certitude.

L'absence de lettres et de nouvelles d'Oscar et de lord Burydan le mettait dans le plus cruel embarras. Il se reprochait d'avoir peut-être causé la mort du dément par sa négligence et, lorsque miss Isidora le chargeait d'or-

donner des recherches au sujet de l'aliéné, il ne savait quelle contenance tenir et baissait la tête, tout honteux.

Depuis le drame dont avait été le théâtre le "Lunatic Asylum", Agénor avait complètement perdu le sommeil et l'appétit.

CHAPITRE IV

La "maison bleue"

M. Denis Pasquier, Canadien-français, occupait à Winnipeg une situation à part. Très estimé pour sa probité, appelé plusieurs fois par ses concitoyens à des fonctions municipales, c'était l'homme d'affaires le plus occupé de la ville. C'était lui qu'on chargeait de toutes les transactions délicates, de toutes les ventes de terrain importantes. Il était, d'ailleurs, grâce à cette probité même, parvenu à amasser une fortune considérable.

Denis Pasquier était un gros homme placide dont les yeux d'un vert clair, les joues roses, la barbe rousse taillée en pointe à la française, décelaient suffisamment l'origine normande. Très lent, très réfléchi, il ne se pressait jamais en affaires et l'emploi de son temps était distribué avec une régularité mathématique dont il ne se départait pas. Il n'eût jamais reculé l'heure de ses repas, même s'il se fût agi de réaliser un gros bénéfice. En somme, c'était un de ces types d'hommes de loi intègres, débonnaires et maniaques comme il en existait encore en France il y a une soixantaine d'années et dont la race est à peu près complètement disparue.

Denis Pasquier, assis dans son cabinet, près du gros poêle de faïence sur lequel se dressait une bouilloire de cuivre luisante, installée dans son vieux fauteuil de cuir à oreilles, était

occupé à compulser un dossier avec la lenteur méthodique qui lui était habituelle, lorsque son petit clerc lui remit une enveloppe qui contenait une carte de visite.

L'homme d'affaires coupa proprement l'enveloppe avec son canif, mais sitôt qu'il eut jeté un coup d'oeil sur la carte, il tressaillit et, se levant promptement de son fauteuil.

— Fais entrer la personne qui attend, dit-il à son employé.

— C'est qu'ils sont deux, fit le petit bonhomme.

On comprendra facilement les raisons qui avaient causé l'émotion de Denis Pasquier, quand on saura que la carte qui venait de lui être remise était celle de lord Astor Burydan dont tous les journaux avaient annoncé la mort plusieurs mois auparavant.

— Si ce n'est point un revenant, réfléchit-il, ça ne peut être qu'un escroc.

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de celui-là même qui en était l'objet. Lord Burydan entra dans la pièce, accompagné d'Oscar Tourne-sol. Kloum et l'aliéné étaient demeurés à l'hôtel où les fugitifs étaient descendus.

— Ce n'est point un escroc, ma foi, c'est bien un revenant! murmura Denis Pasquier à la vue du noble lord, qui s'avancait vers lui, la main tendue.

— Mon brave Denis, dit lord Burydan, avec un joyeux éclat de rire, vous paraissez tout interloqué.

— Hum... c'est qu'il y a de quoi, mylord.

— Remettez-vous! Je ne suis pas un fantôme. Vous allez savoir tout de suite comment il a pu se faire que j'aie passé pour mort. Je vous demande seulement de me prêter toute votre attention.

Et lord Burydan raconta dans le plus grand détail son naufrage, sa captivité à l'île des Pendus, son évasion en aéronef, enfin son internement au "Lunatic Asylum" et sa fuite.

A mesure que l'excentrique avançait dans son récit, Denis Pasquier hochait la tête d'un air soucieux.

— En voilà une affaire! répétait-il, en voilà une affaire!

Il ajouta vivement:

— Vous savez que votre cousin, le vieil avare Mathieu Fless, votre héritier le plus proche, est entré en possession de votre château et de toutes vos propriétés de Winnipeg; et en ce moment-ci il fait les démarches nécessaires pour obtenir la libre jouissance de tous vos autres biens situés en Ecosse et en Angleterre.

— Je sais tout cela, répartit le lord, et c'est même pour cette raison qu'aussitôt évadé de la maison de fous, j'ai pris le train pour Montréal d'abord, puis pour Winnipeg.

— Quelles sont vos intentions, mylord?

— Parbleu, elles ne sont pas difficiles à deviner, mon brave Denis; rentrer en possession de mon bien d'abord et, sitôt que ce sera fait, équiper une flottille et aller détruire les bandits de la Main Rouge dans leur repaire de l'île des Pendus. C'est un plaisir que je me suis promis.

— Savez-vous, continua l'homme d'affaires, que cela ne va pas être bien commode de rentrer en possession de ce qui vous appartient. C'est une affaire qui sera très longue et très épineuse. Ne vous faites pas d'illusion, mylord; aux yeux de la loi, aux yeux de tout le monde, vous êtes mort et bien mort. J'ai ici même une copie de votre acte de décès dressé au consulat

de San Francisco suivant toutes les formes légales.

— Par exemple, voilà ce qui est trop fort! Il me semble qu'on s'est bien hâté de m'enterrer.

— Il y a une raison à cela et vous allez la comprendre. Vous connaissez votre cousin, le baronnet Mathieu Fless?

— Fort peu. Je ne l'ai jamais vu. Tout ce que je sais, c'est que c'est un pingre, un grigou qui tondrait un oeuf et couperait un liard en quatre. Je sais aussi que dans le pays on ne l'appelle que le baronnet "Fesse-Mathieu". Voilà à quoi se bornent tous mes renseignements.

— Le baronnet est tout à fait digne de ce gracieux surnom; mais il importe que je vous documente plus complètement sur son compte. Mathieu Fless est d'une avarice légendaire dans tout le Canada. Son costume, composé d'un bonnet confectionné avec la peau des lièvres qu'il a tués lui-même et d'une pelisse de la même fabrication, le fait ressembler à la fois au Juif-Errant et à Robinson Crusoe. Quand il vient en ville, il fait la joie des polissons, qui lui font cortège en chantant, malgré tous les efforts des policemen.

— Voilà un réjouissant bonhomme s'écria lord Burydan en riant aux éclats. Je ne serais pas fâché de faire sa connaissance.

— Il n'est pas si réjouissant que cela, mylord, car il est impitoyable envers les pauvres gens. Il a fait expulser d'une mesure qui lui appartenait une veuve et ses cinq enfants, pour une misérable dette de cinq ou six piastres. Il est détesté dans tout le pays. Il a grand'peine à trouver des domestiques. Il les accable de travail et les nourrit si mal, qu'on n'en a ja-

mais vu rester plus de quinze jours chez lui. Ils s'enfuient à moitié morts d'inanition, préférant perdre leurs gages que de demeurer chez un pareil ladre. Lui-même vit plus mal qu'un trappiste, ne mangeant guère que le gibier qu'il tue, les oeufs de ses poules, et ne buvant que de l'eau.

— Certes, s'écria lord Burydan, je ne laisserai pas ce vieux coquin installé dans mon château. J'aimerais mieux lui couper les deux oreilles. Mais tout cela ne m'explique pas comment mon acte de décès a été si vite dressé et pourquoi la mise en possession de mon héritier a été si rapide.

— J'en connais la raison, dit l'agent d'affaires en baissant la voix. Le fils aîné du baronnet est attaché au consulat d'Angleterre à New-York. Il a certainement dû user de son influence près du consul de San-Francisco. . .

— Vous êtes dans le vrai. Et cela m'explique aussi pourquoi toutes les misérables. D'après ce que vous me dites, ils savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en m'enfermant au "Lunatic Asylum", où je serais encore certainement sans le brave Oscar que vous voyez ici.

— Vous savez, reprit le Canadien, après avoir réfléchi une longue minute, que je vous suis entièrement dévoué, mylord; mais soyez prudent. Vous avez pu vous rendre compte que vous êtes en présence d'un homme sans scrupules, dévoré par la passion de l'argent, qui ne reculera devant aucun moyen pour vous supprimer légalement et rester en possession de vos domaines. Il faut aujourd'hui même que vous quittiez l'hôtel où vous êtes descendus. Ensuite, voici, à mon avis, ce que vous auriez de mieux à faire: je possède à quatre lieues de Winnipeg une maisonnette située en plein bois

et qui ne me sert qu'à l'époque de la chasse. D'ailleurs, elle est confortablement meublée et munie de toutes les choses nécessaires.

— Eh bien, louez-la-moi.

— Non, je vous la prête et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous terrer dans cette retraite comme un lièvre dans son gîte et de vous montrer en ville le moins possible. Si on me demande des renseignements sur vous je dirai que vous êtes des émigrants venus du Haut-Canada et auxquels je dois vendre des terrains; cela paraîtra suffisamment vraisemblable.

— J'accepte cette proposition avec reconnaissance.

— Maintenant, donnez-moi vos papiers. Je vais télégraphier en Angleterre pour obtenir ceux qui vous manquent, et réunir un faisceau de témoignages qui me permette de demander avec des chances de succès la radiation de votre acte de décès et l'expulsion de ce vieux drôle de baronnet auquel, entre parenthèses, je ne serais pas fâché de jouer un tour de ma façon. Il ne faudra pas négliger de votre côté d'écrire aux lords de la chambre des pairs que vous connaissez, pour qu'ils usent de toute leur influence dans cette affaire.

Puis, changeant brusquement de ton, il ajouta:

— Midi va sonner dans cinq minutes. Nous avons assez parlé de choses sérieuses, j'espère que maintenant vous allez me faire le plaisir de partager mon modeste déjeuner. Oh! ce ne sera pas de la cuisine bien compliquée, tout simplement un beau saumon du lac Winnipeg et un jambon de mouton à l'écossaise. Mme Pasquier et mes fils seront enchantés de faire votre connaissance. Le petit clerc ira jusqu'à

vosre hôtel prévenir vos amis qu'ils ne vous attendent pas.

Lord Burydan accepta de bon cœur l'invitation de l'homme de loi et il admira la simplicité patriarcale de cette famille de braves gens. Il se voyait ramené à cent ans en arrière.

Après le repas, qui fut très gai et arrosé de quelques bouteilles de vieux vin de France que Denis Pasquier gardait dans sa cave pour les grandes occasions, lord Burydan et Oscar prirent congé de leurs hôtes, qui avaient mis à leur disposition une carriole à deux chevaux et un domestique pour les conduire à leur nouvelle résidence.

Pendant qu'on attelait, M. Pasquier renouvela ses recommandations.

— Sur tout, soyez prudents, montrez-vous en ville le moins possible. Je connais assez le baronnet pour savoir qu'il n'hésiterait pas un instant à vous dénoncer et à vous livrer aux autorités américaines.

— Vous pouvez être tranquille, nous observerons vos conseils de point en point.

— Ah ! encore un renseignement que j'oubliais. L'avare a un second fils, un très brave garçon d'ailleurs, qu'il a chassé de chez lui pour je ne sais quelle histoire d'amourette...

La carriole était attelée, les chevaux piaffaient dans les brancards, une dernière poignée de main fut échangée et les deux fugitifs prirent place sur l'un des bancs du rustique équipage pendant que Laurent, le domestique, s'installait sur le siège.

On fit halte à l'hôtel, juste le temps nécessaire pour régler la note et pour prendre le Peau-Rouge Kloum et l'aliéné, puis l'on partit.

Sitôt qu'on fut sorti de la ville et que l'on se trouva sur une belle route, solidement empierrée et bordée de

sapins et de peupliers, les deux chevaux prirent une sorte de trot allongé qu'ils ne quittèrent plus jusqu'au moment de l'arrivée. Le paysage était zin. Tout respirait la tranquillité, le calme et l'abondance. Le pays, d'ailleurs, était absolument désert; à peine, de temps en temps, rencontrait-on un paysan conduisant un troupeau de boeufs et de moutons ou une charrette de foin, et qui saluait les voyageurs d'un bonjour amical en apercevant le domestique de l'homme de loi qui était connu dans toute la contrée. Cependant, à mesure qu'on avançait, le paysage devenait plus accidenté et plus boisé, les cultures se faisaient plus rares; bientôt ce fut la forêt dont les arbres aux vastes branches semblaient vouloir se rejoindre pardessus la route. Au loin on entendait le fracas d'un torrent, le Ruisseau Rugissant qui, à ce qu'expliqua le domestique canadien, servait de ligne de démarcation entre le domaine de M. Denis Pasquier et celui du baronnet Mathieu Fless, pour aller ensuite se jeter dans le lac Winnipeg.

La carriole avait quitté la grande route pour prendre un chemin de traverse tapissé de gazon et qui courait en zigzag à travers les futaies; bientôt la masse élégante d'une maison de bois à balcons et à larges auvents, à toituré de tuiles bleues, apparut entre les arbres.

On était arrivé.

— Nous sommes à la Maison Bleue, dit le Canadien, je vais vous donner la clef, et d'ici un quart d'heure vous serez installés. Il y a de la vaisselle et des couverts dans les buffets, du linge dans les armoires, de la bière et du whisky dans la cave. Rien n'y manque.

Le Canadien avait sauté en bas de son siège. Il ouvrit la porte, et lord Burydan et ses compagnons purent constater que la maisonnette perdue en plein bois était pourvue de toutes les choses nécessaires. Il y avait même des jambons et des andouilles appendus aux solives de la cuisine. Le Canadien ouvrit un petit cabinet qui renfermait plusieurs carabines en excellent état et tout un assortiment de filets, de pièges et de cannes à pêche.

—Avec cela, dit-il en riant, vous ne risquez pas de mourir de faim et vous pourrez tout à votre aise faire la guerre au gibier de la forêt, aux saumons du lac et aux traîtes du torrent. D'ailleurs, comme l'a dit M. Denis, l'un de vous pourra venir chaque semaine se ravitailler à Winnipeg.

Après avoir laissé son cheval se reposer pendant une heure et montré aux hôtes de son maître la cave, le cellier et les chambres à coucher de la maison, le domestique de M. Pasquier remonta dans sa carriole qui bientôt se perdit dans l'éloignement. Les fugitifs étaient seuls en pleine nature, en plein désert.

—Enfin, s'écria lord Burydan en poussant un long soupir, nous allons donc pouvoir nous reposer, loin des paquebots, des chemins de fer, des maisons de fous, des bandits de la Main Rouge et des hôtels pourvus de tout le confort moderne!

—Ce ne sera pas trop tôt, approuva le bossu, qui paraissait très préoccupé. Puis, ici, nous serons tranquilles pour causer et pour prendre les décisions nécessaires.

Cette journée fut employée à l'installation et tout de suite les fugitifs virent que la Maison Bleue leur offrait un asile des plus confortables.

Au rez-de-chaussée, il y avait une cuisine, une salle à manger, un office et un salon. Quatre chambres à coucher auxquelles on accédait par un large escalier de bois composaient le premier étage.

Tout cela était clair, gai, neuf et d'une éblouissante propreté. On aurait dit que le propriétaire de la maison l'avait quittée seulement depuis la veille. C'était décidément un vrai cadeau que M. Denis Pasquier avait fait à ses amis.

CHAPITRE V

Deux serviteurs modèles

Slugh venait de quitter Edward Edmond, le concierge de M. Fred Jorgell, après avoir assisté au dépouillement du dernier courrier, et il regagnait philosophiquement, en fumant un cigare, l'hôtel meublé qu'il habitait dans le quartier irlandais. De temps à autre il entraît dans un bar, savourait un whisky and soda, puis se remettait en route paisiblement. Très sérieux d'ailleurs à sa manière, il ne faisait jamais plus de trois stations de ce genre dans sa soirée. Autant, en effet, il regardait comme une chose légitime de se rafraîchir d'une façon raisonnable, autant il avait en horreur l'ivrognerie qu'il considérait comme le plus répugnant des vices. Seulement si un autre que lui s'était raisonnablement rafraîchi d'autant de verres de whisky pendant sa journée, il eût été inmanquablement ivre-mort avant le coucher du soleil.

Slugh venait de faire sa troisième et dernière station et il traversait une ruelle déserte et privée de becs de gaz, quand un individu coiffé d'un feutre à larges bords et cravaté d'un foulard de soie qui dissimulait presque entiè-

rement ses traits, s'approcha de lui et lui prenant la main d'une certaine façon lui dit à l'oreille quelques paroles cabalistiques. Slugh sursauta.

—De la part des lords? murmura-t-il. Je vous suis à l'instant.

—Bien, dit le mystérieux inconnu, mais auparavant, il faut que je vous bande les yeux.

Slugh se laissa faire docilement.

—Est-ce que nous allons loin? demanda-t-il.

—Ne vous inquiétez pas de cela. D'ailleurs, vous n'aurez pas à vous fatiguer, car nous allons en auto.

Guidé par l'inconnu qui lui avait pris la main, Slugh fit une vingtaine de pas, puis on l'aida à monter en voiture et à prendre place sur de moelleux coussins.

L'instant d'après, l'auto partait à toute allure. Il roula ainsi pendant une demi-heure, puis l'inconnu qui, jusqu'alors, n'avait pas desserré les dents, cria un ordre au chauffeur qui stoppa immédiatement. Slugh descendit, aidé par son guide qui, lui ayant pris le bras, lui fit traverser un large espace vide qui devait être une cour, monter un escalier et suivre un couloir au bout duquel il y avait une porte. Slugh sentit alors qu'on lui lâchait le bras et qu'on le poussait dans une pièce dont le parquet était recouvert d'un épais tapis.

—Enlevez votre bandeau, fit une voix brève et rauque, qui n'était pas celle du guide.

Slugh obéit et, les yeux éblouis par la vive clarté qui régnait dans l'endroit où il se trouvait, il regarda autour de lui. Il était dans une haute salle dont les murailles, du sol au plafond, étaient couvertes de tableaux aux larges cadres dorés. Il y avait aussi des statues de marbre blanc et de

bronze, des vitrines bondées d'orfèvreries précieuses et de bijoux étincelants, des meubles incrustés de lapis et de nacre, des armes damasquinées d'or, d'antiques tapisseries où des personnages de légendes s'agitaient dans les paysages fantastiques.

Au centre de la pièce, trois hommes au visage recouvert d'un masque de caoutchouc mince étaient assis autour d'un guéridon de porcelaine de Sèvres, encombré d'une masse de papiers, parmi lesquels Slugh reconnut la plupart des lettres qu'il avait enlevées lui-même au courrier de Fred Jorgell. Les trois hommes regardaient curieusement Slugh et paraissaient s'amuser de son ébahissement.

—Slugh, dit enfin l'un d'entre eux, assieds-toi et réponds sincèrement à mes questions. Y a-t-il longtemps que tu appartiens à l'association de la Main Rouge?

—Oui, mylord, cinq ans.

—N'as-tu jamais eu envie de quitter l'association?

—Non, mylord. Je suis tout dévoué à la Main Rouge.

—Ne t'a-t-on jamais proposé de l'argent pour trahir nos secrets?

—Plusieurs fois, mylord, mais j'ai toujours refusé, et j'ai immédiatement signalé les auteurs de ces propositions.

—Je crois, fit l'homme masqué, à voix basse, à ses assesseurs, que l'on peut compter sur lui. Il a des états de service excellents. C'est lui qui commandait les tramps qui ont enlevé Joë Dorgan dans la Sierra. Il a rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de capitaine-gouverneur de l'île des Pendus, tout récemment il a été dangereusement blessé en attaquant le milliardaire Fred Jorgell. Enfin, c'est lui qui, très intelligemment, se

charge de l'examen du courrier de l'Américain.

Les trois lords examinèrent quelque temps silencieusement Slugh, qui ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine gêne sous le feu croisé de ces trois paires de regards inquisiteurs ; mais l'examen lui fut favorable.

— Tu sais, reprit l'homme masqué, qu'en ce moment-ci l'association traverse une véritable crise. Un syndicat de milliardaires, à la tête desquels se trouve Fred Jorgell, a offert des primes considérables à ceux qui parviendraient à nous détruire. Tu es un homme de confiance à qui l'on peut parler franchement.

— Oui, mylord, fit Slugh en se rengeant.

— Eh bien, les mauvaises nouvelles arrivent de tous les côtés. Dans l'Etat de New-Jersey, une cinquantaine des nôtres sont en prison et vont passer en jugement. Dans l'Illinois, on a lynché une douzaine de tramps dans la même semaine, enfin, tout dernièrement un des banquiers chez lesquels sont déposés les capitaux de la Main Rouge a été dénoncé et l'on a saisi dans sa banque pour près de trois cent mille dollars de valeurs, appartenant à l'association.

Et comme Slugh paraissait consterné :

— Rassure-toi, reprit son interlocuteur, la Main Rouge est plus riche, plus puissante qu'on ne peut le supposer et c'est elle qui triomphera. Personne ne peut soupçonner le pouvoir de sa formidable organisation. Mais si nous t'avons fait venir, c'est que le conseil des lords a décidé de te charger d'une mission délicate et qui n'est pas sans danger. Il s'agit d'enlever à un vieil avare, qui habite un château tout à fait isolé, une somme de plus de

trois millions de dollars en or et en bank-notes.

— Je suis prêt ! s'écria Slugh avec un noble enthousiasme.

— Silence. Et une autre fois, ne te permets pas de me couper la parole.

Slugh baissa la tête humblement en balbutiant de vagues excuses.

— Mais, poursuivit l'homme masqué, ce n'est pas à New-York que se trouve la somme. C'est très loin d'ici, au Canada, dans les environs de Winnipeg. L'harpagon se nomme Mathieu Fless et il te sera très facile d'entrer à son service comme domestique.

— Irai-je seul, accomplir cette expédition ?

— Non, de toute manière, il est préférable que vous soyez deux. On te donnera comme compagnon un homme solide, Sam Porter, par exemple. Te sens-tu, dans ces conditions, capables de réussir ?

— Je pense que oui, mylord. Une maison isolée, un vieillard, cela me semble très facile.

— C'est aussi l'opinion des lords, mais ce n'est là que la moitié de ce que tu as à faire. A quelque distance du château de l'avare, habitent quatre des plus redoutables ennemis de la Main Rouge. Il faudra t'arranger de façon à les supprimer. Deux d'entre eux te sont déjà connus : lord Burydan et le Peau-Rouge Kloum ont été, en effet, confiés à ta garde dans l'île des Pendus. Les deux autres sont : un fou, échappé du "Lunatic Asylum" et un Français, un malicieux petit bossu, qui se nomme Oscar Tournesol. La suppression de ces quatre individus est une chose presque aussi importante que l'autre affaire. Et, surtout, il est indispensable que la Main Rouge, qui est à peu près inconnue au Canada, ne puisse être soupçonnée.

Slugh reçut encore une foule de minutieuses recommandations, et il fut convenu qu'on mettrait à sa disposition une auto extra-rapide et d'une robustesse exceptionnelle, grâce à laquelle, le double crime accompli, il pourrait rapidement prendre la fuite avec le produit du vol.

Quelques jours plus tard, à la nuit tombante, une énorme auto rouge et noire pénétrait dans la ville de Winnipeg et faisait halte devant l'établissement d'un mécanicien yankee arrivée depuis quelques mois seulement au Canada. Ce Yankee, que personne ne soupçonnait, était un affilié de la Main Rouge qui avait dû s'expatrier à la suite d'un vol. Il fit le meilleur accueil à Slugh et à Sam Porter, mit sous clef leur voiture dans un hangar spécial, et leur fournit tous les renseignements dont ils avaient besoin. Enfin, il leur donna les moyens de se déguiser.

Le lendemain deux hommes coiffés de chapeaux de feutre terreux, chaussés de gros souliers à clous, et vêtus d'un complet de velours élimé, sortaient des ateliers du mécanicien bien avant le lever du soleil. Tous deux portaient un sac de toile en bandoulière et un faisceau d'outils aratoires sur l'épaule. Tout le monde les eût pris pour ces journaliers nomades qui vont de ferme en ferme, offrir leurs services jusqu'à ce qu'ils aient amassé assez d'argent pour s'acheter un lopin de terre et qui sont très nombreux au Canada où ils n'éveillent n'attention de personne.

Slugh et Sam Porter, car c'étaient eux, sortirent de Winnipeg sans avoir éveillé la curiosité et, après avoir marché pendant deux heures, ils atteignirent les rives du Ruisseau Rugissant dont ils remontèrent le cours pendant quelque temps.

Arrivés à un pont de bois que le Yankee leur avait indiqué, ils franchirent le torrent et se trouvèrent dans une vaste et majestueuse avenue de sapins, à l'extrémité de laquelle ils entrevoyaient les toits aigus et les tourelles sculptées d'un château. Mais cette demeure seigneuriale, de loin si luxueuse, leur montrait, à mesure qu'ils en approchaient, les indices du délabrement et de l'incurie la plus profonde.

La cour était envahie par les mauvaises herbes, et le toit couvert de lichen et de mousse. Les fenêtres sans rideaux avaient un grand nombre de carreaux cassés que l'on avait remplacés par des bouts de planche ou même par des bottes de paille. Quelques poules étiques picoraient çà et là et une vache était nonchalemment étendue au milieu du perron.

Les deux bandits avaient eu à peine le temps d'embrasser d'un coup d'oeil ce spectacle, que deux chiens d'une maigreur d'Apocalypse, et qui devaient être à jeun depuis plusieurs jours, leur sautèrent aux mollets avec des aboiements furieux. Slugh et son compagnon avaient grand'peine à repousser les attaques de ces animaux faméliques, lorsqu'un vieillard sortit par une porte latérale.

— A bas, Fanor! A bas, Tom! cria-t-il d'une voix grondeuse.

Les deux arrivants parurent stupéfaits à l'aspect de ce personnage qui n'était autre que le baronnet Mathieu Fless, plus communément appelé le baron Fesse-Mathieu. Comme, par économie, il ne faisait jamais usage ni des ciseaux, ni du rasoir, sa longue barbe blanche lui descendait jusqu'au ventre et ses cheveux flottaient sur ses épaules, couronnés de l'étrange bonnet de peau de lièvre qu'il s'était fa-

briqué lui-même. Il ressemblait tout à fait au Juif-Errant de nos vieilles images d'Epinal. Deux petits yeux noirs et vifs comme ceux d'un merle accompagnaient un nez long et crochu et ses mains aux ongles en griffes soutenaient un revolver de gros calibre.

Quant à son vêtement, il tenait à la fois de la robe de chambre, de la pelisse et de la soutane. Il avait dû être primitivement taillé de gros drap vert olive, mais son propriétaire, sans doute pour le rendre plus chaud, l'avait doublé de peaux de lapin et d'autres animaux et l'avait studieusement raccommodé avec des lambeaux d'étoffe de couleurs différentes. La chaussure de ce vieillard falot se composait d'une paire de gros sabots.

Les bandits eurent toutes les peines du monde à réprimer une violente envie de rire. Jamais, au cours de leurs nombreuses aventures, ils ne s'étaient trouvés en présence d'un aussi grotesque bonhomme. Sam Porter, à part lui, se demandait avec incrédulité s'il était possible que ce vieux mendiant possédât tant de millions de dollars. Quant à Slugh, il étudiait le baron Fesse-Mathieu avec la satisfaction d'un véritable amateur.

Cependant le vieillard, inquiet du silence des deux visiteurs, s'avancait vers eux en braquant son revolver d'un air menaçant :

— Que voulez-vous? s'écria-t-il. Et d'abord qui vous a permis d'entrer chez moi?

— Sir, répondit humblement Slugh, nous sommes de braves travailleurs, que cherchons de la besogne et en voyant votre beau château nous avons pensé que vous en auriez peut-être à nous donner.

— Hum! riposta le baron avec une petite toux sèche, ce n'est pas la beso-

gne qui manque, mais les gens à l'époque actuelle sont devenus d'une telle fainéantise... ils voudraient tous toucher de bons dollars et se goberger sans rien faire...

— Nous ne sommes pas de cette catégorie-là, répliqua Slugh avec une modeste assurance; vous pourriez parcourir tous le Canada sans trouver deux valets de labour aussi laborieux, aussi sobres et aussi dociles.

L'avare était évidemment alléché par cette accumulation d'épithètes laudatives, d'autant plus que ses trois domestiques l'avaient brusquement quitté l'avant-veille en l'accablant des pires injures.

— Hum! fit-il, ceux qui travaillent aussi bien que vous le dites se font payer très cher. Si je vous embauche, je parie que vous allez me demander les yeux de la tête.

— Nous, s'écria Slugh, avec un air de bonhomie tout à fait accommodant, nous sommes les gens les moins exigeants du monde.

— Vous vous contenteriez, hum... par exemple de trois dollars par semaine?

Slugh et Sam Porter échangèrent un coup d'oeil comme s'ils hésitaient. L'avare crut qu'ils allaient opposer un refus à son offre dérisoire.

— Hum! permettez, s'écria-t-il vivement, vous serez nourris. Bonne soupe le matin, bonne soupe à midi et bonne soupe le soir. Du gibier et du poisson chaque fois que j'irai à la chasse ou à la pêche.

Et il ajouta avec une ironie qu'il était le seul à comprendre:

— Je vous donne ma parole d'honneur de gentilhomme que vous serez nourris aussi bien que moi.

— Et qu'est-ce qu'on boit chez vous? demanda Slugh qui tenait à se faire prier.

— Hum! fit le vieillard avec embarras, de l'eau, de la bonne eau de source, avec un peu de vinaigre dans les grandes chaleurs pour désaltérer.

Les deux bandits firent une grimace épouvantable. D'un même mouvement, ils hochèrent la tête en signe de négation.

— Ecoutez, insista le baron Fesse-Mathieu qui ne voulait pas les laisser partir, nous allons nous entendre. Je ferai venir de la bière, hum!... Oui, vraiment, de la petite bière! mais la semaine prochaine seulement, parce que je n'ai pas prévenu mon brasseur.

— Ah! comme cela, je ne dis pas, répliqua Slugh, qui étouffait d'une envie de rire. Si vous nous donnez de la bière, on pourra s'entendre. Et je vous garantis que vous ne regretterez pas votre dépense. Mon camarade et moi, nous abattons de la besogne comme quatre hommes ordinaires.

Après une discussion qui se prolongea pendant plus d'une heure, l'honnête Slugh et son ami Sam Parter consentirent à entrer définitivement au service du baronnet, à raison de trois dollars par semaine, mais avec la brillante perspective de manger chaque jour à la table du châtelain et d'être nourris exactement de la même manière que lui.

CHAPITRE VI

Madame Sybilla

On était au commencement de l'automne, la forêt canadienne, si mélancolique l'hiver sous son manteau de neige et de glace, offrait alors les majestueuses perspectives de ses clai-

rières, de ses avenues bordées d'arbres géants où dès les premiers rayons du matin s'égosillaient des milliers d'oiseaux.

Les feuillages commençaient à revêtir de belles teintes de cuivre et d'orange assombri, les écorces blanches des bouleaux brillaient doucement dans le lointain comme des colonnes d'argent.

Chaque matin, les quatre amis partaient en expédition, soit pour la chasse, soit pour la pêche. Les bords du lac et ceux du torrent pullulaient de gibier aquatique. Les canards sauvages, les pilets, les sarcelles, l'oie du Canada, le vaneau et l'outarde y abondaient. Dans les bois les chasseurs rencontraient les grives, les coqs de bruyère, les lièvres arctiques et les perdrix de neige ou ptarmigans.

La pêche fournissait des saumons superbes, des truites arc-en-ciel, des anguilles, de gigantesques brochets et des écrevisses d'une saveur particulièrement exquise.

Grâce à l'adresse du Peau-Rouge et de lord Burydan, tous deux excellents tireurs, l'office de la Maison Bleue était toujours abondamment pourvu de gibier.

Quant à Oscar, il s'était découvert les plus heureuses dispositions pour la pêche à la ligne, et il était en peu de temps devenu de première force à ce sport contemplatif.

Joë, toujours taciturne, passait quelquefois des journées entières sans prononcer une parole, mais il obéissait à tous les ordres qu'on lui donnait et se montrait serviable, doux et complaisant, en toutes circonstances.

— Ce garçon-là n'est pas fou, dit un jour lord Buraydan, qui l'avait soi-

gneusement observé. Je crois qu'il a tout simplement un peu d'amnésie et qu'il ne serait pas du tout impossible de le guérir.

—En tout cas, répondit Oscar, il est tout à fait inoffensif. Laissons-le tranquille et il ira mieux. On dirait que, depuis qu'il est en notre compagnie, son état s'est déjà sensiblement amélioré.

—Je suis persuadé qu'au "Lunatic Asylum" il devait être en butte à toutes sortes de mauvais traitements. Quand mes affaires seront arrangées, il faudra que j'arrive à connaître le nom et les antécédents de ce pauvre diable.

Plusieurs fois, on avait demandé au dément comment il s'appelait, mais il n'avait jamais répondu qu'en poussant un douloureux soupir; et chaque fois qu'on le questionnait à ce sujet, il s'enfuyait dans le bois et restait une demi-journée sans reparaitre. On finit par le laisser tranquille.

D'ailleurs, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, le temps, la séquestration et l'ennui avaient tellement altéré l'oeuvre du docteur Cornélius que la ressemblance de Baruch, qui pendant quelque temps avait été frappante, s'était très atténuée.

Oscar, qui avait parfaitement connu l'assassin chez M. de Maubreuil, et qui savait pourtant que Baruch avait été enfermé au "Lunatic Asylum", n'eut pas un instant la pensée que c'était le meurtrier de M. de Maubreuil qu'il avait aidé à s'enfuir.

Somme toute, en attendant le résultat des démarches entreprises par M. Denis Pasquier, et qui devaient certainement réussir, les habitants de la Maison Bleue eussent été parfaitement heureux sans la déception qu'ils

avaient eue de ne recevoir aucune réponse aux lettres adressées à Fred Jorgell et à Agénor.

Cet obstiné silence les inquiétait, et ils ne pouvaient s'empêcher de penser qu'il devait y avoir là-dessous une manoeuvre de la Main Rouge.

Un soir, les quatre fugitifs assis sous le manteau de la vaste cheminée de la Maison Bleue, où brûlait un joyeux feu de bûches résineuses et de pommes de pin, devisaient de toutes ces choses, tout en savourant un bol de grog.

Assis tous deux au coin de l'âtre, Kloum et l'aliéné, aussi taciturnes l'un que l'autre, ne prenaient part à la conversation que par de rares monosyllabes.

Oscar Tournesol et lord Burydan, qui étaient rapidement devenus très amis, discutaient.

—Je connais trop bien Agénor, qui est la loyauté même, dit lord Burydan, pour croire qu'il ait pu retourner en Europe, en se désintéressant absolument de ce que je devenais.

—Qui sait? fit Oscar, notre ami a peut-être été rappelé en France par quelque deuil de famille.

—Il n'a plus de parents. Je croirais plutôt que nos lettres ont été interceptées.

—C'est impossible. Il règne chez Fred Jorgell un ordre parfait. Tous les gens qui l'approchent sont des serviteurs de confiance et il verse chaque année de gros pourboires à l'administration postale pour que son courrier lui soit remis avec une parfaite exactitude.

—Je ne sais que penser. Il faudrait donc croire à ce qu'on nous a dit quand nous avons téléphoné.

—Il faut que je tire cette situation au clair, s'écria le petit bossu en se le-

vant avec un geste décidé. Demain nous allons à Winnipeg. Si je ne trouve aucune lettre de nos amis à l'adresse que j'ai donné poste restante, je partirai pour New-York.

—Ma foi, vous avez peut-être raison.

—Je n'ai pas le droit de rester plus longtemps ici, surtout quand je suis en mesure d'apporter à Mlle Frédérique et à son amie les nouvelles de M. Bondonnat qu'elles attendent avec tant d'impatience. Voilà six lettres que je leur écris, en leur faisant le récit détaillé de tout ce que vous avez vu à l'Île des Pendus, et pas un mot de réponse. Vous avouerez que cela est tout de même étrange!

A ce moment, Kloum se leva brusquement, l'oreille tendue.

—Il me semble, fit-il, que l'on a appelé au secours.

Oscar et lord Burydan écoutèrent, mais le fracas de la pluie, qui tombait cette nuit-là à torrents, se mêlait au rugissement du vent dans les futaies et au grondement du tonnerre.

—Vous avez dû vous tromper, mon brave Kloum, fit le petit bossu.

—Je disais donc, reprit lord Burydan, qu'il y aurait peut-être un moyen d'expliquer tout cela. Supposons, par exemple, que M. Bondonnat ait réussi à s'échapper et qu'il soit reparti pour la France avec ses filles et leurs fiancés, en emmenant Agénor, et que, pour une raison ou pour une autre, leur courrier ne leur ait pas été expédié en Europe.

—Mais, reprit le bossu, cela n'expliquerait pas le silence de Fred Jorgell.

—Peut-être s'est-il brouillé avec les Français?...

En réalité si Andrée et Frédérique n'avaient pas répondu aux pressants

messages d'Oscar Tournesol, c'est, nos lecteurs le savent, qu'il y avait à Preston-Hôtel un agent de la Main Rouge qui, de même que Slugh chez Fred Jorgell, épéluçait soigneusement le courrier des quatre Français et utilisait toutes les lettres provenant du Canada. Cornélius et ses affidés, qui comprenaient de quelle importance eussent été pour Frédérique les révélations de lord Burydan, n'avaient rien négligé pour que l'existence de l'Île des Pendus ne leur fût pas dévoilée. Le jour où on connaîtrait cette retraite accessible, c'en était fait de la Main Rouge. C'était ce qu'il fallait éviter, même en faisant disparaître ceux qui étaient possesseurs de ce secret, et c'est ainsi que le voyage de Slugh avait été décidé.

Lord Burydan et le bossu se taisaient, devenus pensifs, en songeant à l'extraordinaire complication d'événements où le hasard les avait placés, mais ils furent brusquement arrachés à leurs réflexions.

Kloum s'était levé de nouveau, la mine inquiète:

—Cette fois, j'en suis sûr, s'écria-t-il, on vient de heurter à la porte.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que lord Burydan et le bossu entendaient des coups très distincts rudement frappés à la porte extérieure.

—Va ouvrir, ordonna lord Burydan au Peau-Rouge, mais ne quitte pas ton revolver... Je me demande, par exemple, qui peut bien nous rendre visite à pareille heure, dans ce désert?

Kloum tira les verrous, et sitôt qu'il eut ouvert la porte, un jeune homme de haute taille et de bonne mine entra précipitamment, soutenant ou pour mieux dire portant dans ses bras une jeune fille à demi évanouie. Tous

deux étaient ruisselants d'eau, couverts de boue, et leurs vêtements avaient été lacérés en maints endroits par les ronces des buissons.

—Excusez-nous, messieurs, dit l'inconnu avec un air de franchise et de loyauté qui lui gagna toutes les sympathies, mais nous avons été surpris par l'orage, moi et ma fiancée, miss Ophelia, nous nous sommes égarés, nous avons failli nous noyer dans le Ruisseau Rugissant qui est actuellement débordé, lorsque nous avons aperçu une lumière entre les arbres... Sans savoir qui vous étiez, j'ai pensé que vous ne nous refuseriez pas l'hospitalité pendant quelques heures.

—Vous avez fort bien fait, monsieur, répondit lord Burydan avec un geste de grand seigneur, vous êtes ici chez vous, mais je crois que la première chose à faire serait de s'occuper de cette charmante jeune fille, dont l'état réclame des soins immédiats.

Aussitôt, chacun s'empressa. On jeta de nouvelles bûches dans le feu, on fit chauffer du grög et l'on en fit boire à la belle Ophelia, dont le visage blêmi reprit immédiatement ses couleurs. Oscar Tournesol dénicha dans une armoire du linge de femme et une robe de chambre qui appartenaient à Mme Pasquier, et la jeune fille qui avait été trempée jusqu'aux os, put changer de vêtements et réparer le désordre de sa toilette.

Ophelia était une blonde au teint délicatement rose. Ses yeux, d'un bleu limpide exprimaient la tendresse et la douceur, et son sourire avait le charme d'une caresse. La taille svelte malgré des hanches robustes et cette opulente poitrine qui est une beauté spéciale aux femmes canadiennes, miss Ophelia était belle de la beauté

d'une Diane chasserresse qui n'aurait pas renoncé au mariage.

Lord Burydan la contemplait avec admiration. Kloum était littéralement en extase, et il n'était pas jusqu'au pauvre aliéné lui-même qui ne regardât avec un sourire charmé cette ravissante personne.

Oscar seul, tout entier à ses préoccupations, n'avait jeté sur la jeune fille qu'un coup d'oeil distrait. Tout à coup, il se tourna vers le jeune homme en ce moment occupé à vider à petits coups un bol de grög :

—Serait-il indiscret, cher monsieur, de vous demander à qui nous avons l'honneur de parler?

—Nullement, répondit le jeune homme dont la physionomie ouverte et loyale se voïa d'un nuage. Je suis parfaitement connu dans ce pays-ci, Je me nomme Noël Fless.

—Seriez-vous parent du baronnet Mathieu Fless? demanda lord Burydan.

—Je suis son fils, répondit le jeune homme avec un amer sourire.

Denis Pasquier avait fait, on le sait, les plus pressantes recommandations à lord Burydan sur la discrétion qu'il devait garder jusqu'à ce que son identité fût reconnue, mais il n'entra pas dans le caractère de l'excentrique de s'imposer n'importe quelle contrainte du moment où il y trouvait un amusement. L'idée qu'il se trouvait en face du fils de l'avare le réjouit infiniment.

—Monsieur Noël, répondit-il gracieusement, je suis d'autant plus charmé de vous voir, que nous sommes cousins.

—Serait-il possible?

—Oui, mon cousin. Je suis ce même lord Burydan dont vous avez peut-être entendu raconter les folies.

Noël était en proie à la stupéfaction la plus profonde.

— Mais lord Burydan est mort, protesta-t-il, et mon père est entré en possession de ses immenses domaines.

— Lord Burydan est aussi peu mort que possible, répliqua l'excentrique en se donnant un solide coup de poing sur le thorax. Et il va d'ici peu en donner la preuve à votre honoré père en le priant de lui restituer le château et les terres dont il s'est emparé avec un peu trop de hâte.

Et lord Burydan qui, par tempérament, était l'ennemi inné de toute dissimulation, raconta ses aventures à son cousin et lui exposa de la façon la plus nette sa situation. Il termina, d'ailleurs, en priant Noël et miss Ophelia de lui garder le secret.

— Il m'est souvent, par malheur, répondit Noël, arrivé d'être obligé de rougir des agissements de mon père et de mon frère. Et l'on a dû vous dire que je suis brouillé à mort avec sir Mathieu, parce que je n'ai pas su me plier à ses manies d'avarice et que j'ai trouvé honteux de le voir vivre comme un mendiant, alors qu'il est riche à millions.

— Alors, fit l'excentrique très amusé, je dois presque voir en vous un allié?

— Assurément. Je réprouve de toutes mes forces la façon indigne dont on a agi à votre égard, et, en y réfléchissant, je m'aperçois que c'est certainement mon frère, l'attaché d'ambassade, qui a ourdi toute cette machination. Sachez-le, mylord, je n'ai pas de pire ennemi que mon frère. Nous sommes nés de deux mères différentes, et, dès notre plus tendre enfance, il y a eu entre nous de la haine et de l'animosité. Mon frère est le plus hypocrite des hommes...

— L'on m'a dit, interrompit lord Burydan, que votre frère était très prodigue; qu'il aimait à faire la fête et qu'on lui connaissait de nombreuses amies. Il est assez singulier que, dans ces conditions, il reste en bons termes avec le baronnet, dont la... — mettons l'économie — est proverbiale.

— Ce que vous dites est exact, mon frère mène une vie très dissipée; mais vous ne pourriez soupçonner jusqu'à quelles comédies il s'abaisse pour faire croire à mon père qu'il est aussi avare que lui. Quand il vient dans le pays, il descend à une auberge située à une lieue du château. Là, tout d'abord, il se leste d'un bon repas, puis il échange ses vêtements de correct gentleman contre un vieux complet rapiécé que l'aubergiste lui tient en réserve. C'est dans cet acoutrement qu'il va trouver mon père, auquel il ne parle que de privations, de sobriété et d'économie. Tous deux partagent un repas de croûtes de pain et d'eau claire, puis mon frère gagne sa chambre; mais dès que tout est endormi dans le château, il saute par la fenêtre et court à l'auberge se dédommager de la maigre chère qu'il a faite par un substantiel souper. Tout le pays connaît cette histoire et s'en amuse.

— J'avoue, dit l'excentrique, que cette aventure est passablement joviale; mais en quels termes êtes-vous avec votre père?

— Dans les plus mauvais qui soient. J'ai pourtant fait preuve de beaucoup de patience; mais une rupture devait inévitablement se produire entre nous deux. Quand je lui ai annoncé que j'avais la ferme intention d'épouser miss Ophelia, qui est sans fortune, il est entré en fureur et m'a chassé de

chez lui. Je vis en sauvage dans une maisonnette qui me vient de ma mère et qui se trouve à deux lieues d'ici. Les produits du jardin que je cultive moi-même, ceux de ma chasse et de ma pêche, suffisent largement à mes besoins. Il ne manque qu'une seule chose à mon bonheur, c'est de pouvoir m'unir à ma chère Ophelia.

—Pourquoi ne le faites-vous pas?

—Ma fiancée est orpheline. Elle a été recueillie par une de ses tantes, une vieille femme d'une dévotion exagérée, et celle-ci ne veut consentir à notre mariage que lorsque mon père lui-même y aura donné son consentement, et il ne le donnera jamais, j'en suis sûr, car il me déteste.

— Oh ! oui, murmura tristement miss Ophelia, il nous déteste!

—Mademoiselle, reprit galamment lord Burydan, je bénis cette heure sans laquelle, probablement, je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre connaissance.

—La pluie et la tempête, répondit Ophelia, ont été certainement pour quelque chose aussi dans cette présentation. Ma tante, miss Judith, est allée à Montréal, à la suite d'un pèlerinage qui doit lui procurer cent jours d'indulgences ; j'ai profité de cette occasion pour aller passer l'après-midi dans la chaumière de mon cher Noël. J'étais en route pour rentrer à Winnipeg, où je voulais arriver à la tombée de la nuit, lorsque nous avons été surpris par la tempête.

—Il faudra donc, ma chère future cousine, que vous acceptiez notre hospitalité jusqu'à demain matin. La carriole de mon ami Denis Pasquier doit précisément venir nous prendre de bonne heure, vous en profiterez.

Cet arrangement satisfit tout le monde. On donna à miss Ophelia la plus

belle chambre et l'on dressa à Noël un lit dans la salle à manger.

On avait veillé si tard que tout le monde dormit d'un profond sommeil et que les habitants de la Maison Bleue ne furent réveillés le lendemain matin que par les joyeux claquements de fouet du domestique de l'homme de loi, qui arrivait avec son véhicule.

En un clin d'oeil, tout le monde fut sur pied, et l'on dégusta le café préparé en hâte par les soins de Kloum et de son ami l'aléné; puis Noël Fless prit congé de son cousin, pour lequel il ressentait la plus vive sympathie, et tous deux se donnèrent rendez-vous pour le lendemain, afin de causer plus longuement de leurs affaires.

Comme il avait été convenu la veille, Kloum et l'aléné demeurèrent à la Maison Bleue, tandis que lord Burydan et Oscar prenaient place dans la carriole, aux côtés de miss Ophelia.

Pendant le voyage, qui fut charmant, à travers la campagne rafraîchie par l'orage et baignée de soleil, miss Ophelia se montra plus loquace que la veille et acheva de gagner définitivement les bonnes grâces de lord Burydan. Elle raconta, avec une naïveté délicieuse, comment chez un de leurs amis communs elle avait fait connaissance de Noël, comment tous deux s'étaient juré un amour éternel et s'étaient promis de s'épouser quoi qu'il pût arriver.

—Malheureusement, fit-elle avec un soupir, il y a déjà plus d'une année que nous sommes fiancés et la situation ne semble pas près de se modifier. Et cela, grâce à l'entêtement du vieil avarc. Ah! si je possédais une belle dot, le baron Fesse-Mathieu serait le premier à accorder son consentement...

Et la pauvrete avait presque les larmes aux yeux.

—Ne vous désolez pas, fit lord Burydan, tout s'arrangera d'ici peu. Je vous le promets. Mais jè ne puis vous dire encore comment je m'y prendrai pour triompher du vieux grigou.

Réconfortée par cette promesse, si vague qu'elle fût, Ophélie quitta sa mine contrite et, jusqu'au moment où l'on fit halte devant la porte de l'homme de loi, enchanta ses compagnons par son joyeux babil.

Lord Burydan ayant à conférer longuement avec M. Denis Pasquier, qui venait de Londres avec un important courrier, ce fut Oscar qui se chargea de reconduire miss Ophelia jusqu'au cottage qu'elle habitait en compagnie de sa tante et qui était situé dans la banlieue de Winnipeg.

Comme ils traversaient un quartier désert, la jeune fille montra tout à coup au bossu une maisonnette aux volets verts, à la porte de laquelle une plaque de cuivre portait cette inscription: Mme Sibylla, et, s'arrêtant brusquement:

—Monsieur Oscar, fit-elle en baissant la voix, je vais vous avouer une chose. J'ai la faiblesse d'être superstitieuse. Il y a un temps infini que je meurs d'envie d'aller consulter Mme Sibylla. Elle me dira peut-être si mon mariage aura bientôt lieu. Mais je n'oserais jamais entrer seule chez la sorcière; car Mme Sibylla est une vraie sorcière dont on raconte toutes sortes de prodiges.

Le bossu, sceptique par nature et par éducation en sa qualité de Parisien, ne put s'empêcher de sourire.

—Vous voudriez que je vous accompagne? fit-il.

—Je n'osais vous le demander. Mais cela me ferait beaucoup de plaisir. Je

sais que c'est un caprice ridicule que j'ai là, mais c'est plus fort que moi.

—Eh bien, soit, allons-y!

D'une main un peu agitée par l'émotion, Ophelia tira le cordon de la sonnette, après s'être assurée d'un rapide coup d'oeil que personne ne la voyait entrer dans la maison du diable. L'instant d'après, un vieux noir introduisait les visiteurs dans un salon assez confortablement meublé. Très moderne, Mme Sibylla avait horreur des hibous empaillés, des crapauds et de tout l'attirail par lequel certaines devineresses essaient d'impressionner leur clientèle. Le seul objet effrayant que l'on vit dans son salon de consultation était une tête de mort, qu'un gros chat blanc paraissait considérer avec la plus complète indifférence. Les meubles étaient américains et toute la pièce d'une scrupuleuse propreté.

Mme Sibylla ne tarda pas à paraître. C'était une femme de trente-cinq à quarante ans, et qui avait dû être fort belle. Avec son nez en bec d'aigle, ses yeux perçants et son visage cuivré elle paraissait de la race de ces gitans espagnoles qui sont sorcières de mères en filles depuis de longues générations.

Sans mot dire, elle fit asseoir ses deux visiteurs, et, prenant la main d'Ophelia, tout interloquée, elle en contempla attentivement les lignes.

—Mademoiselle, dit-elle enfin, vous aimez et vous êtes aimée. Vous êtes venue me trouver pour savoir quand vous serez unie à votre fiancé.

—C'est vrai, balbutia miss Ophelia, toute surprise de la pénétration de la sorcière.

Mme Sibylla eut un sourire énigmatique.

—Soyez heureuse, dit-elle, vous n'aurez pas longtemps à attendre... Plusieurs personnes, d'un rang distingué, travaillent, sans s'en douter à votre bonheur, mais prenez garde, je vois des assassins et des traîtres se mêler de vos affaires. Vos vœux seront exaucés, mais il y aura du feu et du sang... le squelette au linceul noir ébranchera sa faux contre l'épée lumineuse de l'ange blanc à la cuirasse d'argent.

—Aurai-je un fils? demanda timidement miss Ophelia.

—Prenez garde, répondit la sorcière avec un regard profond, d'être mère avant que d'être épouse!

Ophelia, tout interloquée et rougissante, n'osa demander aucune explication à la devineresse. Celle-ci se retourna alors vers Oscar, qui, en vrai gavroche, souriait d'un air légèrement goguenard.

—Et vous, lui dit-elle, vous ne demandez rien?

—Non, dit le bossu. Je ne crois pas à toutes ces machines-là.

—Vous avez tort, fit Mme Sibylla, en arrêtant sur lui ses yeux aigus. Je vois un grand danger suspendu sur votre tête... Méfiez-vous d'une automobile, c'est tout ce que je puis vous dire.

—C'est bon, dit Oscar un peu impressionné quand même, je tâcherai de faire attention à ne pas être écrasé. Merci beaucoup du renseignement. Combien vous doit-on, madame?

—Ce que vous voudrez, fit la gitane avec indifférence.

Et elle tendit la main au bossu, qui y déposa deux dollars.

Une fois sorti de chez la pythonisse, Oscar prit congé de la jeune fille, qui ne se trouvait plus qu'à quelques

pas de sa demeure et se hâta de courir au bureau de poste où, comme il le craignait, ne se trouvait aucune lettre à son adresse. Dès lors, sa résolution fut prise, il prendrait le train pour New-York le lendemain même.

Après avoir déjeuné chez M. Denis Pasquier, Oscar et lord Burydan employèrent une partie de l'après-midi à diverses emplettes et il faisait presque nuit quand ils reprirent à pied le chemin de la Maison Bleue; lord Burydan annonça à Oscar qu'il était très satisfait, car, grâce aux pièces d'identité venues de Londres, l'homme de loi l'avait informé que son affaire allait avoir une solution immédiate.

Entraînés par la vivacité de leur conversation, les deux amis firent les trois quarts du chemin sans s'en apercevoir. La nuit était tout à fait venue et l'obscurité était encore augmentée par l'ombrage des hauts sapins noirs qui bordaient la route.

Tout à coup, Oscar et son compagnon entendirent derrière eux le ronflement d'une auto. Ils se retournèrent.

La voiture, une gigantesque automobile noire et rouge, arrivait sur eux tous phares allumés avec une vitesse vertigineuse. Ils n'eurent que le temps de se garer sur le talus de la route.

—L'auto fantôme, s'écria Oscar épouvanté, celle de New-York!

Il ne put achever. Deux détonations avaient retenti, le bossu roulait à terre en poussant un cri de douleur et lord Burydan entendait siffler une balle à son oreille.

L'auto qui avait un instant ralenti sa marche pour permettre à ceux qui la montaient de viser plus sûrement, avait repris sa course folle et s'était

déjà fondue dans les ténèbres comme une apparition de cauchemar.

CHAPITRE VII

Une mésaventure du baron Fesse-Mathieu

Ce matin-là, Slugh et Sam Porter avaient été faire des fagots dans un des bois du domaine et ils achevaient de les décharger pour les empiler dans la cour du château, lorsqu'un adolescent vêtu de noir et qui n'était autre que le petit clerc de M. Denis Pasquier apparut à l'entrée de la cour. Il déposa une grande enveloppe jaune entre les mains de Slugh, puis il disparut, en courant aussi vite que si le diable l'eût emporté.

—Qu'est-ce encore que cela? grommela le baronnet, en relevant son bonnet de peau de lièvre pour mieux assujettir sur son nez une vénérable paire de lunettes à monture de corne qui avait dû être fabriquée à l'époque de la mort du général Montcalm.

Mais, sitôt qu'il eut jeté un coup d'oeil sur le papier que renfermait l'enveloppe, il eut un geste de colère et se mit à marcher avec agitation de long en large dans la vaste cour.

Slugh et Sam Porter se faisaient du bon sang en regardant le manège de l'avare, et, de temps en temps, l'un ou l'autre des deux bandits passait derrière la charrette de fagots pour s'esclaffer tout à son aise. Une demi-heure s'écoula de cette façon; mais tout à coup Tom et Fanor jetèrent des aboiements furieux, et Slugh eut beaucoup de mal à les empêcher de s'élaner sur une jeune fille de mise simple et modeste, mais d'une éclatante beauté, qui sortait de l'avenue de sapins et s'avancait vers le château.

—C'est assômmant, grommela l'avare. Ici on est dérangé à chaque instant. On n'est plus chez soi, ma parole.

Cette réflexion eût paru d'autant plus humoristique à un témoin impartial que le baronnet, que tous les gens du pays fuyaient comme la peste, restait quelquefois un mois entier sans recevoir la plus insignifiante visite.

L'avare s'était avancé au-devant de la visiteuse.

—Que désirez-vous, fit-il d'une voix aigrelette? Je n'ai pas le temps à perdre en bavardages.

La jeune fille rougit d'un accueil aussi discourtois, mais elle s'était sans doute armée de courage, car elle répondit, sans montrer aucune émotion.

—Monsieur le baron, il faut absolument que je vous parle.

Et elle ajouta avec une noble simplicité:

—Je suis mise Ophelia, la fiancée de votre fils Noël.

L'avare eut un geste de rage.

—Alors, s'écria-t-il en mettant presque son poing sous le nez de la jeune fille, notre conversation sera vite finie. Vous connaissez mes intentions? Je n'ai pas changé d'opinion à votre sujet et je n'en changerai jamais! Je vous trouve passablement effrontée de venir me relancer jusque chez moi!

Et il pirouetta sur les talons, fit mine de monter les marches du perron délabré. Mais Ophélie avait fait provision d'une dose d'intrépidité extraordinaire.

—Monsieur le baron, murmura-t-elle, je savais que votre décision était immuable, mais la situation maintenant n'est plus la même.

Le vieux juif-errant se retourna avec la prestesse d'un écureuil et une

espèce de sourire se dessina sur son visage émacié par le jeûne.

—Auriez-vous hérité, ma belle enfant? dit-il gracieusement.

—Non, monsieur le baron, répondit Ophelia dont le visage se couvrit de la rougeur de la honte. Mais votre fils m'a rendue mère, et c'est aujourd'hui pour vous un devoir de ne plus vous opposer à notre union.

Cette révélation produisit sur le vieillard le même effet que s'il eût tout à coup mis la main sur une pile électrique. Il bondit, au risque de déchirer le pantalon qu'il portait depuis plusieurs lustres; il tirailla les touffes de sa longue barbe blanche, comme s'il eût voulu l'arracher par poignées à la façon des prophètes hébreux quand il se produisait quelque calamité publique; puis il leva les bras au ciel et, montrant d'un doigt aussi décharné que celui d'un squelette l'entrée de l'avenue:

—Allez-vous-en, coureuse, fille de joie! hurla-t-il. Ce n'est donc pas assez d'avoir débauché mon fils Noël, de l'avoir brouillé avec moi, vous voulez encore qu'il reconnaisse l'enfant que vous allez mettre au jour!

Ophelia, épouvantée de cette grossièreté, s'enfuit en sanglotant. Slugh et Sam Porter, qui avaient assisté de loin à cette scène, demeuraient en proie à la plus vive surprise.

Le baronnet était dans un tel état d'exaspération, que, rompant avec toutes ses habitudes de discrétion et d'égoïsme, il s'avança vers ses deux domestiques pour leur faire partager son indignation.

—Quelle guigne, s'écria-t-il, je suis vraiment bien malheureux! Mon fils mène une conduite indigne. Il me déshonore... Et si ce n'était que cela, ajouta-t-il, en brandissant la lettre

qu'il venait de recevoir. Mais voilà qu'un escroc, qu'un bandit, qui a pris le nom de lord Burydan, mon parent, un malfaiteur recherché par la police de New-York, un fou, un chenapan de la pire espèce, veut me chasser de mon château, me voler mes domaines!...

Slugh et Sam Porter avaient échangé un regard singulier.

—Mais, dit Slugh d'un air de conviction presque attendrie, il faut espérer que ce bandit ne réussira pas.

—Mais c'est que je n'en sais rien. Tout le monde, paraît-il, a pris son parti en Angleterre. Il est défendu par ce Denis Pasquier, qui est un de mes ennemis personnels. Que voulez-vous que fasse un pauvre vieillard contre tant d'ennemis? Ah! si je savais seulement où il est, le coquin!

—Monsieur le baron, répondit Slugh avec une hypocrite compassion, vous savez que je vous suis profondément dévoué. Je vous regarde comme mon bienfaiteur.

—Je sais que vous êtes de braves garçons tous les deux, murmura l'avare avec attendrissement.

—Eh bien, monsieur le baron, voulez-vous me permettre de vous donner en même temps qu'un utile renseignement, un excellent conseil: en allant hier à Winnipeg, où vous m'avez envoyé, j'ai pu apprendre bien des choses.

—Parlez vite.

—Eh bien, ce pseudo lord Burydan qui vous fait tant de misères, savez-vous où il habite? A une demi-heure d'ici, de l'autre côté du torrent, dans le cottage de la Maison Bleue, qui lui a été loué ou prêté par l'homme de loi Pasquier.

—Diabie! murmura l'avare avec une grimace, l'ennemi est à nos portes.

—C'est précisément une circonstance dont vous pouvez tirer le plus grand parti. Cet escroc est recherché par la police américaine. Il a commis un meurtre, il a pillé une maison de santé.

—Eh bien?

—Il vous suffirait de le dénoncer, pour qu'il soit mis en prison, condamné, ce qui changerait rudement la face des choses.

Le visage de l'avare s'épanouit en un vaste sourire; il rayonnait.

—Slugh, balbutia-t-il, vous êtes le plus dévoué et le plus intelligent des serviteurs, et, foi de gentilhomme, je vous coucherai sur mon testament. Je cours de ce pas à Winnipeg.

Lorsque la falote silhouette du vieillard eut disparu entre les arbres de l'avenue, Slugh et Sam Porter eurent un bruyant éclat de rire. Ils se tenaient les côtes et se tapaient sur la cuisse comme si cette hilarité ne dût jamais prendre fin.

—Il est réussi, le vieux, fit Slugh. Je me souviendrai toujours du temps que nous avons passé dans ce château. C'est un des bonheurs de ma vie.

—Possible, grommela Sam Porter, mais si nous n'avions pas eu nos provisions à nous, il y a longtemps que nous serions morts de faim...

Et il ajouta d'un ton plus sérieux:

—Mais quel est donc ton projet, avec cette histoire de dénonciation?

—C'est tout simple. Lord Burydan, le bossu,—qu'entre parenthèse tu as été assez maladroit pour manquer l'autre jour—le Peau-Rouge et l'autre vont être arrêtés, et naturellement nous aiderons à cette arrestation. Ils feront de la résistance, c'est certain. Il faudrait être bien malchanceux, si nous ne les tuions pas tous les quatre à la faveur de la bagarre.

—Ah! je comprends!...

—On nous reprochera peut-être d'avoir montré trop de zèle, mais, somme toute, on nous félicitera. Nous aurons eu dans cette affaire les policemen comme collaborateurs et la Main Rouge ne sera en rien compromise, ni même soupçonnée. Ensuite, nous nous occuperons du coffre-fort.

—Cela n'a pas l'air d'être si commode que cela. Ce vieux grigou est méfiant comme un renard. Son revolver ne le quitte jamais. Et, chaque soir, il s'enferme dans sa chambre bardée de fer, dont nous avons vainement essayé de forcer la porte. Toi qui disais que ça serait si facile!

Tout en discutant le meilleur moyen de mettre la main sur le trésor de l'avare, les deux bandits profitèrent de son absence pour se rendre à leur garde-manger secret et y faire un lunch substantiel, copieusement arrosé de canadian whisky.

... Quand, trois heures après, le baronnet fut de retour, il trouva ses deux serviteurs modèles dans toute la fièvre du travail, mais c'est à peine s'il y fit attention. Il paraissait atterré.

—Tout est perdu, murmura-t-il; l'escroc s'est fait reconnaître comme le vrai lord Burydan, et demain on doit me signifier un arrêté d'expulsion. Je vais être obligé de quitter ce beau château, ou je comptais finir mes jours, ces vastes domaines que je compais léguer à mes enfants!

Le bonhomme avait les larmes aux yeux. Slugh parut vivement touché de son chagrin.

—Monsieur le baron, fit-il avec indignation, ce qui se passe est vraiment honteux. Vous êtes victime d'un abominable complot et, à votre place, moi je n'hésiterais pas!... Après tout,

vous êtes dans le cas de légitime défense.

—Que voulez-vous dire?

—Moi, je suis franc comme l'or, je n'y vais pas par quatre chemins. Si vous vouliez me laisser faire, je me charge de vous débarrasser de lord Burydan.

—Quel est votre plan? fit le vieillard, qui se reprenait à espérer.

—Oh! c'est bien simple. Je vais à la Maison Bleue prier lord Burydan de venir vous parler, sous prétexte d'arrangement. Pour venir ici, il n'y a qu'un chemin, il faut traverser le torrent du Ruisseau Rugissant, sur le pont de bois. Ce pont est passablement vermoulu et, dame, un accident est vite arrivé.

—Je comprends, s'écria l'avare, dont le visage s'illumina. Vous avez là une idée de génie, mon brave Slugh.

—D'autant plus, poursuivit le bandit, qu'il va faire nuit dans une heure. Et, dans les ténèbres, il est facile de faire un faux pas.

Sans donner le temps au baronnet de se repentir de sa décision, Slugh et Sam Porter se munirent d'une hache et d'une pioche, et disparurent dans la direction de la Maison Bleue. Resté seul, le vieillard entra dans la cuisine du château et s'assit sous le vaste manteau de la cheminée, près d'un feu de bois mort, prudemment recouvert de cendres.

Le baronnet était agité et perplexe, il passait ses maigres doigts dans sa longue barbe blanche avec un geste plein d'anxiété, et, toutes les cinq minutes, il se levait et allait jusqu'à la porte pour voir si ses émissaires ne revenaient pas. Mille sentiments contradictoires se heurtaient en lui. A certains moments, il regrettait de s'être confié à Slugh et à Sam Porter,

qui étaient, après tout, des inconnus, des coureurs de grands chemins, et à d'autres, il s'applaudissait de sa décision.

Enfin les deux bandits apparurent au seuil de la vaste cuisine, l'air aussi calme que deux honnêtes bûcherons qui reviennent de leur travail.

—Eh bien? demanda l'avare avec anxiété.

—L'affaire est faite, répondit Slugh. Maintenant vous n'avez plus rien à redouter de lord Burydan.

—Et vous pourrez faire dire des messes pour le repos de son âme, ajouta Sam Porter d'un ton légèrement goguenard.

—Racontez-moi cela, interrogea le baronnet avidement.

—Oh! cela n'a pas souffert la moindre difficulté, répondit Slugh. Je suis arrivé à la Maison Bleue, j'ai vu le soi-disant lord Burydan, et je lui ai poliment exposé que vous seriez heureux de le voir, pour terminer à l'amiable le différend qui vous sépare. Il a répondu insolemment qu'il ne voulait faire avec vous aucun arrangement, mais qu'il ne serait pas fâché quand même de voir de près un original de votre espèce. Pendant que je faisais cette visite, Sam Porter donnait quelques bons coups de pioche à la base des pieux qui soutiennent le pont, quelques coups de hache dans les poutrelles vermoulues, puis, quand je l'ai eu rejoint, nous nous sommes cachés tous deux dans un fossé pour voir ce qui allait se passer.

—Et alors? demanda l'avare qui, tout entier au récit de Slugh, ne s'aperçut pas que Sam Porter venait de passer sournoisement derrière le fauteuil où il était assis.

Tout s'est passé comme je l'avais prévu, lord Burydan et un Peau-Rou-

ge qui lui sert habituellement de garde du corps se sont aventurés sur le pont... ils ont fait trois pas. Je commençais déjà à croire que Sam Porter s'était mal acquitté de sa besogne, lorsque, tout à coup, il y eut un patatras formidable, un grand cri, puis plus rien. Et, vous le savez, un homme qui tombe dans le Ruisseau Rugissant peut être considéré comme perdu.

L'avare poussa un soupir de soulagement.

—Ouf! s'écria-t-il, voilà qui me tire une fameuse épine du pied...

Le reste de la phrase lui resta dans le gosier, car Sam Porter, obéissant à un coup d'oeil significatif de Slugh, l'avait saisi à l'improviste et était en train de l'étrangler.

—Ne serre pas si fort! s'écria Slugh. C'est idiot, ce que tu fais là. Si tu commences par lui tordre le cou, qui est-ce qui nous ouvrira la porte de la chambre de fer?

Sam Porter comprit le bon sens de ce conseil et laissa respirer un peu le baronnet, déjà à moitié suffoqué. Slugh avait tiré de sa poche une cordelette et, avec une dextérité toute professionnelle, il garotta le vieillard, si épouvanté qu'il ne prononça pas une parole.

—Mon vieux, lui dit brutalement Slugh, il s'agit maintenant de nous donner la clef de la chambre de fer. Tu comprends bien que ce n'est pas pour ton plaisir que nous sommes restés chez toi à crever de faim et à travailler comme des bêtes de somme.

—La clef?... Jamais! murmura l'avare d'une voix rauque.

—Nous allons nous passer de ta permission, dit Slugh, en explorant lestement les poches de la pelisse-robe de chambre, d'où il retira une foule d'ob-

jets hétéroclites: des croûtons, des bouts de ficelle, des clous rouillés, et jusqu'à des morceaux de charbons de terre.

Enfin, il brandit triomphalement un trousseau de clefs de toutes les dimensions.

—Ça ne vous servira de rien, bandits, rugit l'avare, je connais seul le moyen d'ouvrir la chambre de fer. Je ne vous le dirai pas. Vous me tueriez plutôt!

—Nous n'allons pas te tuer! dit Slugh avec un sang-froid épouvantable. Je connais un moyen radical de faire parler les entêtés.

Sam Porter s'était agenouillé près de lâtre et soufflait de toute la force de ses poumons sur les tisons couverts d'une cendre blanche. Bientôt la flamme crépita joyeusement. Pendant ce temps, Slugh avait enlevé les sabots de l'avare et ses longs bas de laine grise: deux pieds décharnés apparurent, armés d'ongles aussi recourbés et aussi tranchants que ceux des diables de Goya. L'avare, qui avait compris quel genre de supplice on lui destinait, tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient.

—Veux-tu nous dire le secret de la chambre de fer? demanda Slugh une dernière fois d'un ton menaçant.

—Non, non, mille fois non!

—C'est bien, Sam Porter, approche M. le baron du feu.

Saisissant de force les pieds griffus de l'avare, Slugh les posa sur les charbons ardents.

Le vieillard lança un hurlement sauvage.

—Au secours! A l'assassin! Grâce! Pitié! Laissez-moi!

—Ouvre-nous la chambre de fer, répéta Slugh avec insistance.

—Non! non! C'est impossible! Je vous en supplie!...

—Alors ce sera tant pis pour toi.

Et le bandit appliqua de nouveau sur les tisons les pieds de Mathieu Fless, qui poussa un second hurlement de douleur.

.....

Mais, à ce moment, la porte vola en éclats et une troupe d'hommes, revolver au poing, firent irruption dans la cuisine de l'avare.

Une demi-douzaine de détonations retentirent.

Sam Porter, atteint d'une balle en plein front, fut tué net.

Slugh, légèrement blessé, fonça comme un sanglier sur les assaillants, se fraya un passage vers la porte et disparut.

Les nouveaux venus—lord Burydan, Kloum, Noël Fless, Ophelia, Oscar Tournesol, et l'aliéné lui-même— ne songèrent pas à poursuivre le bandit. Ils s'empressèrent de prodiguer leurs secours au vieillard, qui paraissait près de s'évanouir.

Lord Burydan et Kloum, tous deux excellents nageurs, avaient réussi à échapper aux flots du Ruisseau Rugissant. Ils avaient deviné sans peine de quel guet-apens ils venaient d'être victimes.

Revenus en hâte à la Maison Bleue pour y changer de vêtements, ils avaient rencontré, chemin faisant, Noël et Ophelia, qu'ils avaient mis au courant de leur aventure. C'est alors qu'ils avaient décidé de se rendre tous chez l'avare pour lui reprocher sa trahison.

Lorsqu'on eut pansé les blessures du baronnet, lord Burydan lui dit sévèrement:

—Vous allez quitter demain ce château. Vous auriez mérité que je vous procure un autre logement à la prison de Winnipeg, mais je vous trouve suffisamment puni. Je ne porterai donc pas plainte contre vous. Ce sera à la condition expresse que vous signerez séance tenante votre consentement au mariage de Noël et de miss Ophelia, que je me charge de doter.

Honteux et confus, l'avare signa tout ce qu'on voulut, sans mot dire. Et, en reconnaissance de sa bonne volonté, on lui laissa Kloum, comme garde-malade pour soigner ses brûlures.

Avant de se retirer, lord Burydan put constater que son château avait été littéralement mis au pillage. Les tableaux de maîtres, les tentures précieuses et les meubles de style avaient été vendus par l'avare et convertis en argent comptant; mais on remit à plus tard le soin de régler la question des dommages et intérêts auxquels le baron Fesse-Mathieu ne pouvait manquer d'être condamné.

Tout le monde revint à la Maison Bleue, où lord Burydan voulait offrir à ses amis un joyeux souper, pour célébrer son triomphe sur son déloyal héritier. Mais, comme ils traversaient la grande route de Winnipeg, une automobile, lancée à une vitesse furieuse, les frôla et faillit presque les renverser.

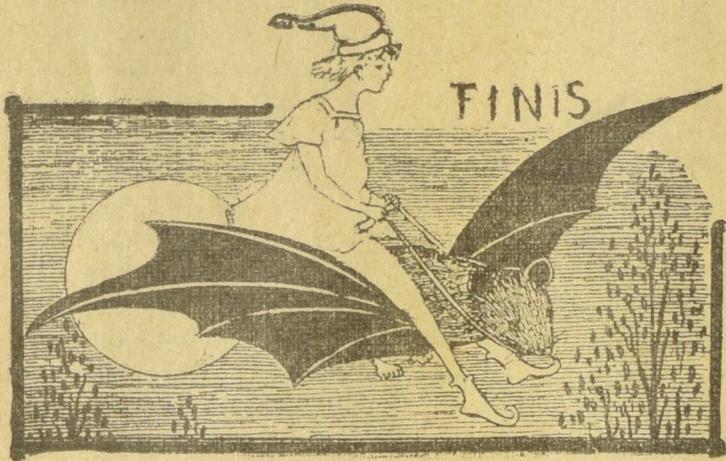
C'était une voiture rouge et noire. Elle était montée par un seul homme, dans lequel miss Ophelia crut reconnaître Slugh.

—L'automobile fantôme! murmura Oscar, dont le bras blessé était encore en écharpe.

—Que nous importent ces bandits! s'écria lord Barydan. Maintenant que je suis rentré en possession de mon nom et de ma fortune, je vais faire une guerre à mort à la Main Rouge. J'exterminerai les tramps dans leur repaire de l'île des Pendus, j'en fais ici le serment solennel!

—o—

L'épisode du "Mystérieux Docteur Cornélius" qui fera suite à celui qui se termine ici, aura pour titre: "Le Cottage hanté".





CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Le premier inventeur de la photographie en trois couleurs. Ducos du Hauron

M. Louis Ducos du Hauron vient de mourir à Agen, âgé de quatre-vingt-trois ans, presque dans la misère.

Son nom n'était guère connu du grand public; quelques-uns savent qu'il songea le premier, à la photographie en couleur par le procédé des réseaux colorés qu'ont si habilement réalisés les frères Lumière, mais, en général, on ignore ce qui constitue sa vraie gloire, ce qui assure la perpétuité de son nom chez les générations futures: l'invention de l'impression des gravures polychromes par la méthode dite "des trois couleurs", telle qu'on l'applique encore aujourd'hui avec des perfectionnements de détail. C'est donc un devoir de rendre un modeste hommage à ce grand français, en contant son histoire, histoire douloureuse comme celle d'un trop grand nombre de ses émules.

L'impression des gravures en couleurs, fut pendant très longtemps, une opération très compliquée. Les gravures polychromes du XVIIIe siècle, qui atteignent aujourd'hui des prix fantastiques étaient imprimées d'un seul coup; on encrait la planche "à la poupée", ce qui représentait une vé-

ritable peinture pour chaque épreuve. Les chromolithographies s'obtiennent autrement: on emploie autant de planches que le sujet comporte de couleurs, et l'on dessine sur chacune d'elles les parties correspondant à chaque couleur. On encraie au rouleau avec des couleurs différentes et l'on imprime les planches l'une après l'autre, en superposant les tirages. Il y a à peine trente ans, certaines impressions de luxe exigeaient de 15 à 18 planches. Il fallait une véritable virtuosité pour distribuer exactement sur chaque pierre les limites et l'intensité d'une nuance qui devait se fondre avec les couleurs apportées sur la même surface du papier par cinq ou six pierres successives.

Ducos du Hauron imagina de rendre cette répartition automatique en la confiant au soleil. Trois clichés photographiques ordinaires lui fournissent trois planches gravées qu'il encraie respectivement avec trois couleurs initiales, rouge, bleu, jaune; en superposant les trois images monochromes, il reproduit avec une exactitude absolue les moindres nuances de l'original.

Du premier coup l'auteur du procédé trichrome en formula la technique avec une sûreté telle que cette technique semble définitive. Il n'y a rien de changé. On s'est borné à perfectionner l'outillage ou certains tours de main; et, dans l'état actuel de la science, on n'envisage guère la possibilité de pouvoir jamais procéder autrement. Combien pourrait-on citer d'inventeurs de cette envergure?

Cette méthode ne fut pas seulement une trouvaille de simplicité géniale, comme celle des caractères mobiles; elle fut d'abord une conception abstraite, éditée par un gamin de vingt ans sur une théorie optique nouvelle, éminemment subtile, qui étonnait les savants de l'époque.

★ ★

Louis Ducos du Hauron naquit en 1837 à Langon (Gironde, France). Fils d'un fonctionnaire qui prit sa retraite en 1862, comme directeur des contributions indirectes à Auch, il se passionne de bonne heure pour l'étude des sciences physiques. Il est également grand amateur de musique et de peinture; sous le beau ciel du Languedoc, où les fleurs et les pierres vibrent avec tant d'éclat, il apprend à connaître les joies de la couleur, il réfléchit à ses mystères. La photographie vient de naître, les travaux de Chevreul font grand bruit; l'esprit curieux de l'enfant se trouve orienté vers l'étude de la lumière. En 1858, à peine majeur, le futur inventeur adresse à l'Académie d'Agen deux mémoires qui lui valent un long article de l'abbé Moigno où il est appelé "le jeune savant du Midi".

A cette époque, le photographe amateur est un être à peu près in-

connu: Louis Ducos n'a jamais touché un appareil photographique. Mais il est émerveillé par l'invention de Daguerre qu'ont récemment perfectionnée Talbot et Poitevin.

D'autre part, Chevreul vient de montrer que toutes les couleurs, avec leurs nuances innombrables, résultent de dosages variés de trois couleurs "fondamentales": le rouge, le jaune, le bleu. En mélangeant ces couleurs dans des proportions convenables, il obtient 72, puis 1,440 nuances différentes.

Ducos du Hauron entrevoit un lien entre la découverte de Chevreul et celle de Daguerre. Tous les savants espèrent, à brève échéance, une composition chimique, fort supérieure à l'iodure d'argent, qui, placée derrière l'objectif prendra et conservera la couleur des rayons lumineux. En attendant cette substance merveilleuse, encore inconnue aujourd'hui, Ducos du Hauron pressent une autre façon de résoudre le problème.

Il se dit qu'il peut obtenir dans la chambre noire une image absolument formée par l'une des trois radiations (rouge, bleu, jaune) émanant du sujet: il suffit d'interposer entre le modèle et la plaque sensible, un verre coloré appelé filtre ou écran, qui laissera passer seulement les radiations de sa couleur, interceptant toutes les autres. Un verre rouge, par exemple, ne laissera passer que les rayons rouges, proportionnellement au degré d'intensité du rouge, soit pur, soit mélangé à du jaune ou du bleu.

En exposant successivement trois plaques derrière trois écrans différents on obtiendra donc trois clichés donnant chacun une image partielle de l'objet. Avec, l'écran rouge orangé

par exemple, les noirs (parties opaques) purs du cliché négatif correspondront aux rouges purs du modèle; les noirs, plus ou moins atténués correspondront aux doses variées de rou-

chichés photographiques trois planches gravées que nous encreurons respectivement avec du rouge, du bleu et du jaune, puis imprimons les trois épreuves monochromes l'une sur



A

ge qui se trouvent dans le rouge violacé, le violet, l'orangé. Et ainsi de suite.

Par un procédé mécanique quelconque, tirons maintenant de ces trois

l'autre: il en résultera une image reproduisant toutes les nuances du modèle.

Tel est, dans ses lignes essentielles, le procédé "trichrome".

☆ ☆

Ici se présente une difficulté que Ducos du Hauron eut le grand mérite d'apercevoir avant même d'avoir commencé ses expériences.

La première idée qui vient à l'esprit, c'est que le négatif obtenu avec l'écran rouge par conséquent impressionné seulement par les rouges du modèle, doit fournir la planche positive qui imprimera en rouge. De même pour les autres couleurs.

Or, procéder de cette façon serait un véritable contresens.

Considérons le "négatif" pris avec l'écran rouge. Seul le rouge du modèle, pur ou entrant dans la composition d'autres nuances, impressionne la plaque. Mais son action se répartit de deux façons :

1° Proportionnellement à la quantité du rouge, c'est-à-dire à son degré d'intensité :

2° Proportionnellement au degré d'éclairement du rouge.

Dès lors, une partie légèrement rouge, mais très éclairée, impressionnera beaucoup plus le négatif qu'une partie très rouge peu éclairée.

Le rendu ne sera donc pas conforme à la réalité.

Ducos du Hauron comprit qu'il faut photographier le rouge, le jaune, le bleu, non à travers un écran rouge, jaune, bleu, mais à travers un écran de la couleur complémentaire, c'est-à-dire vert, violet, orangé.

En effet, un écran vert laisse percer les rayons jaunes ou bleus et intercepte les rayons rouges. Ces derniers se traduiront donc sur les négatifs par des blancs, c'est-à-dire par des transparences d'autant plus accentués que le rouge sera : 1o plus abondant ; 2o moins éclairé. Le cliché nous fournira

ainsi un positif rouge exact à la fois quant à l'intensité de la couleur et quant à son degré d'éclairement.

Ce chassé-croisé de couleurs a été appelé méthode d'inversion ou méthode antichromatique. La méthode, fort discutée à l'origine, a été reconnue la seule bonne, la seule vraiment scientifique. Elle est la seule employée aujourd'hui.

☆ ☆

C'est en 1859 que Ducos du Hauron entrevit pour la première fois le moyen d'obtenir indirectement des photographies en couleur. Il travaille près de dix ans son idée et ne commence ses expériences qu'en 1868.

Il habitait alors Lectoure, petite sous-préfecture du Gers comptant 4,000 habitants. Il se procure un manuel de photographie et un matériel rudimentaire. Choissant chez un vitrier des verres de couleurs où il découpe des écrans. Après plusieurs mois d'essais il fait constater aux autorités du cru que les choses se passent exactement comme il l'avait prédit. Le 23 novembre 1868, il prend un premier brevet où il décrit deux procédés de photographie des couleurs :

1° Procédé sur plaque unique, avec interposition d'un réseau trichrome ;

2° Procédé trichrome, dont nous avons exposé le principe, qui permet d'obtenir : soit une image colorée matérielle en superposant trois épreuves monochromes ; soit une image immatérielle en regardant dans un appareil appelé chromoscope, la projection sur une même surface de trois dispositifs éclairés chacun par un verre de couleur qui a fourni le négatif.

Un peu plus tard, le 7 mai 1869, l'inventeur présente à la Société fran-

gaise de photographie deux spécimens de photographie en couleurs. A sa grande surprise, à la même séance, Charles Cros fait connaître une méthode analogue, mais sans l'appuyer d'épreuves. Les deux chercheurs s'ignoraient totalement; à l'insu l'un de l'autre, ils avaient marché dans la même voie et avaient trouvé simultanément, l'un à Lectoure, l'autre à Paris, la solution du problème. Accueillie avec enthousiasme par quelques es-

Tandis que Cros abandonne momentanément ses recherches, Ducos du Hauron essaie de vulgariser sa méthode. Ce savant possède une mentalité complète d'inventeur. Il a "rêvé" son procédé pendant dix ans, il l'a enfanté dans l'abstraction; dès qu'il lui a donné une forme concrète, il choisit entre plusieurs autres le mode d'application qui lui paraît offrir le plus grand avenir commercial.

Il laisse de côté la photographie



B

pris éclairés, l'invention rencontra surtout des incrédules; le Belge Monckoven, alors grand pontife du monde photographique, lui donna momentanément le coup de grâce en affirmant qu'il était impossible d'obtenir un cliché photographique à travers un écran jaune ou rouge et que les épreuves envoyées à la société de photographie étaient évidemment truquées. Longtemps après, Monckoven comprit et fit amende honorable.

directe à travers un réseau coloré; la fabrication du réseau présente d'énormes difficultés et les images transparentes ne sont pas à la mode. Depuis l'invention de Poitevin, on veut des photographies sur papier; d'autre part, on fait peu de projections. Il faut donc trouver le moyen de multiplier indéfiniment les photochromies en les imprimant à l'encre grasse. Or l'impression photomécanique est dans l'enfance; entre les machines alors en

usage et celles dont on dispose aujourd'hui, il y a un abîme. Avant de songer aux grands tirages, Ducos du Hauron, très sagement, se préoccupe d'obtenir des épreuves aussi parfaites que possible.

La difficulté est considérable. On ignore les plaques rapides, et la lenteur inhérente au procédé au colloïdion est encore augmentée par le manque de plaques orthochromatiques, c'est-à-dire sensible aux radiations qui impressionnent mal les plaques ordinaires. Pour remédier à cette lacune, il faut employer des écrans d'une intensité exagérée. compter de une heure à deux heures de pose, au soleil, pour l'écran orangé; trois à quatre minutes pour l'écran vert. Ducos du Hauron imagine d'abord un moyen d'accroître la sensibilité des plaques; ensuite, il détermine, par tâtonnements, les nuances qui conviennent le mieux pour les écrans. En utilisant le procédé au charbon, il obtient sur des feuilles de gélatine trois monochromes qui, appliqués l'un sur l'autre, donnent une image parfaite de l'original. Image transparente, très mince, qu'on peut coller sur du papier comme on applique sur bristol une gravure sur papier de Chine.

La production est fort lente, mais les résultats sont déjà tels que M. Gustave Pereire s'intéresse à l'affaire. On prépare une collection de polychromies de très grand format dans le but de frapper un grand coup à l'Exposition internationale de photographie de 1876. Hélas! la veille de l'ouverture, on s'aperçoit que les trois monochromes ne "repèrent pas". On ignorait alors le moyen, trouvé plus tard, d'empêcher, au cours de manipulations nombreuses, les déformations des trois pellicules de gélatine.

Deux ans plus tard, Ducos du Hauron présente à l'Exposition de 1878 une admirable collection de photographies en gélatine de format moyen. Un des plus grands imprimeurs de l'Europe, Albert, de Munich, lui offre un pont d'or pour aller créer en Allemagne une industrie que les maisons françaises ne sont point prêtes à monter. Le patriotisme de l'inventeur s'émeut, l'offre est déclinée.

Et quand, trois ans plus tard, en 1881, Ducos du Hauron sollicite du ministère du Commerce la prorogation du brevet pris en 1868, on lui oppose un refus catégorique pour ce double motif: "La découverte invoquée par l'inventeur n'a pas l'ampleur voulue et les retards de la mise en oeuvre lui sont exclusivement imputables."

☆ ☆

De 1870 à 1883, Ducos du Hauron habite Agen. A la fin de son séjour, au moment où son brevet va tomber dans le domaine public, il trouve enfin des commanditaires. Avec quelques amis, M. Alexandre Jaille fonde à Toulouse une annexe des ateliers d'André Quinsac, à cette époque le grand spécialiste de la photocollographie (nom qui désigne l'impression d'une image, suivant le principe de la lithographie, au moyen d'un cliché en gélatine dérivant d'un cliché photographique ordinaire). On ne possède pas encore de glaces panchromatiques, mais la rapidité de plaques au gélatino-bromure d'argent facilite beaucoup la prise des trois négatifs.

Les débuts furent des plus encourageants, nous raconte M. G. Tholin, qui suivit de près ces laborieux essais.

"On obtient notamment de bonnes reproductions d'un tableau de Moreau et de deux paysages de Lourdes,

“Ces premières épreuves avaient été repérées à la main. On n'hésita pas à se procurer un outillage des plus perfectionnés; on se lança. Hélas! pour n'avoir que des déboires. La pré-

une couleur mangeait les autres: on peut juger l'effet de la prédominance d'une ou deux couleurs sur trois en le comparant à celui des combinaisons de notes fausses en musique.



C

D

cision manquait encore pour équilibrer, selon la gamme chromatique, six opérations, à savoir: trois clichés négatifs et trois reports ou tirages qui leur correspondaient. Généralement

“Ce qu'il y avait de plus grave, c'est qu'au moment où l'on constatait un résultat fâcheux, c'est-à-dire au début du troisième tirage, le mal était irrémédiable: l'édition imprimée **aux**

deux tiers, était perdue. Les échecs de ce genre étant dans la proportion de plus des trois quarts, au point de vue industriel, tout restait compromis."

Sur ces entrefaites, l'imprimerie d'Agen est détruite par un incendie. Quinsac vient s'installer à Pais : il meurt avant d'avoir pu organiser son exploitation.

Presque au même moment, Ducos du Hauron quitte la France pour suivre son frère, nommé conseiller à la Cour d'Alger, qui, toute sa vie, préleva sur son maigre traitement de magistrat pour subvenir aux expériences de son cadet.

Pendant les douze années qu'il va passer en Afrique, l'opiniâtre inventeur continue à perfectionner sa méthode. Ne trouvant pas d'éditeurs, disposant de ressources médiocres, il achète une petite presse et apprend, sans maître, le métier d'imprimeur. Il réussit à tirer à petit nombre des épreuves fort présentables qu'il vend aux musées, aux amateurs, aux Mécènes, à raison de 10 francs pièce.

Enfin, en 1896, Ducos du Hauron se fixe à Paris: il renonce désormais à toute tentative industrielle. Peu à peu, il voit les éditeurs de France et de l'étranger tirer un parti merveilleux de sa méthode, grâce "uniquement", on ne saurait trop insister sur ce point, aux progrès de l'imprimerie et des procédés de gravure.

Pour bien saisir ce dernier point, il me paraît indispensable d'indiquer sommairement ce que furent ces progrès.

Dans la photocommographie, qui marque les débuts de l'industrie photomécanique, on expose derrière le négatif une plaque couverte d'une gélatine bichromatée spéciale. On n'obtient pas d'insolubilisation propre-

ment dite, comme dans le procédé classique au charbon; mais, après développement, les noirs et les blancs sont représentés par des différences de porosité de la gélatine dont les cellules, absorbant plus ou moins d'eau, repoussent plus ou moins l'encre grasse. C'est, en somme, le principe de la lithographie. Quoique soumises à une pression très faible, de telles planches se déforment vite; Ducos du Hauron n'en tirait qu'une quarantaine d'exemplaires, et le repérage des trois monochromes était fort difficile.

Pour éviter ces inconvénients, on inventa la photoglytie: la gélatine bichromatée, insolée derrière le négatif, fournissait des reliefs permettant d'obtenir par contre-moulage un cliché métallique. Ici se présentait un nouvel obstacle: la difficulté de "retenir" l'encre.

Dans la gravure en taille-douce, sur bois, à l'eau forte, l'encre se loge dans des tailles qui la gardent quand on essuie la planche. Dans un cliché de photogravure, les noirs sont représentés par des surfaces creuses formant des vallonnements dont la profondeur correspond à leur intensité. L'encre qu'on dépose dans ces vallonnements est happée par le rouleau essuieur. On a imaginé des expédients variés pour former sur ces surfaces un "grain" capable de retenir l'encre avec les gradations voulues. Seul, le procédé de la trame, ou simili-gravure, a apporté une solution pratique, qui n'est peut-être pas définitive, mais quelques-uns ont su porter à un haut degré de perfection.

Au printemps de 1897, raconte le conseiller Alcide Ducos du Hauron, son frère Louis fut mandé au ministère des Beaux-Arts, puis à la mairie des Batignolles. Il se rendit à cette

double convocation et il apprit que le gouvernement, ayant enfin entendu parler de son génie, avait décidé de lui accorder, à l'occasion du 14 juillet... les palmes académiques. Au dernier moment, le modeste ruban destiné à ce grand homme fut attribué à un électeur plus influent.

En 1900, à l'exposition de Turin, Ducos du Hauron reçut enfin la croix de la Légion d'honneur.

Le gouvernement impérial servait à Niepce et à Daguerre une pension de 6,000 francs; le gouvernement de la République accordait à Ducos du Hauron, avant la guerre, une subvention annuelle de 1,200 francs.

Dans sa petite maison de Savigny-sur-Orge, où je le vis en 1914, l'aimable vieillard continuait à travailler. Il avait abordé les questions d'optique les plus disparates; il a inventé le cinématographe qu'il décrit dans un brevet pris en 1864! Il a imaginé ce transformisme amusant qui consiste à obtenir un portrait caricatural en interposant entre le sujet et l'objectif un diaphragme ne laissant pénétrer les rayons que par deux fentes entrecroisées. Enfin, dans la longue liste de ses brevets on en trouvera un à la date de 1903 pour la canne "Oeil-de-

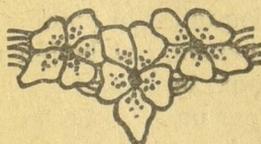
Géant", "qui permet de voir au-dessus des foules".

Mais le grand titre de gloire de Ducos du Hauron, qui lui appartient sans conteste possible, c'est d'avoir imaginé la sélection automatique des couleurs par les écrans pour la reproduction photographique de tous les sujets colorés, et d'avoir provoqué dans l'art des impressions illustrées une révolution qui, aujourd'hui seulement, prend l'essor qu'il avait prévu.

Cet homme est venu trop tôt pour faire fortune. Ses déboires n'avaient point altéré sa sérénité. C'est sans la moindre nuance d'amertume qu'il me conta son histoire dans son petit jardin de Savigny.

Démonstration du procédé de Ducos du Hauron

Étudions en détail le procédé de Ducos du Hauron dans cette photographie de Bébé Daniels qui a paru en couleur dans "Le Panorama" du mois d'août 1920. La vignette A représente la planche positive qui imprimera en jaune; B, la planche qui imprimera en rouge et C celle qui imprimera en bleu. Ces trois planches superposées donneront les couleurs à la vignette D représentant Bébé Daniels.



Comment amuser les enfants à la maison quand il fait mauvais au dehors

Avec les jours pluvieux, humides et malsains, il est difficile de laisser les enfants s'amuser dehors, puisque leur santé en dépend. Cependant, on ne saurait vraiment réussir à mettre la jeunesse en cage, sans songer à la distraire et à l'amuser. Voici donc une série d'amusements suffisante pour occuper et intéresser plusieurs enfants, pendant toute une après-midi. Il s'en trouve de tranquilles et de pacifiques, mais il y en a aussi qui sont plutôt turbulents et qu'on ne saurait suggérer, si les voisins de dessous ou d'à-côté ont l'oreille par trop délicate.

A tout événement, nous donnons plus loin l'explication de ces récréations, et nous la donnons pour nous rendre à un désir maintes fois exprimé par nos lecteurs.

L'automne dernier, une dame de la rue St-Hubert avait organisé chez elle une matinée d'enfants, dans le genre de celle que nous suggérons. La lettre d'invitation portait ces mots :

"Prière d'apporter des salopettes, il y aura des concours après le thé."

Et le programme comportait les jeux suivants: saisir avec ses dents une pomme flottant dans un baquet, jeter au loin des chapelets de pelure d'orange, etc. A l'heure des adieux, le salon semblait avoir été occupé par un détachement militaire, mais le bonheur brillait dans les yeux des jeunes invités.

Afin qu'il n'y ait, au cours de l'après-midi, lors de ce thé enfantin, au-

cun moment perdu, aucune hésitation, on dressera un plan des opérations et on tiendra prêts tous les accessoires. Voici une liste d'amusements possibles. Nous les présentons en faisant alterner les jeux bruyants avec les passe-temps plus calmes :

La Mer Agitée

Les personnes âgées de la famille feront sagement de se retirer en leurs appartements lorsqu'elles verront que l'on procède aux apprêts de ce divertissement... Il fait partie des sports tonitruants. Les chaises sont disposées en une rangée, au milieu de la pièce, mais un dossier alternant avec un siège de telle façon que des sièges en égal nombre se trouvent de chaque côté. Il y a toujours, relativement au nombre des joueurs, un siège en moins. Une pianiste joue une marche. La file des enfants circule autour du groupe de sièges. Soudain, la musique s'arrête. A ce moment précis, chacun se précipite sur une chaise. Le moins agile reste debout, exposé aux moqueries joyeuses de l'assemblée, puis le piano se fait entendre de nouveau, et le jeu recommence.

Le jeu des Boîtes et des Flacons

Il n'est pas mauvais que certains amusements soient aptes à mettre en valeur l'intelligence des enfants. Par exemple, vous priez votre pharmacien

de vous céder une douzaine environ de petites boîtes à pommade, en bois. Dans chacune, vous placez une matière différente. Tour à tour, les enfants essaient de deviner le contenu des boîtes, qui restent ouvertes, et des récompenses sont décernées aux plus sagaces. Le concours sera plus ou

On varie le concours en opérant à l'aide de liquides dans des verres à liqueur. Alors, les sensations olfactives sont mises en jeu et une fillette quelque peu "avertie" saura distinguer le vin blanc, le vinaigre, l'huile à brûler, le pétrole, l'eau de lavande, l'eau de Javel, etc.



Aspect des concurrents, après le jeu du baquet.

moins difficile, selon l'âge des concurrents. Les plus âgés pourront être éprouvés avec les articles suivants : fleur de soufre, poudre de riz, moutarde, blé, orge,avoine, sarrasin, chapelure, sucre en poudre, savon noir, saindoux, vaseline.

Course de Jouets Mécaniques

Les enfants, ayant été prévenus, apporteront chacun un jouet de métal capable de mouvement. Un arbitre sera nécessaire pour établir les "handicaps" ou rendements de distance, car

L'automobile ne saurait partir sur la même ligne que l'âne trotteur ou le boxeur Carpentier. Si les compétiteurs sont nombreux, il y aura lieu de créer des séries éliminatoires et une brillante finale. On sourira de voir des sportsmen de six ans se passionner pour les performances de coureurs en fer-blanc. Mais ne nous a-t-on pas raconté qu'il existait jadis, dans certain ministère, des championnats printaniers de colimaçons?

allumettes, cigarette, tire-bouchon, rond de serviette, portefeuille, canif, cuiller, cure-dent, crayon, cadre, cendrier, ilacon. On peut aussi citer de mémoire, la liste des objets.

De Fil en Aiguille

Trois ou quatre concurrents sont choisis. Chacun est mis en présence d'une pelote de fil et de trois aiguilles. Au signal donné, les joueurs s'ef-



On cite de mémoire tous les objets du plateau

Le Plateau

On apporte dans le salon un plateau chargé de quinze ou vingt objets divers. Les enfants sont invités à les contempler attentivement pendant quelques minutes. Puis, le tout est enlevé. Alors, des morceaux de papier et des crayons sont distribués aux observateurs qui, sans communiquer les uns avec les autres, doivent citer tous les objets qui ont passé sous leurs yeux. Une de ces listes pourrait être comme suit: bouchon, bobine, boîte à

forcent d'enfiler trois morceaux de fil le plus rapidement possible.

Les Silhouettes

Sur une série de petits papiers pliés en quatre, sont écrits des noms d'animaux. Ces fragments de papier sont tirés au sort. Chaque enfant doit découper avec des ciseaux la silhouette de l'animal que le hasard lui a indiqué. Lorsque le concours est terminé, les dessins sont exposés sur un fond d'étoffe sombre, et un jury impartial,

comme tous les jurys, attribue les récompenses.

La Ménagerie

Il serait peu délicat de ne pas avertir le lecteur que ce jeu ne saurait être entrepris que si les voisins d'en dessous et d'en dessus sont partis à la campagne. Chaque joueur choisit un nom d'animal, dont il imite le cri. Quelqu'un, tenant en main un fort paquet de cartes, en distribue huit ou dix à chacun. Mais on ne doit apercevoir que le dos des cartes, qui sont disposées en paquets. Puis chacun, à son tour, retourne une de ses cartes et la dépose sur la table, en évidence. Si elle correspond à une autre carte retournée, chacun des deux joueurs qui ont des cartes identiques devant eux: deux as, deux quatre, etc., s'efforce d'être le premier à imiter le cri de... l'autre bipède ou quadrupède. S'il réussit, tout le paquet de cartes retournées qui se trouve devant son concurrent lui appartient. Si vous n'avez plus de carte à retourner, vous devez être d'autant plus attentif à guetter le sosie de la carte qui est devant vous, car le moindre manque d'attention peut vous enlever votre dernière chance et vous mettre hors du jeu.

le premier, au début du XVI^e siècle, construit une petite horloge munie d'un anneau pour la suspendre à un collier.

Pourtant des artisans français, en particulier des horlogers blésois, avaient depuis quelque temps construit des horloges de table de dimensions très réduites, mues par un ressort, et pouvant être insérées dans des objets portatifs et même des bijoux. Des exemplaires existent dans plusieurs collections et, dans les comptes de François I^{er}, à la date de 1518, figure le 31 décembre, un mandement "à Jean Savin, receveur général de Languedoc et Guyenne, de payer, la somme de 200 écus d'or soleil "pour son paiement" de deux dagues excellentes garanties dedans les pommeaux et deux horloges toutes dorées destinées à l'usage du roi". "Archives nationales k. k. 289, fol. 444." Or Julien Coudray, déjà "célèbre horloger du roi" en 1504, et plus âgé que Peter Henlein, n'a certainement rien appris de ce dernier.

Si bien que l'artisan du Nuremberg a peut-être tout simplement inventé l'anneau de suspension, la bélière... C'est peu pour justifier le monument... colossal que ses compatriotes lui ont élevé.

—o—

LE ROI DES CONCOMBRES

—

M. Albert Germain, 3311 rue Drolet, à Montréal, avait au mois d'août dernier, dans son jardin, un concombre d'une dimension extraordinaire. Ce concombre avait alors 36 pouces de longueur. En autant que nous puissions savoir, c'est probablement le plus gros au monde. L'an dernier on en découvrit un qui mesurait 50 pouces de longueur; mais celui-ci avait été cultivé dans un bocal tandis que celui-là l'a été au grand air.

Il ne faudrait pas beaucoup de concombres de cette taille, pour remplir un flacon de marinades.

—o—

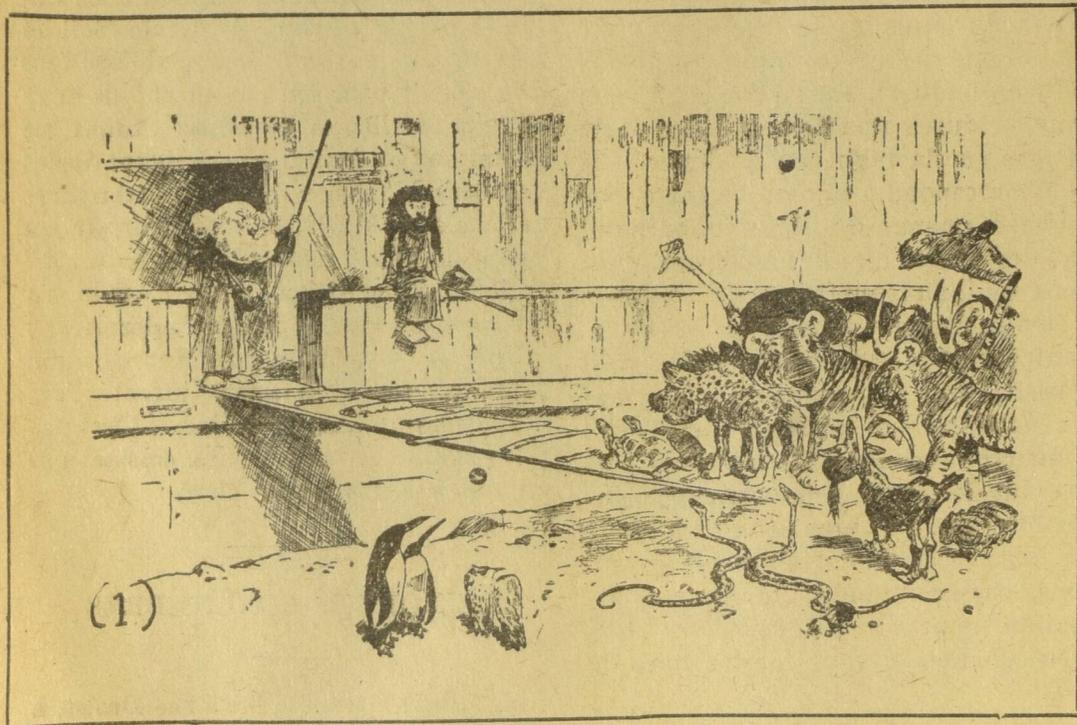
LES FRANÇAIS AVAIENT INVENTÉ LA MONTRE AVANT LES ALLEMANDS

—

Une montre est une petite horloge portative pouvant fonctionner dans toutes les positions. Les Allemands, naturellement, ont essayé de s'attribuer une invention destinée à une si grande fortune. Un artisan de Nuremberg, Peter Henlein, aurait

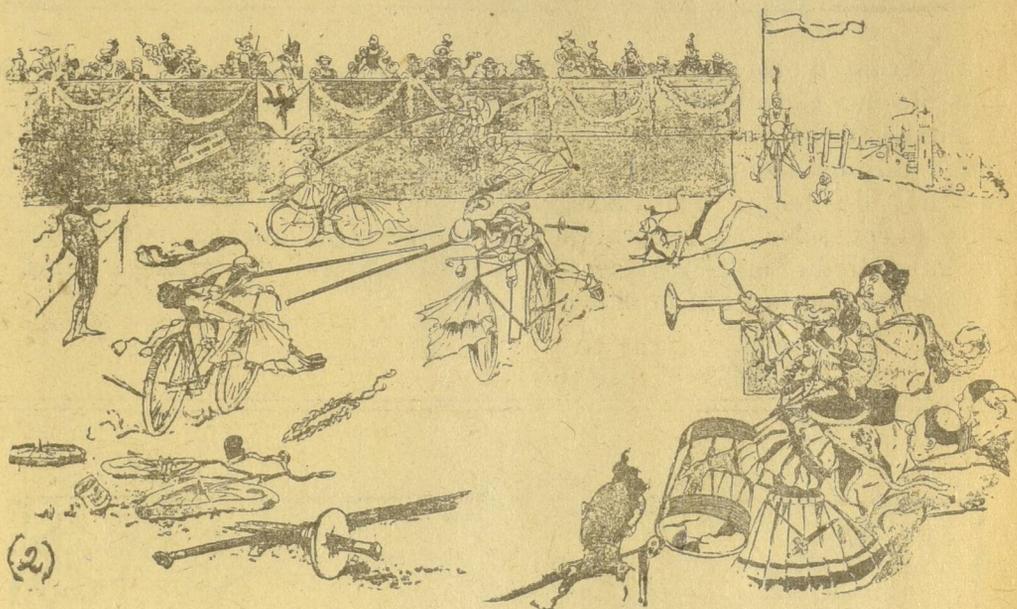
IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Petit cours d'histoire humoristique illustré, pour prouver que l'origine des Canadiens remonte à la plus haute antiquité.



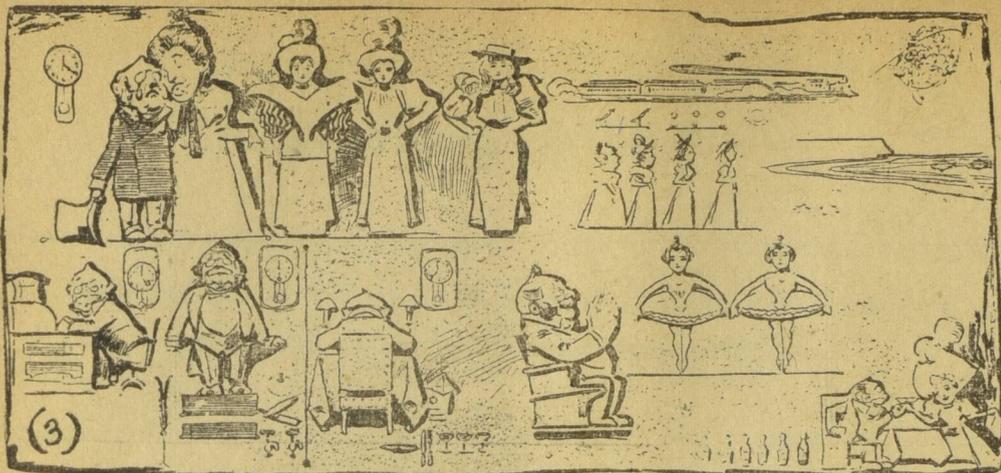
(1) Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et l'histoire se répète sans cesse, depuis que le monde est monde. La nature de l'homme ne change pas, seuls l'effet des inventions modernes, les moyens d'exprimer ses sentiments varient. Ainsi, il n'y a guère de différence entre le moderne conducteur de tramways criant à la foule de se

hâter de monter en voiture, et notre grand-père Noé, ordonnant à ses pensionnaires d'être un peu moins lents à embarquer dans son arche. Alors, comme de nos jours, c'est toujours les tortures qu'on met de l'avant dans l'exécution des grands mouvements rapides.



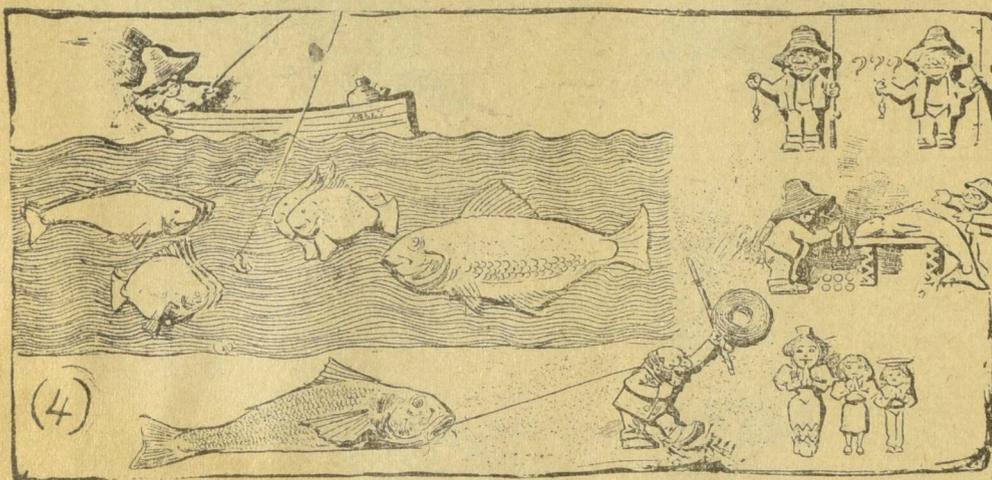
(2) Si les preux chevaliers du Moyen-Age, nos ancêtres, avaient eu des bicyclettes, ils n'en auraient pas moins rompu "moult" lances pour les dames de leurs pensées.



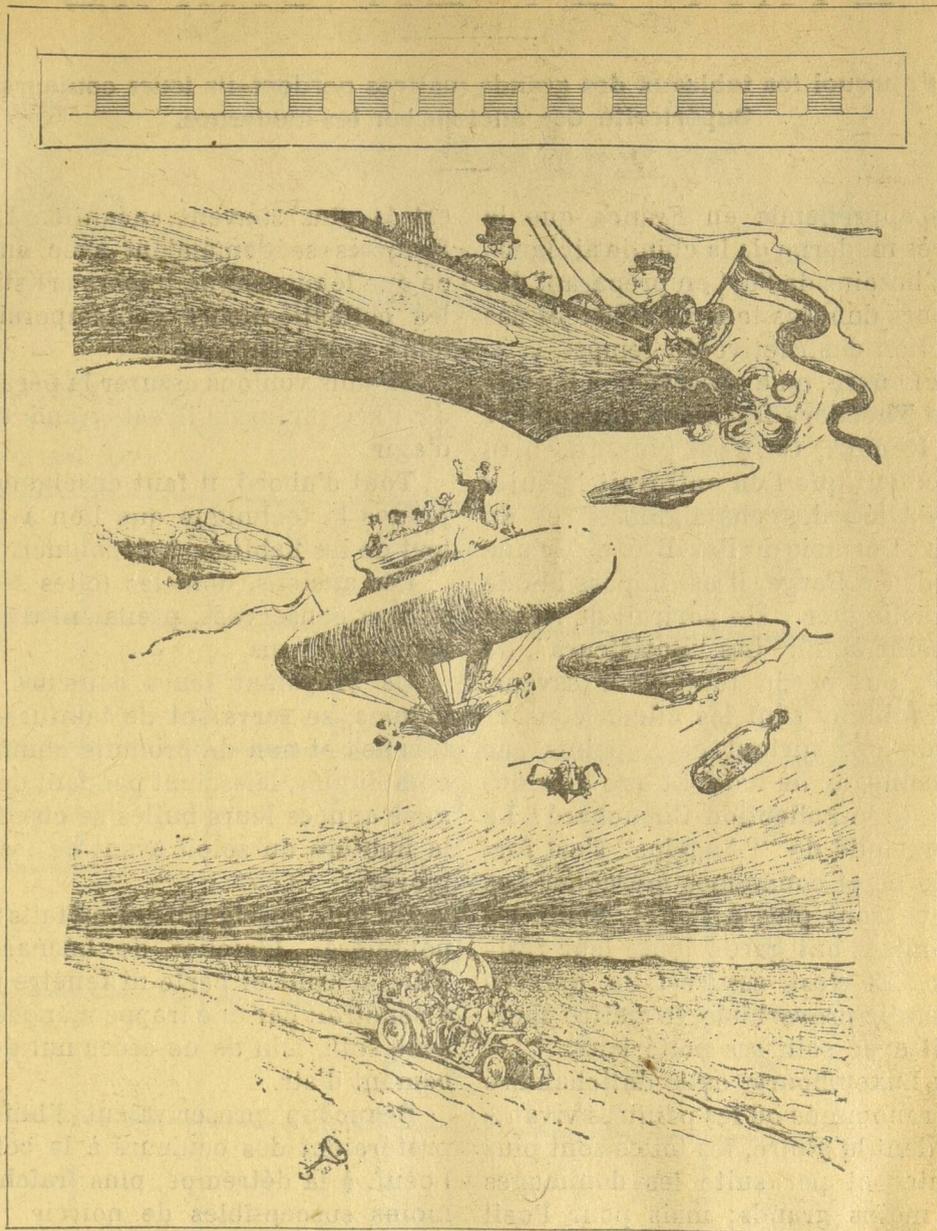


(3) Avant d'être des latins, nous avons été des Egyptiens, paraît-il, et les origines des Canadiens se perdent dans la nuit des temps. A preuve, ce bas-relief du temps des Pharaons, trouvé au cours des fouilles pratiquées dans la vallée du Saint-Maurice. C'est l'histoire touchante d'une famille d'an-

ciens canadiens, désolée de voir partir son chef pour la métropole si pleine de dangers de toutes sortes. Ici, encore, on constate que les braves notaires de campagne de ces époques presque préhistoriques, aimaient à braver les "dangers" des grandes villes.



(4) Cet autre bas-relief montre que les Canadiens de l'antique Egypte ne détestaient pas plus que leurs descendants, les bonnes histoires de pêche.



(Enfin), cette vignette prouve que demain comme aujourd'hui et comme toujours, il y aura des Canadiens riches et des Canadiens pauvres. Les ri-

ches voyageront en l'air, et les pauvres ramperont sur le sol, dans de misérables autos.

L'ART ET LA CHIMIE

**Pourquoi les tableaux des grands maîtres perdent-ils leurs couleurs?
Supériorité des anciens sur les modernes.**

On appréhende en France que le progrès moderne de la chimie ait ignoré les besoins de l'art en préparant des couleurs dont les tons ne résistent pas à l'action destructive du temps.

Au Louvre, on a observé que les toiles de Théodore Rousseau ont sombré dans le noir. Ce n'est plus que bien vaguement que l'on entrevoit le sujet de "l'Allée des châtaigniers" et du "Vieux Dormoir du Bas-Bréau". D'une toile de La Berge, il est impossible de rien distinguer. Un portrait de Ricard fait peine à voir. Les "Botteleurs", de Millet, ont perdu toute leur saveur. Les Daubigny sont les mieux conservés, dit-on, surtout ceux peints sur des panneaux de bois. Et que dire des toiles de la collection Chauchard? La célèbre toile de "l'Angelus" s'est fort décolorée et commence à craquer. Les Diaz ne sont plus à l'effet. Seuls les Messoniers ont gardé toute leur fraîcheur. Et c'est, assure-t-on, qu'avec sa minutie proverbiale, le maître choisissait avec soin ses matériaux.

Au Luxembourg, cette antichambre de la renommée où les peintres vivants attendent la gloire, les toiles sont plus récentes et par suite les dommages sont moins grands; mais pour l'oeil exercé, ils n'en sont pas moins visibles. Et l'on prévoit que l'école moderne ne souffrira d'autant plus de cet obscur travail du temps qu'elle a souvent sacrifié la beauté de la ligne à la recherche fugitive de la couleur. En cent ans, l'oeuvre du peintre moderne

est le plus souvent anéantie. Et les Français se demandent avec anxiété ce que légueront de trésors artistiques les collectionneurs contemporains à leurs petits-enfants.

Si nous voulons assurer la pérennité de l'art pictural, il est grand temps d'agir.

Tout d'abord, il faut enseigner aux jeunes la technique que l'on a grand tort de les habituer à dédaigner.

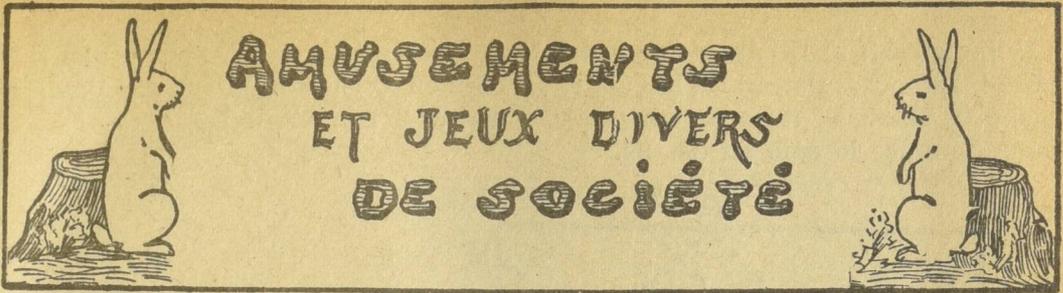
Les anciens, dont les toiles se sont si bien conservées, prenaient d'autres soins que nous.

Ils broyaient leurs couleurs eux-mêmes, se servaient de teintures naturelles et non de produits chimiques compliqués, laissaient pendant de longues années leurs huiles se clarifier à la lumière du soleil avant de les employer.

On leur enseignait les méfaits de la poussière. L'atelier de Léonard de Vinci n'avait ni porte ni fenêtre et on y pénétrait par une trappe manoeuvrée avec soin, afin de ne créer nul déplacement d'air.

Beaucoup proscrivaient l'huile et préféraient des couleurs à la colle, à l'oeuf, à la détrempe, plus fraîches et moins susceptibles de noircir. Les frères Le Nain, les précurseurs de l'art français, employaient déjà ces procédés, et c'est pourquoi leurs oeuvres vieilles de plus de trois siècles, ont gardé une fraîcheur unique.

Il faut rechercher ces formules et les enseigner.



LES EMPEREURS ROMAINS

Problème

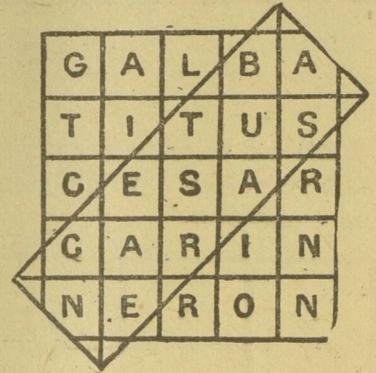
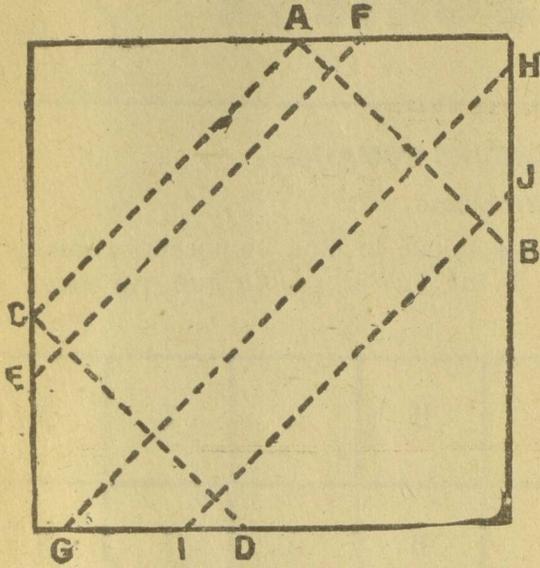
Dans ces 64 carrés se trouvent les noms de cinq empereurs romains; il s'agit au moyen d'un pliage savant de ne laisser visible que les noms des cinq empereurs.

G	A	L	O	U	B	E	T
T	I	T	U	B	A	I	S
C	O	N	T	U	S	E	S
P	R	E	S	A	G	E	S
S	C	A	B	A	B	E	E
A	N	E	A	N	T	I	R
S	A	T	U	R	N	I	N
C	A	L	D	E	R	O	N

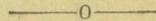
Solution

Plier en AB et CD les coins ramenés en dessous, plier en EF le coin ramené en dessous, faire un pli en AC pour ramener le coin en dessus.

Faire un pli en GH pour ramener le coin en dessous et plier en IJ pour ramener le coin en dessous.



Les noms des cinq empereurs romains sont donc: Galba, Titus, César, Carin, Néron.



LAFONTAINE ET LES ANIMAUX

Tous les animaux presque figurent dans les fables de ce bon Lafontaine. A chacun des mots ci-après, ajouter une lettre pour obtenir par anagramme, des noms d'animaux. Les lettres ajoutés, lues dans l'ordre des mots, donneront en acrostiche le titre d'une fable de Lafontaine.

Mots:

- | | | |
|-----------|--------|--------|
| Cornélie, | Pou, | Didon, |
| Parc, | Pain, | Aman, |
| Roue, | Bus, | Horn, |
| Tore, | Neri, | René, |
| Mate, | Oc, | Peau, |
| Nichée, | Otât, | Cep, |
| Bois, | Hûret, | Elu, |
| Mule, | Mal, | Tael, |

- | | | |
|-------|---------|--------|
| Chôme | Verdir, | Toril, |
| Gens, | Hernie, | Cota, |
| | Sole, | |

Solution

Voici les mots nouveaux que l'on obtient, par voie d'anagramme, après avoir ajouté une lettre à chaque mot.

- | | | |
|------------|---------|---------|
| Corneille, | Loup, | Dindon, |
| Carpe, | Lapin, | Daman, |
| Ourse, | Buse, | Héron, |
| Goret, | Serin, | Renne, |
| Marte, | Coq, | Taupe, |
| Chienne, | Tatou, | Puce, |
| Bison, | Huitre, | Lune, |

Moule, Daim, Ratel
 Mouche, Verdier, Lorient,
 Songe, Hermine, Coati,
 Alose

Ce qui donne le titre d'une fable de
 LaFontaine: "Les grenouilles qui de-
 mandent un Roi".

— 0 —

REBUS GRAPHIQUE

Voici comment un lecteur a écrit les deux premiers vers d'un couplet patriotique connu:

LA	rond	NOUS	rond	LA	<u>hier</u> 4
Caen	nos	NÉ	Nice	ronde	+

Quels sont ces deux vers?

Solution

Les deux vers à trouver du couplet patriotique sont les suivants:

Explication:

"Nous entrerons dans la carrière

"Quand nos aînés n'y seront plus...

Nous entre ronds, dans la, quier
 hier, Caen nos N E Nice rend plus

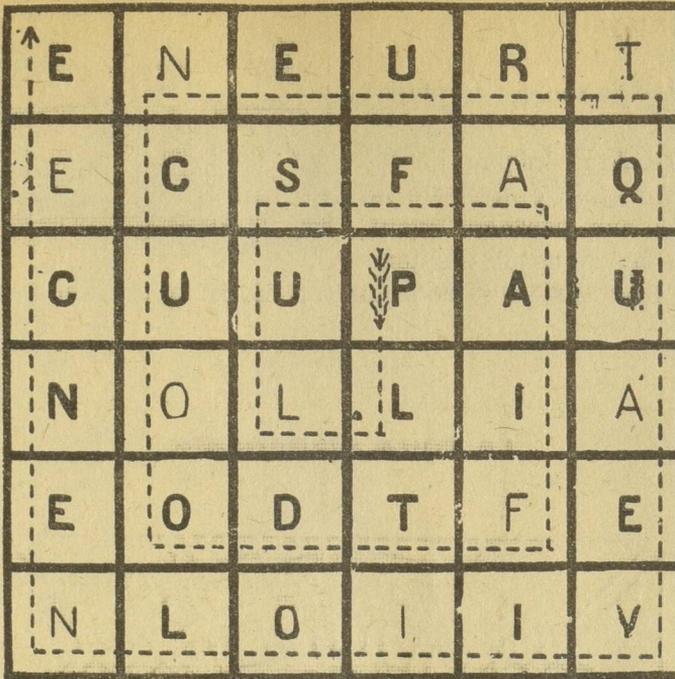
LA MAXIME CACHEE

Ce problème est un problème littéraire.

Les lettres figurant dans ce damier sont celles d'une citation avec le nom de son auteur, tous deux bien connus.

Pour les découvrir, il faudra tout d'abord, enlever les lettres composant le nom de l'auteur; par suite, celles qui resteront seront celles de la citation que l'on pourra lire d'une certaine façon.

E	N	E	L	R	T
E	C	S	F	A	Q
C	U	U	P	A	U
N	O	L	L	I	A
E	O	D	T	F	E
N	L	O	J	I	V



Solution

Le point de départ se trouve situé dans la 16ème case.

Partant de ce point, tracer de droite à gauche une ligne en spirale (en pointillé) à travers les cases. Enlever en suivant cette ligne les lettres du nom de l'auteur qui sont intercalés

dans l'ordre suivant: 3e, 4e et ainsi de suite.

Le nom de l'auteur est donc: La-Fontaine.

Les lettres restant se lisent alors en suivant la spirale et composent la citation.

Plus fait douceur que violence.

— o —

POUR DECOUVRIR UNE CARTE

Le magicien qui opère dans un salon gagne beaucoup plus d'intérêt s'il fait ses tours sans paraître s'être préparé à l'avance; son auditoire est beaucoup plus amusé car elle ne s'attend guère à voir réussir le monsieur qui prend simplement un paquet de cartes et prétend faire un tour absolument impossible à accomplir.

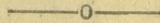
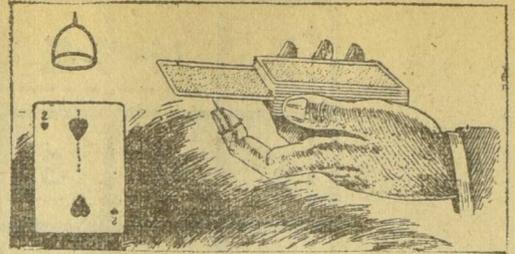
Il n'existe rien de plus difficile que d'identifier une carte qu'un spectateur vient de choisir, et remis dans le paquet après l'avoir regardée. Cependant ce tour peut être exécuté facilement si le jeune homme sait comment s'y prendre.

Le petit dessin que nous lui montrons auourd'hui lui montrera la ma-

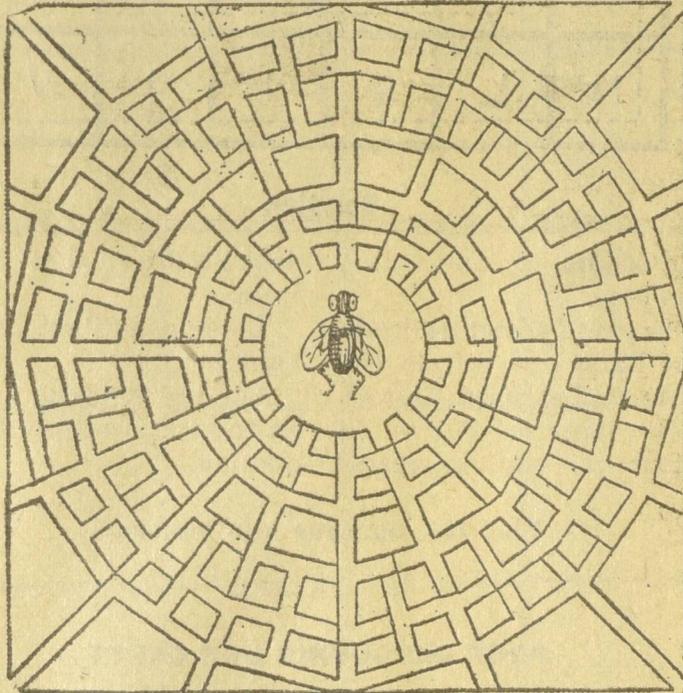
nière d'agir et de mystifier ses spectateurs.

La petite forme en broche se place, à l'insu du public dans le doigt, et lorsqu'on replace dans le paquet de cartes la carte qui vient d'être vue, il pique la carte à son passage avant qu'elle soit enfouie dans le paquet.

Après il lui est très facile de reconnaître la carte choisie parmi les 51 autres.



LA TOILE D'ARAIGNEE



Une araignée vagabonde arriva dans la toile d'une autre araignée qui était absente à ce moment. Dans le milieu de la toile se trouvait une grosse mouche.

L'araignée absente avait construit sa toile de manière à ce que seule une araignée connaissant le chemin,

put se rendre au centre de la toile. Après avoir longtemps cherché, l'araignée vagabonde finit par trouver sa route et arriva au centre de la toile où elle dévora la mouche captive. Essayez de trouver le chemin parcouru par l'araignée.



JANVIER

*“ Par le flanc droit, en avant... arche!...
 Commande une voix de stentor.
 C'est le Temps, vieux tambour-major
 À la barbe de patriarche.*

*Dodelinant dans sa démarche
 Sous son plumet d'argent et d'or—
 Neige et soleil — fier comme Hector
 Il met toute l'armée en marche.*

*Regagnant son rang, chaque mois,
 Ainsi qu'un grognard d'autrefois,
 A son sac allonge une tape.*

*Et prénant lourdement le pas :
 “ Damné métier, dit-il tout bas ;
 “ Premier janvier! Première étape!”*

Jacques NORMAND.



CHOSÉS ET INVENTIONS NOUVELLES

UN CREUSAGE DES PLUS DANGEREUX

Il en coûtera près de \$75,000,000 et 20 ans de travaux, à New-York, pour avoir un autre passage à la mer par la "East River".

La mort par noyade ou par la dynamite, — tels sont les principaux dangers que courent les hommes qui travaillent au creusage de l'East River, à Long Island Sound, afin de permettre à New-York d'avoir un autre passage de mer profonde à l'Atlantique.

Les officiers de la compagnie qui conduit le creusage ont expliqué récemment de quelle façon cette entreprise qui prendra 15 à 20 ans et une dépense de 55,000,000 à 75,000,000 de dollars se fait.

"La plus grande partie de l'ouvrage doit être fait durant la période calme de l'eau au changement des marées et, comme il y a généralement de 500 à 1,000 livres de dynamite à bord de chaque navire, le danger d'aller au fond est compliqué de celui de voler en l'air", dit un officier.

"A la barrière du Diable, nous sommes en train de démolir le récif "frying Pan", qui est de 480 pieds par 860 pieds. Il faudra huit à dix mois pour compléter cette tâche. Un vaisseau, à chaque 30 pieds, perce des trous dans le récif, et on met dans cha-

que trou de 100 à 150 livres de dynamite.

"Pot Rock, un autre récif à la Barrière du Diable, sera ensuite détruit. A cause des courants qu'il produit, Pot Rock est reconnu comme l'un des pires points dans les eaux américaines.

"La plus longue période d'eau calme enregistrée à la Barrière du Diable au cours des 40 dernières années a duré 23 minutes. C'est durant cette période de calme que les points à creuser doivent être localisés, les charges faites et les explosions se produire. Les employés à ce travail ne peuvent guère rester plus longtemps qu'un quart d'heure sous l'eau à la fois à cet endroit, de sorte qu'ils ne travaillent qu'une demi-heure dans une journée de 24 heures.

"Comme précaution, le gouvernement de la Marine a averti les opérateurs et les propriétaires de vaisseaux de se tenir à une bonne distance des travaux. Pour ne pas s'être conformés à cet avertissement, 85 capitaines ont comparu récemment. Plusieurs furent suspendus de 10 jours à six mois.

“Quand le signal de la collision est donné sur l'un des vaisseaux pour le creusage, chacun des membres de l'équipage, portant des ceintures de sauvetages, saisit une boîte de dynamite et se tient prêt à sauter par-dessus bord.

“Le projet du creusage de l'East River a d'abord été entrepris il y a 40 ans pour obtenir un havre à New-York avec une entrée qui n'exigerait pas un creusage continué comme le canal Ambrose, où cinq machines du gouvernement sont constamment à enlever les sables. Flood Rock, à la Barrière du Diable, a ensuite été enlevé et des travaux de moindre importance ont été accomplis afin que l'appropriation fut épuisée.”

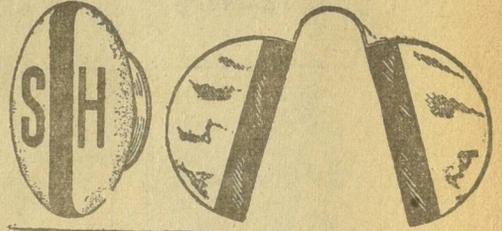
“Quand Flood Rock fut démoli, on fit partir une charge de 100,000 livres de dynamite, dit l'officier. Des chaloupes sur la rivière à une distance d'un mille furent soulevés de trois pieds de haut, mais il ne s'ensuivit pas de dommages.”

— o —

LA PROTECTION DES SOURDS EN HOLLANDE

En Hollande, on prend bien plus soin des sourds que dans les autres pays. Il s'y trouve une société qui fournit à ces infirmes un bouton indicateur qu'ils doivent porter à leur basque. La surface ou le champ de ce bouton est de couleur blanche. Une barre rouge le sépare et, de chaque côté de cette barre, se trouvent les lettres “S” et “H”, qui sont les abréviations de deux mots hollandais, signifiant “j'entends d'êr”. Dès lors, lorsqu'on rencontre une personne portant ce bouton, on se prépare à enfler la voix en conséquences, si l'on a affaire à lui parler. La figure de gau-

che de notre illustration, montre le bouton. La figure de droite indique un appareil que les bicyclistes sourds fixent au-dessus de leur roue d'avant. Naturellement, cet appareil rouge et blanc est assez gros pour être vu à distance.



Au Canada, où il n'y a pas de société protectrice des sourds, les personnes qui ont l'ouïe paresseuse et qui ont les moyens, portent des “oreillons” grossisseurs des sons, qui les font entendre clair. Ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des appareils auditifs, et qui ne sont pas assez instruits pour comprendre par initiales, pourraient porter un bouton avec un “pot” peint dessus, puisqu'on dit toujours “sourd comme un pot”. Seulement, on pourrait s'imaginer que ce sont des soiffards, à l'affût d'un pot de bière, en ce temps de prohibition à outrance.

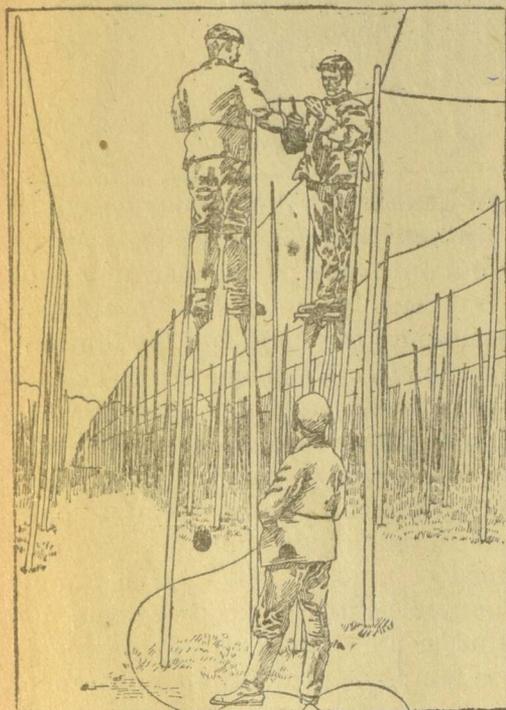
— o —

LA MITRAILLEUSE EST-ELLE ANGLAISE ?

Dans les Antiquités militaires de Grose (Grose's Military antiquities, 1801), il est mentionné qu'en Angleterre, dans l'année 1625, sous Charles Ier, on a accordé un brevet d'invention à un certain William Drummond. On décrit la machine comme composée d'un grand nombre de mousquets joints ensemble, avec laquelle deux soldats peuvent tenir tête à une centaine; et on l'appelle, en raison de ses effets la “voiture à tonnerre”, ou plus ordinairement “la voiture à fer”.

POUR LA CULTURE DU HOUBLON

La plupart des fermiers qui cultivent le houblon dans le comté de Kent en Angleterre se servent de longues échasses pour atteindre le sommet des perches qu'ils emploient pour attacher les fils sur lesquels grimpera le houblon.



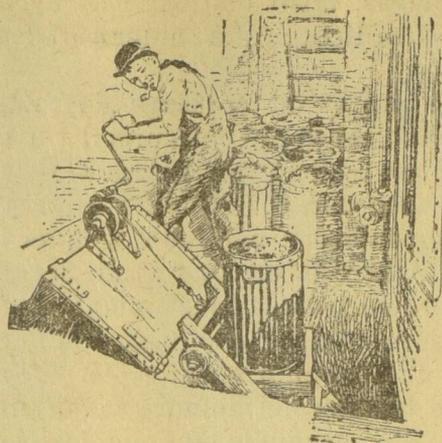
Ceci est fait avant que les plantes aient commencé à pousser, et la vue de ces paysans montés sur leurs longues échasses et marchant au milieu de cette forêt de pieux nous rappelle les géants que nous voyons quelquefois dans nos théâtres.

POUR LES CENDRES

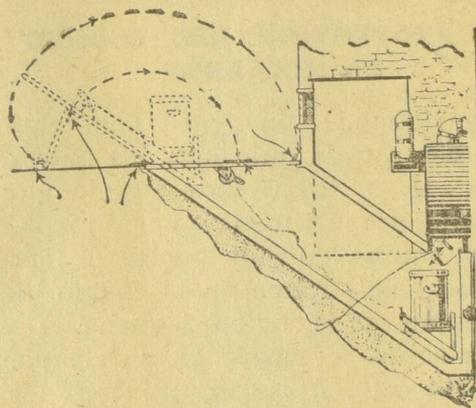
Nos deux vignettes vous montrent un nouveau procédé pour enlever les cendres et les monter sur les trottoirs ou dans une cour.

Un petit wagonnet chargé d'une poubelle contenant les cendres monte un plan incliné qui part de l'ouverture

de la fournaise jusqu'au trottoir. Il y a une ouverture dans le trottoir qui s'ouvre ou se ferme à volonté à l'aide d'une poignée.



La poubelle est placée dans la chambre aux fournaies juste au-dessous de la porte des cendres de sorte que l'on a qu'à tirer la porte pour qu'immédiatement les cendres tombent dans la poubelle. Elles sont ainsi, lorsque la poubelle est remplie, prête à monter le plan incliné lorsqu'un ouvrier ouvrira la trappe.



Le wagonnet se tire à l'aide d'un câble attaché à une poulie. Si l'on regarde attentivement nos vignettes on comprendra très bien la façon de construire ce wagonnet et le plan incliné sur lequel il montera et descendra.



HOMMES

Un célibataire n'est vraiment heureux que lorsqu'il court après quelque chose: un "foot-ball", une femme, un dollar ou un canard sauvage.

* * *

A Québec un jeune homme doit posséder 179 vertus; à Montréal, c'est 175 de trop.

* * *

Nous prétendons qu'une femme est toujours assez instruite et cependant nous sommes froissés si elle est ignorante.

* * *

Heureusement pour les amoureux que la lune soit la seule chose féminine qui puisse garder un secret.

* * *

Pourquoi un homme ne fait-il jamais de compliments à sa femme? Les compliments sont tellement meilleur marché que les bonbons

* * *

Que de célibataires ne bougeraient jamais de leur club, s'ils n'étaient continuellement hantés par cette pensée obsédante: Il y a bien longtemps qu'on ne m'a aimé!

FEMMES

Les femmes expriment leur amour pour les animaux en se mariant.

* * *

Demandez à un homme qu'elle est sa grande vertu si vous voulez connaître son grand vice.

* * *

L'amour est semblable au caoutchouc, plus on l'étire plus il devient faible.

* * *

Une femme est toujours ennuyée lorsqu'elle apprend que ses amies ne la considèrent pas dangereuse pour leurs maris.

* * *

Dans 19 à 90 % des mariages l'oiseau-bleu était un vulgaire poulet.

* * *

Les femmes sont constamment les dupes et les victimes de leur sensibilité.

* * *

Le dernier livre de l'amour est "Les Révélations".

HOMMES

Lorsqu'un célibataire reçoit des fleurs d'une jeune fille, il doit immédiatement prendre une "police" d'assurance!

* * *

Lorsqu'un homme regarde sa femme et s'aperçoit qu'elle ressemble à toutes les autres femmes, la lune de miel est terminée et la romance finie.

* * *

La plupart des hommes ne peuvent pas expliquer ce que c'est que le tarif, à une femme, pour la raison qu'ils ne connaissent ni les femmes ni le tarif.

* * *

Si nous pouvions nous voir comme certaines femmes nous voient, nous nous demanderions où les femmes qui nous ont aimés avaient la tête.

* * *

La femme que nous aimons est celle qui nous écoute le mieux lorsque nous parlons de nous.

* * *

Un coeur masculin est comme une pension de villégiature, il y a toujours une "chambre" de libre pour un nouveau locataire.

* * *

Lorsqu'un homme a vécu assez longtemps pour savoir faire l'amour, les femmes le trouvent trop vieux pour l'écouter.

* * *

Le vrai célibataire ne voit dans l'amour qu'une émotion qui n'a jamais existé.

FEMMES

Si vous voulez savoir pourquoi les hommes préfèrent épouser des veuves demandez à l'homme qui a une veuve.

* * *

Une jeune fille qui marie un célibataire pour son argent, devrait au moins lui accorder un peu d'intérêt.

* * *

La jeune fille qui désire épouser un célibataire endurci doit avoir la beauté d'Hélène, l'esprit d'Elizabeth, le charme de Cléopâtre et les toilettes d'une étoile de cinéma.

* * *

Le mariage serait une bénédiction si l'on n'avait qu'à aimer son mari, mais il faut aussi le nourrir.

* * *

La "Chorus Girl" est convaincue que l'amour est un excellent moyen de se procurer du "petit-change" en provoquant un procès lucratif pour bris de promesses conjugales.

* * *

En amour, le bourreau a seul le droit de grâce. O femmes, exquis bourreaux!

* * *

L'idée de l'économie, pour une femme est de découvrir que son mari n'a pas besoin d'habit neuf pour la prochaine saison.

* * *

L'amour est comme une liqueur alcoolique; il fait tourner la tête.

LES CHEMINS DE FER A LEUR DEBUT

Nous avons tellement l'habitude des chemins de fer que le moindre retard nous paraît insupportable, et nous ne pouvons pas nous imaginer qu'on ait pu vivre si longtemps sans communications rapides.

Pourtant l'établissement des chemins de fer rencontra de très fortes oppositions et l'on a souvent cité l'opinion de monsieur Thiers qui disait, en 1836, qu'il ne devait pas "être permis d'exposer la vie des voyageurs par des moyens de transports aussi dangereux".

Le jugement rappelle celui de madame de Sévigné qui déclarait au dix-septième siècle que le café était affaire d'engouement et que cette mode devait passer en quelques années ; mais bien d'autres personnes pensaient comme monsieur Thiers. Ainsi une grande revue anglaise, le *Quarterly Review* écrivait : "L'idée d'un chemin de fer est pratiquement inexécutable. Y a-t-il quelque chose de plus ridicule et de plus absurde que le projet d'une voiture à vapeur qui marcherait deux fois plus vite que les diligences ? On admettrait plus facilement qu'un voyageur eut l'idée de recourir, comme moyen de transport, à une fusée lancée du laboratoire d'artillerie à Woolwich, que de supposer qu'il voulut se confier à une locomotive marchant à une allure double de celle des diligences."

Lord Brougham plaisantait sur la folle prétention des ingénieurs de vouloir transporter 700 passagers renfermés dans 7 wagons a raison de 20 milles à l'heure.

Quand le projet de la construction du chemin de fer de Liverpool à Man-

chester fut mis en avant, on prophétisa que toutes les maisons situées à proximité de la voie seraient asphyxiées dans l'air, que les voituriers seraient réduits à mourir de faim avec leurs chevaux, que la résistance de l'air tuerait les passagers, que les chaudières feraient sûrement explosion...

Lors des études pour la construction du chemin de fer de Paris à Versailles, François Arago se prononça contre le percement d'un tunnel, parce que la vie des passagers serait mise en péril par le brusqué changement de température, et par la possibilité de l'explosion des locomotives. Ensuite, se fondant sur la statistiques du nombre des voyageurs transportés par les diligences, il prédisait que les chemins de fer ne feraient pas leurs frais.

Le pape Grégoire XIV déclarait que les chemins de fer étaient un moyen de transport abominable.

Au moment où allait commencer la construction de la ligne de Nuremberg à Furth, le conseil médical supérieur de la Bavière émit un préavis disant que l'emploi des véhicules mûs par la vapeur devrait être interdit dans l'intérêt de la santé publique. La rapidité du mouvement de translation devait infailliblement produire chez les voyageurs un ébranlement du cerveau qui donnerait naissance à une maladie cérébrale, à une variété particulière de folie furieuse. Si les voyageurs étaient décidés à braver quand même le danger, l'état devait au moins protéger les spectateurs ; car la seule vue d'une locomotive filant à toute vitesse suffirait à produire la même maladie du cerveau ; on devait donc exiger qu'il fut élevé de chaque côté de la voie une clôture en planches d'au moins cinq pieds.

A l'usage, les préjugés s'évanouissent et on comprit partout que si le chemin de fer est un mode de locomotion démocratique, il fait la fortune des Etats. Le total des lignes en exploitation dans le monde dépasse aujourd'hui 800,000 milles.

— o —

UN HYDROPLANE PREHISTORIQUE

Le "Rhamphorhyncus"

Il n'était guère possible d'inventer un nom plus rébarbatif. Une vingtaine de vocables de ce genre nous induiraient à regretter qu'il existât une science de l'étymologie. Mais nous ne sommes pas ici pour critiquer le travail des doctes naturalistes qui réunirent les deux mots grecs "rhamphos" et "rhin" pour en former l'appellation d'un monstre fossile récemment exhumé. Qu'il nous suffise donc de savoir que Rhamphorhyncus signifie "l'oiseau au nez osseux."

Cette particularité ne susciterait qu'un intérêt médiocre si elle était la seule qu'offrit le squelette de l'animal en question. Mais le Rhamphorhyncus qui, d'ailleurs, n'avait d'un oiseau que l'apparence puisque, d'après sa structure, il fut classé parmi les Sauriens, était le type le plus parfait de l'hydroplane.

Cette constatation nous démontre surabondamment que la nature nous devance toujours dans nos entreprises. Et elle nous devance d'une manière prodigieuse car, de l'aveu des paléontologistes, le dernier des Rhamphorhyncus disparut de notre planète environ un million d'années avant le commencement de l'ère chrétienne.

En plus de son habitude de se jeter du sommet d'une montagne et de

plonger dans la mer, il était doué d'autres particularités inconnues aux modernes lézards. Par exemple, c'était très vraisemblablement un animal à sang chaud, comme les mammifères. Ensuite, il semble qu'il eut été dépourvu des écailles qui forment la carapace du lézard actuel. A la place de cette armure, il devait posséder une fourrure ou une toison. Malheureusement, la science, malgré toute la subtilité de ses pionniers, est incapable de fournir la biographie précise de son dernier favori, le Rhamphoryncus.

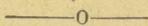
D'après la constitution de son armature osseuse, le fait qu'il fut un volatile apparut immédiatement. Il appartenait à cette branche de la famille des Sauriens désignés sous le nom de ptérodactyles. Les ptérodactyles étaient des reptiles volants aujourd'hui disparus. Ses ailes, comme celles de la chauve-souris, étaient constituées par une expansion de la peau. Cette membrane s'enroulait autour des petits doigts, extraordinairement allongés, des extrémités antérieures du corps. Les autres doigts restaient libres et munis de serres terribles, pouvaient serrer leur proie.

Il est incontestable qu'il volait. On peut raisonnablement croire qu'il nageait et ce sentiment amène tout naturellement à penser qu'il se nourrissait de poisson. Il n'est pas interdit de l'imaginer avec une poche comparable à celle des pélicans.

La raison pour laquelle on suppose que cette créature avait le sang chaud, se trouve dans la constitution de ses os qui étaient creux comme ceux des oiseaux. Les reptiles et autres animaux à sang froid présentent des os pleins, sans canal médullaire.

Cette brève étude du Rhamphorhyncus justifie la comparaison que

nous fîmes de lui et des hydroplanes. Toutefois il était loin de posséder le pouvoir de nos mécaniques volantes et la membrane de ses ailes ne lui permettait que des bonds rapides. Il ne pouvait, comme l'aigle, franchir de grandes distances, mais seulement se jeter d'un rocher à l'autre ou plonger dans les flots.



SOUVENIRS DE SARAH BERNHARDT

Souvent, en 1872, il était de mode de railler la maigreur de la divine Sarah.

Voici, recueillis dans un paquet de vieux journaux, quelques-unes de ces innocentes facéties :

On disait à Sarah Bernhardt :

— Rentrez en vous-même.

— Je ne peux pas, répondait-elle. Il n'y a pas de place pour passer.

“Sarah Bernhardt a, dans son atelier, la chaise sur laquelle elle s'asseyait quand elle était enfant ; cela s'appelle le “siège de Sarah gosse”.

“Sarah Bernhardt est devenue une immense artiste, “grâce à l'art”.

“Sarah Bernhardt se mettant au bain ; un coup d'épée dans l'eau.

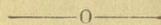
“Un soir d'automne, Sarah Bernhardt a été renversée par une feuille morte qui tombait.

“Sarah Bernhardt, pour visiter son jardin, couvert de neige, a trouvé un bon moyen de se frayer une route ; elle fait monter son domestique sur un vélocipède, elle se promène derrière, très à l'aise, dans le sillage de la roue.”

SUPPRESSION DES BACILLES CONTENUS DANS LE LAIT, PAR L'ELECTRICITE

Le Comité des Recherches Médecinales d'Angleterre a découvert que le lait infecté de bacilles pouvait être rendu comestible par un traitement électrique.

Ce traitement ne stérilise pas le lait, au sens que nous donnons au mot stérilisation. Cependant la quantité de bacilles se trouve fortement diminuée. Il ne faut pas attribuer à l'électrisation du lait la mort des bactéries qu'il contient, mais bien plutôt à la chaleur, qu'entraîne le passage du courant. Le fait que le lait ainsi traité a servi d'aliment à des enfants, sans qu'il en résulte de troubles organiques indique que le procédé est excellent.



LA FIN DU DUEL EN FRANCE

Un projet de loi a été déposé devant la Chambre des députés, par le général de Castelnau, dans le but d'abolir le duel en France. L'opinion saine devenait de plus en plus opposée à cette coutume illicite, et ce projet vient à son heure. Seulement, réussira-t-on, cette fois, là où tant de chefs d'états ont échoué dans le passé ?

Il est proposé dans ce projet de loi que des cours d'honneur soient établies, de la décision desquelles on ne pourra appeler. Le refus de recourir à ce tribunal rendra passible d'une amende de \$20 à \$200 et à un emprisonnement de 1 mois à 1 an.

Le fait de blesser un adversaire rend passible d'une amende de \$40 à \$400 et à un emprisonnement de trois mois à un an.

Celui qui tuera son adversaire recevra le maximum de la peine: \$2,000 d'amende et 5 ans de prison.

LA BOHEME

On a donné le nom de "Bohême" à une classe de jeunes littérateurs ou artistes qui vivent au jour le jour du produit de leur intelligence. La Bohême a été de tous les temps et de tous les pays. Mais c'est en France et à Paris surtout que l'on a rencontré les plus célèbres représentants de cette classe spéciale d'artistes.

Les principaux bohêmes du siècle passé sont Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Camille Rogier, Murger, Wallon, Nadar, Champfleury, Auguste Vitu, Delvaux, Barbara.

Parmi ces bohêmes plusieurs sont parvenus à la gloire tandis que d'autres ont surtout vécu de rêves, d'orgueil et d'espoir.

Depuis qu'il y eut des artistes sur la terre il y eut des bohêmes. Beaucoup gaspillèrent leur talent dans le bavardage et l'ivrognerie, mais, par contre, d'autres finirent par connaître la réussite et la célébrité.

Parmi les anciens bohêmes on compte cet intrépide Gringoire qui osait railler le terrible Louis XI, et ce merveilleux, ce tendre et mélancolique poète, le pire mauvais sujet de son temps, maître François Villon.

C'est ce pauvre Murger et Eugène Sue qui vulgarisèrent les exploits de la bohême et des bohêmes et les rendirent sympathique aux bourgeois. Après eux on put croire que la bohême était morte; mais Murger avait eu beau crier sur son lit de mort: non, plus de bohême; elle est toujours et

ne périra jamais. Ses manifestations se modifient selon les époques, voilà tout.

Une fois Mimi enterrée et Schauvard fabriquant des jouets, ils eurent des successeurs qui entrèrent dans cette carrière de boire et de déboires dès que leurs aînés n'y furent plus.

Et puis, ceux qui ont assez de veine pour échapper à l'absinthe, à la phthisie, à la misère, finissent par devenir des académiciens, les autres des fous ou des cadavres prématurés.

La bohême est un être qui contient de tout: du meilleur et du pire.

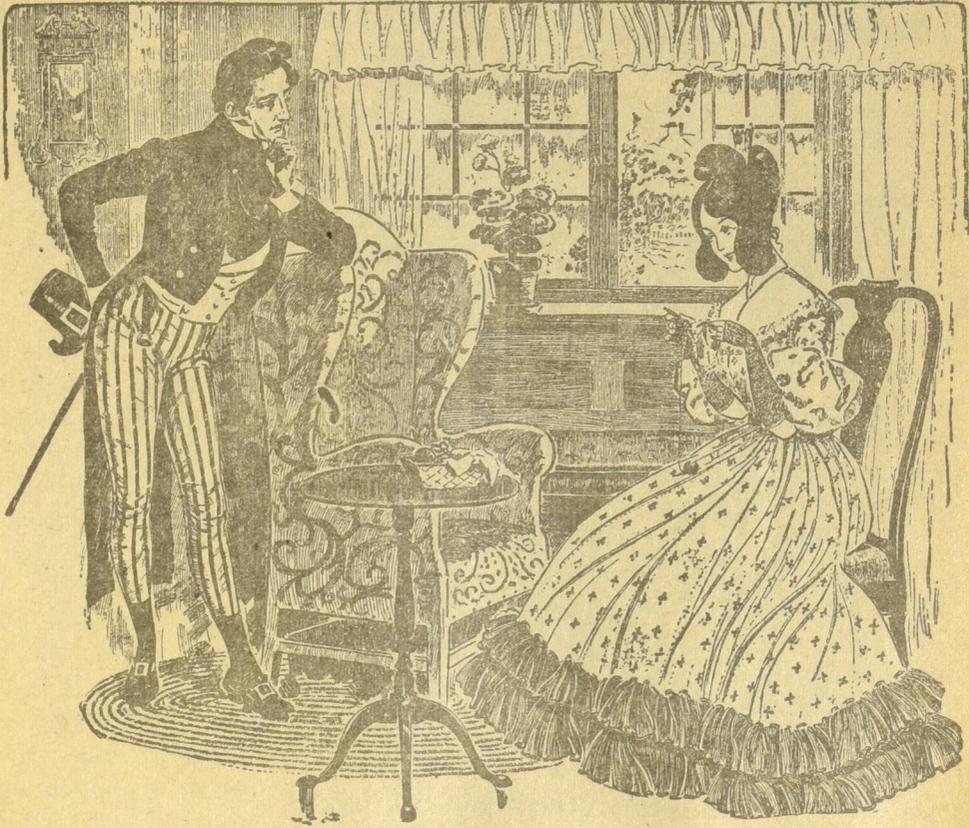
On y trouve des natures angéliques, individus adorables de bon sens. On y rencontre aussi des gens méchants, furieux et grinçants de leur impuissance, ce type atroce: le raté haineux. Le plus souvent, le bohême n'est qu'un esprit fantaisiste, ennemi des disciplines et de toutes les contraintes et, par conséquent, dépourvu de ce sens de l'ordre et de la méthode si indispensable au succès. Si la grande majorité des bohêmes "n'arrive" jamais, il ne faut pas oublier que la plupart des hommes arrivés passèrent par la bohême. Mais ceux-ci surent ne s'y pas engluer et laissant là les interminables discussions de brasseries, où l'on conspue tout sans rien faire, se mirent à travailler... et puis aussi, ils eurent de la chance. Qui ne sait à quel point un premier succès, si petit qu'il soit, vous donne du coeur à le besogne et, d'un paresseux en apparence

irréductible, peut faire un enragé de labeur?

Ce qui fait le livre de Murger si attachant, c'est qu'il présente ses personnages en action, qu'il ne s'arrête pas à épiloguer. Ce monde étrange et plein de disparates de la bohème (de la bohème après Murger), rien ne le fera mieux comprendre qu'un choix

tance, ouvrant ainsi une fenêtre sur ce petit monde à ceux qui ne le connaissent que par ouï-dire. Non, la bohème n'est pas morte.

Avec des coeurs sensibles de fillettes, il est de bon ton, chez les bohèmes, d'affecter une froide férocité. C'est ainsi qu'en un jour de désespoir, Murger disait à son collaborateur Bar-



Mimi et Rodolphe

d'anecdotes typiques. Les mémoires, les souvenirs, les livres en regorgent au sujet des hommes connus. Comme nous avons côtoyé de près quelques-uns des plus pittoresques bohèmes de ce temps, nous nous attacherons à rapporter surtout des historiettes encore peu répandues, quitte à parler souvent des seigneurs de petite impor-

rière: "On ne me voit pas dévorer mes larmes." Murger parti, Barrière dit, placide: "Ce pauvre Murger est tellement imbibé que lorsqu'il dévore ses larmes, il doit y sentir le goût d'absinthe et se figurer qu'il "étrangie encore un perroquet."

Villiers de l'Isle-Adam, un homme de génie, mourut dans la peau d'un

bohème. Lui aussi cultivait la férocité. Il avait composé à la brasserie un petit opéra ("synthétique", disait-il) sous ce titre, "Ugolin". Ugolin, naturellement, dévorait ses enfants, lesquels commentaient leur singulière aventure en un choeur sur l'air de "Marlborough":

Choeur des enfants:

Nous v'là dans l'oesophiège.

Ugolin

Mes enfants, mes enfants, soyez sages!

On s'amuse comme on peut... Un autre cannibale. Arthur Raimbaud, jeune poète admirablement doué et dont le fameux "sonnet des voyelles" a fait le tour du monde; Arthur Raimbaud détestait le pauvre Carjat, ce photographe qu'on vient d'enterrer à quatre-vingt-deux ans. Un jour, on le vit gratter tout le phosphore d'une boîte d'allumettes et jeter subrepticement cette poudre dans le verre de Carjat. On se précipita: "Carjat, ne bois pas, c'est la mort!" On se saisit de Raimbaud: "Misérable, pourquoi vouloir immoler Carjat?" Et Raimbaud de répondre grimaçant: "Je voulais voir la binette qu'il ferait "en claquant."

Carjat est mort bien après Raimbaud.

Il y a dans la bohème, beaucoup d'ivrognes. Qui ne se souvient de cet Hector de Callias, plein d'esprit et de savoir, à la conversation étincelante et délicieuse alors qu'il était à jeun ou seulement pas trop gris? Quand mourut sa femme, dont il vivait séparé depuis de longues années, ses amis lui offrirent un habit afin qu'il pût suivre décentement les obsèques. En sortant du cimetière, il entra chez un

marchand de vin et, pendant des semaines, à toutes les heures du jour et de la nuit, on le rencontrait dans les brasseries, ivre à faire peur, mais toujours en grande tenues, avec son habit déchiré et marbré de taches, le plastron de chemise pareil à la palette de quelque peintre sale, avec ses gants noirs laissant passer ses doigts, tandis que les éclatements de ses souliers vernis donnaient du jour à d'autres doigts. On disait que feu Villemessant, le fondateur du "Figaro", où Callias avait signé de spirituelles chroniques, lui avait constitué une rente payable "quotidiennement", par mesure de précaution et que Callias passait chaque matin à la caisse du journal où il touchait quelque cent sous déjà bus deux heures après.

Et ce Goupil, un peintre qui partait de chez lui dès six heures du matin chargé d'un formidable harnachement de paysagiste, en déclarant à qui voulait l'entendre qu'il s'en allait faire du "plein air" à la campagne. A six heures du soir, on le trouvait encore devant quelque comptoir, "ivre comme une barrique" et chaloupant affreusement. Maigre et débile, grossier comme du pain d'orge, il se prétendait d'une force herculéenne. Un jour qu'il avait passé la main sur la crinière d'un dragon en lui demandant spirituellement: "Si ça serait pas des fois les cheveux de sa soeur", le cavalier, qui n'entendait pas la plaisanterie sur le chapitre de la famille, se rebiffa et, d'une morniffe à la volée, prosterna notre invincible Alcide.

Goupil se releva et s'en fut, tout clopinant, sans demander son reste. Une demi-heure après, le dragon parti, il rentrait chez le même cabaretier, demandait un demi-setier de sa voix enrouée et, au milieu de la joie géné-

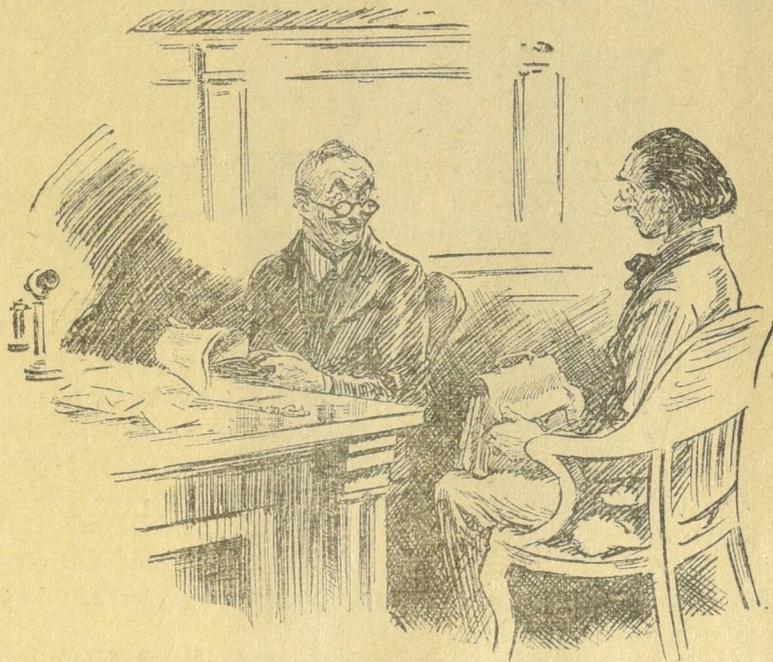
rale, déclarait avec une incroyable impudence :

—Hum! ce que je viens de manquer à un dragon qui m'embêtait!

Des orgueilleux, tel cet André Gill, dessinateur presque célèbre, qui vint trouver Timothée Trimm pour lui offrir de caricaturer en son journal. Le gazetier se plaisait à décontenancer ses solliciteurs.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il avec hauteur.

Des distraits. Comme les précédents, le peintre Michel de l'Hay, dont le véritable nom infiniment plus plébéien était quelque chose comme Penoutet, appartenait à un cénacle de Montmartre, qui se réunissait à la Nouvelle Athènes, une brasserie qu'on voit encore place Pigalle. Ce Michel de l'Hay constituait le plus singulier mélange d'esprit et de snobisme, de roserie et de bonté. Il était fort bel homme et, par égard pour la particule



L'oeuvre refusée chez l'éditeur

—André Gill! répondit l'autre un kilomètre plus haut.

—Connais pas! fit sèchement Timothée Trimm, toujours grimpaçant.

—Vous êtes le seul! conclut Gill, dans l'Empyrée, la moustache hérissée comme un chat en colère. Et pirouettant sur ses talons, il s'en fut. Pour cette fois, ce fut le redoutable Timothée qui resta court.

qu'il s'était décernée, s'exprimait avec solennité, disant: "Monseigneur le duc d'Aumale" à moins qu'il ne se répandit en discours argotiques et salés. Dans un établissement de bains, trouvant que le garçon ne lui apportait pas ses serviettes assez vite, il arracha le rideau en calicot blanc qui garnissait la fenêtre donnant sur la rue et commença de s'en éponger.

Cependant, à la vue de ce gaillard en costume rudimentaire, les passants s'étaient amassés. Michel, se méprenant sur le motif de leur curiosité, pensa qu'il y avait le feu et ouvrant la fenêtre se pencha au dehors pour regarder vers le toit. La foule témoignant sa joie par des cris variés, il fallut qu'un agent vint faire cesser ce scandale.

De la bonté et que d'ingratitude ! Ce contempteur des préjugés de convenances savait être à l'occasion un excellent camarade. Il rendait service

gnon, couvert d'un veston plus mince qu'une pelure d'oignon sur une chemise en lambeaux ! Emu de compassion, après la petite lutte contre l'amour de soi, inévitable, fût-ce le meilleur des hommes, Michel enleva héroïquement son pardessus et, le passant lui-même à son ami :

—Tiens, lui dit-il, réchauffe-toi un peu. Tu me le rendras tout à l'heure.

Et, ravi, il contemplait son obligé qui, le collet levé jusqu'aux oreilles, faisait mine de passer enfin du bleu au rouge. Mais, comme celui-ci s'abs-



Le bohème de nos jours

dans la mesure de ses moyens et, comme tous les bienfaiteurs, il n'en était pas toujours récompensé.

Voici un cas où l'ingratitude prend une espèce de grandeur symbolique. Un jour de neige, il était sur une impériale d'omnibus en compagnie d'un autre peintre, un malheureux coureur de bocks, envieux, bilieux... Il faisait un froid de loup. Sous le pardessus élimé qu'il possédait à ce moment-là, Michel grelottait, mais que dire de son misérable et alcoolique compa-

tenait de toute formule de remerciement, Michel eut cette pardonnable faiblesse de vouloir jouir un peu du bien qu'il avait fait et, avec le sourire pénible d'une face contractée par le froid, il s'enquit :

—Hein ! tu es bien, maintenant. Tu as bien chaud !

L'autre leva sur lui des yeux boudeurs, et, grincheux, répondit :

—Si tu crois que c'est rigolo, les manches sont trop longues, qui dira tous les traits exquis de ce naïf et bon

Cabaner, étrange musicien qui avait passé dix ans de sa vie à composer un méthode de piano. Au bout de ce temps l'entassement des feuillets de la méthode atteignait bien la hauteur de 3 pieds. Un ami lui ayant sagement conseillé de réduire, de réduction en réduction, Cabaner finit par résumer son "Oeuvre "sur une feuille de papier à lettre" avec laquelle, un soir, il alluma sa pipe par mégarde. Dix ans de travail!

Cabaner possédait un petit appartement de deux pièces, où chaque nuit, quantité de ses miséreux amis venaient chercher un abri. Il lui arrivait, en retirant se coucher, de trouver sa maison envahie à ce point qu'il n'y avait plus une place pour le légitime propriétaire. Sans une plainte, Cabaner se retirait sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller ceux qui dormaient là, et s'en allait faire un somme sur quelque banc de gare.

Quelqu'un qui lui reprochait doucement de se laisser envahir et lui suggérait de mieux fermer sa porte, reçut cette réponse ahurissante: "Je ne peux pas, mon vieux; on me l'a volée, ma porte!" Et de fait, les gonds y étaient bien, mais la porte avait disparu. Un jour les hôtes de Cabaner en avaient fait du feu...

Un "tapeur" s'en vint le trouver et lui demanda s'il n'aurait pas un louis à lui prêter, "jusqu'à demain". Cabaner répondit douloureusement:

—Je ne peux pas, mon pauvre vieux. C'est tout ce que j'ai pour finir mon mois. (Et l'on était au quinze!)

L'ami s'en fut. Il n'avait pas fait cent pas qu'il entendait courir derrière lui.

Il se retourna juste à temps pour que Cabaner essoufflé, lui mit un louis dans la main en accompagnant sa bon-

ne action de ce mot admirable: "Tiens, le voilà "ton" louis, je ne veux pas être égoïste."

Lors du siège de Paris, Cabaner qui vivait dans un monde imaginaire et très éloigné des contingences terrestres, posa à quelqu'un cette question déconcertante:

—Dites-moi, nous sommes toujours assiégés?

—D'où sortez-vous? Bien sûr!

—Et ce sont toujours les Allemands qui nous assiègent?

—Bon Dieu! qui voudriez-vous donc que ce fût!

—Depuis le temps, je pensais que ce pouvait être "quelque autre peuple", riposta le musicien avec la plus grande simplicité.

Au quartier latin, il y avait le père Simon, un humoriste alcoolique, qui écrivait dans le "Tintamarre" des entrefilets, comme celui-ci:

"Cette année, le commencement du printemps n'aura pas lieu, il sera remplacé par une symphonie jouée par des singes avec les sourcils peints au rouge de saturne"... Et Sapeck, le fumiste célèbre, et d'autres qui sont devenus députés, commerçants, que sais-je?

Au Chat Noir, il y avait Adrien Dézamy, poète facile qui eût vendu, avec son droit d'ainesse, ses droits civils et politiques pour une tartine de caviar et un verre de chartreuse.

Albert Tinchant, poète aussi, facile aussi, qui jouait du piano, faisait des tours de mémoire, vendait du tube en caoutchouc, doux comme un agneau, mais plus altéré qu'une éponge.

Une seule fois, je le vis en colère. Un camarade, dans un mouvement d'impatience, s'était oublié jusqu'à le souffleter. Accoudé sur une table, Tinchant, les larmes aux yeux, mâ-

chait sa honte. Quelqu'un, ayant tenté de le consoler, s'attira cette verte réponse: "Fiche-moi la paix, ou je te flanque "aussi" une gifle, à toi!"

Et Paul Verlaine, l'artiste merveilleux qui, enroulé dans son ulster et buvant à grandes lampées, nous versait à petite coups, des rosseries étonnantes de cruauté spirituelle et des naïvetés d'enfants...

Au café, nous ne voyons que le rire, sans penser que dans les mansar-

des c'étaient les larmes, les larmes de pauvres esprits vidés par l'absinthe entonnée et qui, à force d'entraînement au rêve, avaient oublié comment on fait pour penser.

J'en sais beaucoup en dépit du temps perdu, qui ne regrettent pas leurs années de bohème. C'est dans cette bohème si méprisée qu'ils ont rencontré les plus braves coeurs et les plus vrais amis.



Tête de Bohême.

DES YEUX AUX BOUTS DES DOIGTS

C'est une ancienne croyance que les personnes privées d'un ou plusieurs sens trouvent une compensation dans la stimulation des autres sens. Tout le monde connaît le cas de Marie Heurtin, sourde-muette et aveugle, ainsi que des Américaines Laura Bridgman et Helen Keller. Ces personnes ont exhibé un degré extraordinaire de sensibilité tactile.

Miss Bridgman, d'après les indications fournies par l'aesthésiomètre, instrument servant à la mesure de la délicatesse de la perception tactile, a fait preuve d'une sensibilité du bout de la langue double de celle d'une personne normale; une sensibilité triple du doigt index et des lèvres, une sensibilité triple des joues et du front.

A New-York vit un aveugle qui monte et descend tous escaliers avec une vitesse et une précision étonnantes; il voyage deux fois par jour dans le tramway de New-York, sans aucune difficulté et circule avec aisance dans les rues, grâce à la capacité qu'il a de percevoir la présence d'un mur à plusieurs pieds, rien que par la compression de l'air entre l'obstacle et son visage.

Nous avons à Montréal un aveugle qui manifeste également une sensibilité tactile extraordinaire. Il peut, malgré son infirmité, vaquer tranquillement à ses occupations—c'est un accordéon de piano—et se mouvoir avec rapidité dans les quartiers les plus animés de la ville.

Des expériences extensives poursuivies dans diverses institutions ont cependant fourni des résultats tout à fait contraires. Griesbach. La conclusion de Griesbach que les sujets aveugles étaient légèrement moins sensitifs que les personnes voyantes du même âge. Les expériences faites avec l'olfactomètre de Zwaardemaker ont démontré que le sens olfactif des aveugles était inférieur à celui des individus normaux. Une autre autorité, Dufour, a obtenu des résultats contraires à ceux de

Griesbach. La conclusion de Griesbach et autres expérimentateurs récents est que l'infirmité d'un sens n'implique pas le développement plus aigu des autres, d'après la loi d'équivalence organique formulée par Geoffroy St-Hilaire, mais qu'en fait elle est le plus souvent accompagnée d'une faiblesse des autres sens.

Comment pouvoir concilier ces divergences entre les divers savants? Ioraé tut

Le docteur Ioteyko, précédemment chef du Laboratoire Psycho-Physiologique à l'Université de Bruxelles et depuis, du collège de France, offre de ce phénomène une ingénieuse et convaincante explication. D'après lui, la perception améliorée provient de ce que le cerveau développe une sorte d'habileté détective au moyen de laquelle il est capable de tirer des impressions sensorielles qu'il reçoit, des déductions et conclusions qui n'étaient pas possibles précédemment.

Le docteur Ioteyko appuie sa thèse sur de nombreuses observations.

Il semble bien, en effet, que des excitations de nerfs périphériques du sens tactile déterminent, dans l'encéphale de sujets aveugles, des réactions en tous points comparables à celles qui s'engendrent dans les cerveaux de personnes normales à la suite d'excitations du nerf optique.

Cette augmentation de l'acuité tactile pourrait s'expliquer par la théorie d'adaptation au milieu formulée autrefois par Darwin et soutenue depuis par Nøgeli et Weissman. Cependant, comme dans l'observation des états de conscience nous ne pouvons nous baser que sur l'hypothèse et partant, qu'attribuer aux autres personnes des sensations analogues à celles que nous éprouvons, force nous est d'admettre comme fondées les contradictions signalées plus haut, d'autant qu'elles résultent d'observations instrumentales.

UN BEL HOMMAGE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

Si nous étions un pays libre au lieu d'être une colonie britannique, il est probable que les familles canadiennes qui ont eu de leurs membres tombés au champ d'honneur, sur le sol de France ou de Belgique, recevraient du gouvernement de la République Française un hommage comme celui qu'il vient d'adresser à chaque famille de héros de l'armée américaine, et dont nous reproduisons ci-contre la photographie.

Ce certificat glorieux a été préparé pour 118,409 soldats, matelots et marins des forces américaines, tom-

bés pour la défense de la civilisation, et il a été remis en mains propres le jour de l'anniversaire de Washington. Il n'y a pas de doute que les familles de nos rudes gars du 22^e et autres unités seraient heureuses d'en faire encadrer un semblable, pour l'installer à la place d'honneur, à leur foyer.

C'est un travail magnifique comme gravure, portant la signature de l'ex-président de la France, Raymond Poincaré, sur un cénotaphe surmonté de figures allégoriques, au-dessus desquelles on peut lire, gravées, sous les millésimes 1914-1919, les deux vers célèbres de Victor Hugo :

“Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie

“Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.”

La France ne pouvait pas faire pour l'Angleterre ce qu'elle a fait pour les Etats-Unis, dans cette guerre, puisque l'Angleterre avait autant d'intérêt qu'elle à combattre pour la civilisa-

tion. C'était à l'Angleterre à émettre de tels certificats, même pour les familles de ses héros coloniaux. Ce geste de reconnaissance n'a pas encore été esquissé et c'est regrettable.



LE MEILLEUR MOYEN DE PASSER POUR "PEIGNE"

Un bon moyen de passer pour "peigne", (lisez pingre, grippe-sou), c'est d'imiter Balzac, l'immortel auteur de la "Comédie Humaine".

Comment le grand romancier voyageant en Autriche avait trouvé une manière "élégante" de rémunérer les postillons dont il employait les services, et ce, sans risquer d'être volé? Voilà ce que va nous apprendre Mme de Girardin:

"J'étais très embarrassé à chaque relais, lui confiait Balzac, lors d'un dîner. Comment faire pour payer? Je ne savais pas un mot d'allemand et je ne connaissais pas la monnaie du pays. C'était très difficile.

"Voici ce que j'avais imaginé. J'avais un sac rempli de petites pièces d'argent de kreutzers... Arrivé au palais, je prenais mon sac; le postillon venait à la portière de la voiture; je le regardais attentivement entre les deux yeux et je lui mettais dans la main un kreutzer... deux kreutzers... puis trois, puis quatre, etc., jusqu'à ce que je le visse sourire. Dès qu'il souriait, je comprenais que je lui donnais un kreutzer de trop... Vite, je reprenais ma pièce et mon homme était payé."

"Ce cher Balzac, ajoute Mme de Girardin, cette histoire le peint tout entier. Il s'était dit:

"— Je ne comprends pas l'allemand, je ne connais pas la monnaie du pays; mais je comprends le coeur humain, mais je connais le langage de la physionomie, qui est le même dans tous les pays."

Et il avait su se faire un dictionnaire, bien, unargyromètre du sourire im-

prudent et naïf d'un postillon allemand.

Ça, c'était bon au temps de Balzac. Essayez aujourd'hui de payer un pourboire avec des sous, et vous verrez ce que vous prendrez pour votre rhume!

LE JOUR DES ROIS

L'Épiphanie se confond dans l'esprit du peuple avec le Jour des Rois, qui se fête en famille par l'élection du roi de la fève. Cet usage, qui nous vient du paganisme, est toujours fort goûté chez nous (sans doute à cause du gâteau traditionnel qui est indispensable). A Paris, les pâtisseries mettent pendant huit jours des fèves dans tous leurs gâteaux.

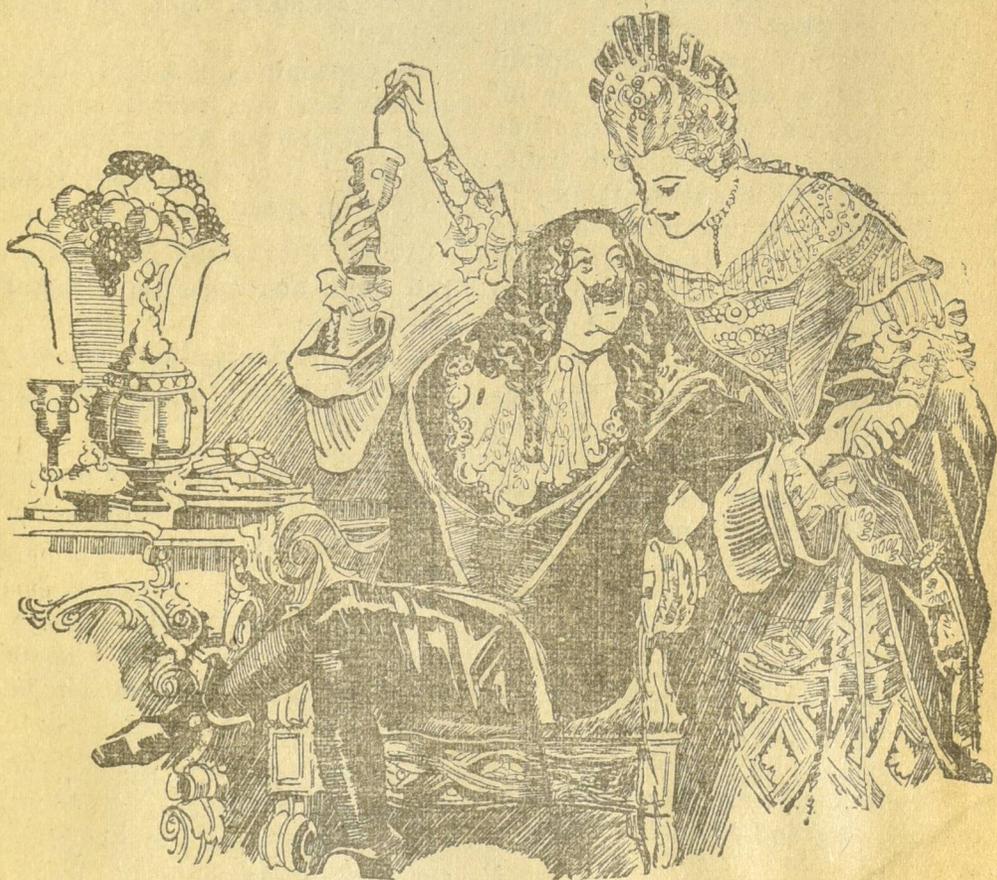
Cette coutume est l'occasion de nombreux dîners égayés par l'élection du roi et de la reine, qui a lieu au dessert. Le gâteau contenant la fève est découpé en autant de parts qu'il y a de convives, plus une, destinée au Bon Dieu, et prélevée tout d'abord pour les pauvres. Un petit enfant placé sous la table nomme à sa guise la personne à laquelle doit être remise la part que la maîtresse de la maison indique. Si c'est un homme auquel est échue la fève, il l'offre à la dame qu'il choisit pour reine et vice versa. Chacun boit à la santé de Leurs Majestés, et les convives en les voyant boire de dire: "Le roi boit le roi boit! La reine boit! la reine boit!" et cela chaque fois que l'un ou l'autre prend son verre pour boire.

Tristes ancêtres de Guillaume, l'ex-kaiser

(Légende allemande)

Le premier seigneur de Hohenzollern, qui était pillard par nature, brûla un jour la ferme d'un de ses voisins dont il convoitait la femme. Il avait

Mais quand il voulut la détacher, une fois rentré sur sa terre, il lui fut impossible de défaire les noeuds des lanières qui se reformaient et se resser-



L'épouse versait le contenu d'un flacon dans la coupe du seigneur Hohenzollern.

profité, pour accomplir ce crime, d'une absence du fermier. Il attacha la femme à son propre corps, par de solides lanières, monta à cheval et disparut.

raient malgré tous ses efforts. Or, la femme était morte de peur, et le Hohenzollern vécut avec ce cadavre glacé lié solidement à lui-même par lui-

même. Il était devenu fou de terreur, poussait des cris de bête, et personne n'osait l'approcher. Il vécut ainsi plusieurs années, durant lesquelles il tenta vainement de se dégager de cette étreinte abominable; un jour, il se précipita dans une rivière, et coula à pic. Mais la morte flotta à la surface, et fut portée sur la rive par le flot. Alors, elle sembla s'éveiller et la lune la revêtit d'un vêtement lumineux; elle chercha l'héritier de son bourreau et s'attacha à ses pas. Il fut tué par un sanglier, un jour qu'il chassait.

Ce prince avait deux enfants, dont l'aîné fut étouffé par un chat durant son sommeil: le cadet grandit, devint un chevalier plein de force, acquit de grands biens et se maria richement. Au banquet de ses noces, comme il voulait boire à la prospérité de son épouse, il se tourna légèrement vers sa droite, mais, au lieu et place de sa femme, il aperçut une dame blanche qui ricanait en le fixant des yeux et disparut soudain, cependant que l'épouse revenue jetait le contenu d'un flacon dans le verre du seigneur de Hohenzollern, lequel mourut en quelques minutes, empoisonné.

À partir de ce moment, la Dame blanche ne se montra plus. Durant plusieurs siècles, elle resta dans le royaume des ombres. Elle reparut soudain la veille d'Iéna; on la vit à une fenêtre du château de Berlin, vers minuit. Le jour de l'entrée des Français, elle a erré dans les corridors de Potsdam, au grand effroi des domestiques.

Et l'on raconte que cette Dame blanche vint trouver, par une nuit sombre, le plus jeune fils du Kaiser, Joachim, qui se suicida le lendemain matin, "dans un accès d'aliénation mentale", ont dit les médecins.

DIX GUERRES DEPUIS LE TRAITE DE VERSAILLES

Comme l'Europe est menacée d'une nouvelle guerre si la paix ne se fait pas immédiatement entre la Pologne et le soviét russe, il est intéressant de rappeler que durant la seconde année qui a suivi la "Paix" de Versailles, plus de dix guerres ont fait rage dans l'univers soit en Europe, soit dans l'Asie Mineure, soit en Extrême-Orient.

Mis ensemble, plus de 4,000,000 de soldats ont pris part à ces guerres. Ceci est presque autant que ceux qui prenaient part durant un temps au conflit européen.

Voici l'état actuel des choses environ deux ans après la signature de l'armistice:

Jugo-Slavie: les Italiens et les Jugo-Slaves sont aux prises en des hostilités interminables.

Albanie: une armée d'invasion de 50,000 Italiens rencontrent une vive résistance aux mains de civils albanais.

Pologne: 300,000 Polonais se battent avec 600,000 Russes bolcheviki dans une guerre qui peut bientôt englober l'Europe entière.

Caucase: 250,000 Russes, 150,000 Turcs, 120,000 Grecs, 80,000 Anglais et 60,000 Français combattent dans ces régions éloignées.

Syrie: 45,000 Français se battent contre les Syriens.

Chine: ce pays est déchiré par la guerre intestine qui se caractérise par plusieurs scènes de violence.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :	{	SEPT ou HUIT chansons; DEUX ou TROIS morceaux de piano; Aussi Musique de Violon; Conseils et Renseignements sur les Disques.
---	---	---

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☜

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

: : EN 25 JOURS GRACE AU : :

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est spécialement efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont de 9 heures à 5 heures le dimanche, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V. écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie quinze pages d'un magnifique roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires sentimentales ou dramatiques complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième feuilleton, genre détective et très mouvementé, des articles d'actualité, des notes instructives, quantité d'historiettes et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de 10 cents, il donne au moins quarante-huit pages grand format et est un véritable modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas encore, essayez-en un numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.

LE PANORAMA



est le seul grand magazine de "Vues Animées" rédigé en français de tout le continent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

181, rue Cadieux, - Montréal.